This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

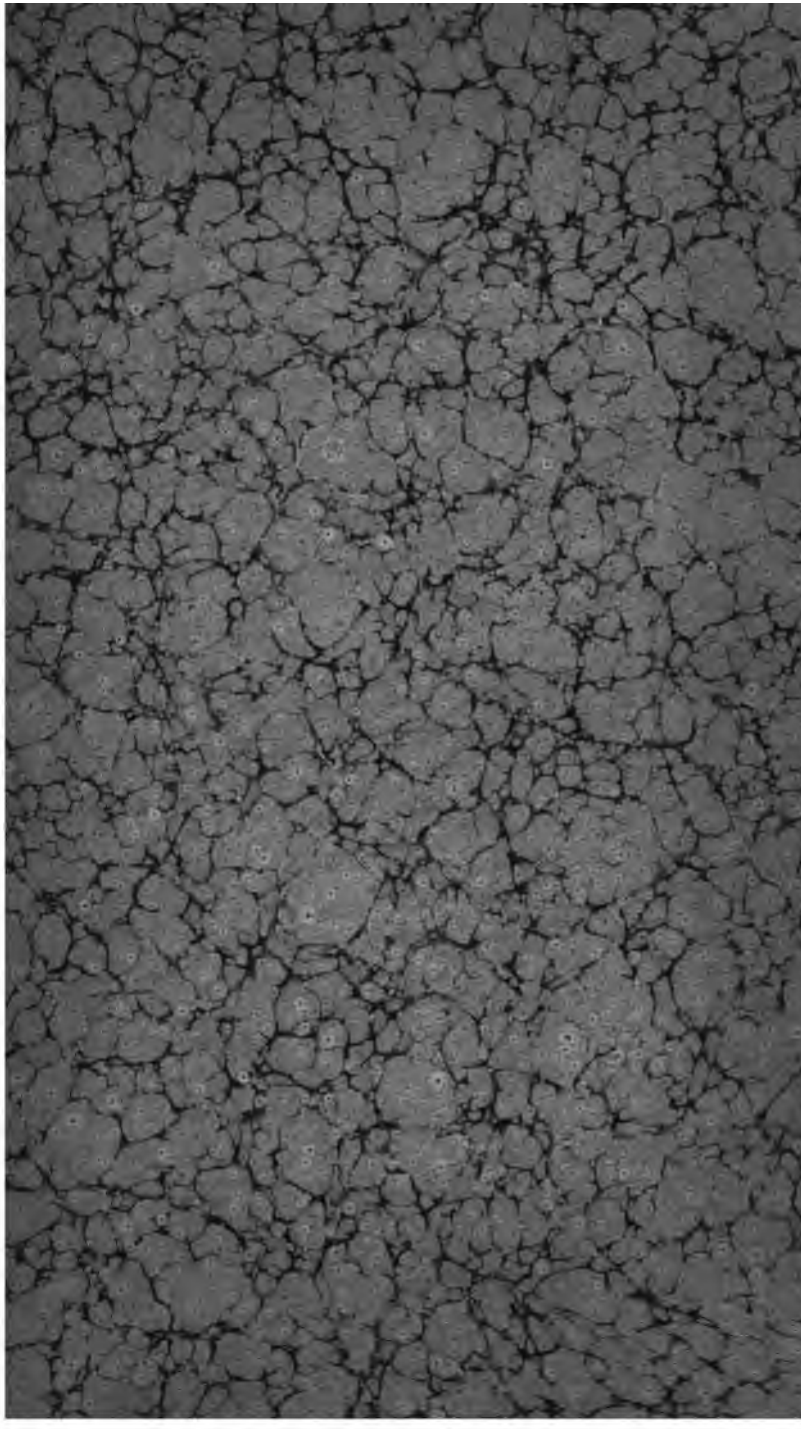
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

a39015 01808481 7b

Thomas A. E. Weadock.



DC
202.1
.D88

PRÉCIS

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

TOME III.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES,
OU
ESSAIS HISTORIQUES
SUR LES CAMPAGNES DE 1799 à 1814,

Avec Plans et Cartes;

PAR M. LE COMTE MATHIEU DUMAS,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

CAMPAGNE DE 1800.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
Et à *Strasbourg*, même Maison de Commerce.

A HAMBOURG,
Chez PERTHÈS et BESSER, Libraires.

1816.

Denison
Williams
12-4-39
39769

AVIS

Sur une nouvelle édition du Précis de la Campagne de 1799,

Formant les deux premiers volumes du

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

QUOIQUE la première édition des deux premiers volumes, qui comprennent les Événemens militaires de la Campagne de 1799, fût presque épuisée depuis quelque temps, l'auteur s'était constamment refusé à en publier une seconde : il était retenu par les mêmes motifs qui l'avaient éloigné jusqu'ici de continuer ces Essais historiques. Aujourd'hui qu'il cherche à leur donner plus de régularité, plus d'ensemble que ne le lui permettait autrefois la forme périodique qu'il avait choisie, il croit devoir publier une seconde édition des deux premiers volumes. Cette édition est disposée dans le même ordre que les volumes suivans, c'est-à-dire, par chapitres, et non par numéros périodiques : les chapitres sont divisés par principales époques, comme dans les

012-4-39

troisième et quatrième volumes. Cette coupe différente, et qui était nécessaire pour former un même corps d'ouvrage, a exigé de grands changemens. On a supprimé tout ce qui tenait à la forme périodique; on a seulement conservé le Prospectus qui précéda la publication du premier numéro. Les erreurs que l'auteur d'un journal militaire n'avait pu éviter ont été redressées : quelques parties ont été plus étendues. Tout l'ouvrage a été refondu et corrigé avec la plus scrupuleuse attention. Enfin les Notes qui ont été augmentées, au lieu d'être intercalées entre les anciens numéros, ont été recueillies à la fin de chaque volume.

Les Cartes et Plans de ces deux volumes ont été rectifiés et augmentés. On a supprimé les Cartes générales d'échelles diverses; elles se trouvent remplacées par celles de l'Atlas, qui se complettera à mesure que les volumes seront successivement publiés.

N. B. Cette nouvelle édition est sous presse; les Éditeurs feront tout ce qui pourra dépendre d'eux pour en hâter la publication.

AVANT-PROPOS.

Dès le commencement de l'année 1799, à l'époque de la rupture du Congrès de Rastadt, je conçus le dessein de fixer, sous le titre de *Précis des Événemens militaires*, le souvenir des opérations de guerre et des faits d'armes les plus mémorables.

J'étais alors proscrit et condamné à la déportation; mais ayant trouvé un honorable asile sous un Gouvernement neutre assez sage et assez heureux pour avoir conservé son indépendance, il me sembla que je pouvais écrire ces Mémoires aussi librement que si j'eusse été en présence de la postérité.

J'entrepris donc de présenter sur

les rapports officiels, souvent contradictoires, un commentaire impartial (1) : je rapprochais les opérations de guerre des principes de l'art, j'en faisais remarquer l'application ou la négligence : le succès de ces premiers essais aurait pu m'encourager ; mais je ne me dissimulai point que je devais à l'intérêt de la matière que je traitais, au but que je m'étais proposé, bien plus qu'à mes efforts pour l'atteindre, l'indulgence avec laquelle

(1) Je fus surtout déterminé et soutenu dans cette entreprise, peut-être téméraire, par la rencontre sur cette même terre hospitalière, et la coopération de mon honorable ami et compagnon d'armes le comte ALEXANDRE LAMETH, l'un des membres les plus distingués de l'Assemblée constituante, où il présidait le comité militaire ; je lui dois les notes politiques les plus étendues, et des considérations essentielles sur les causes et l'enchaînement des principaux événemens.

le *Précis des Événemens militaires* fut accueilli par mes anciens compagnons d'armes et par les officiers étrangers.

Rappelé dans ma patrie, et rentré dans les rangs de l'armée, je dus suspendre mes études et les occupations dont j'avais rempli le temps de mon exil. Eussé-je pu trouver des instans de loisir, et me permettre de les dérober à mes devoirs, je me serais gardé de reprendre la plume; j'étais trop éclairé sur les difficultés de ce genre d'histoire, et je voyais de trop près celles que devait rencontrer un écrivain impartial, auteur contemporain des événemens, témoin et quelquefois acteur lui-même des scènes qu'il aurait à décrire. J'ai reçu des observations très-justes sur des opérations que j'avais mal jugées, quoique d'après les

documens les plus authentiques; j'ai souvent pressenti combien il serait un jour difficile d'établir sur des rapports divers la narration fidèle d'actions auxquelles je m'étais trouvé, et pendant lesquelles je m'étais appliqué à bien saisir l'ensemble des mouvemens: chacun convenait des résultats généraux, des faits les plus évidens, mais chacun les arrangeait pour son horizon, et se faisait le centre du système. Il est certain que les grands tableaux de l'histoire n'ont été tracés par les maîtres les plus habiles, que lorsque, après des générations écoulées, ils se sont trouvés au vrai point de vue, c'est-à-dire à la distance des temps, qui dégage de l'obscure confusion des accessoires, et des petits hommes et des petits intérêts, les faits principaux qui s'enchaînent, les personnages qui

seuls doivent ressortir et sur lesquels frappent les points de lumière.

Ainsi, nos descendans recherche-ront péniblement la vérité au milieu des traditions fabuleuses de notre siècle; celui des déclamations aura passé : peut-être qu'alors ils verront s'élever au milieu d'eux quelque grand historien, digne rival de ceux de l'antiquité : il fouillera cette mine trop féconde des chroniques et des mémoires de notre temps, et les épurant au creuset de la critique, il instruira les générations futures, en leur montrant le drame terrible des guerres de la révolution européenne.

Puisque nous tenterions vainement d'exercer par nos écrits la moindre influence sur les jugemens de l'histoire, et que ces témoignages seuls nous survivront, qui, n'ayant point la

couleur de nos factions alors oubliées, se recommanderont par leur sincérité, nous devons nous borner à rassembler ces matériaux sans en altérer la substance : et n'est-ce pas encore une assez grande tâche? Quel plus noble et plus utile emploi pourrait-on faire de ses loisirs, que de recueillir, pour les conserver dans la mémoire des hommes, les actions dignes d'être célébrées? « Les peuples s'éteignent, les » royaumes s'écroulent, les villes tom- » bent en ruines, et finissent par ne » pas laisser de trace de leur exis- » tence ».

Mais les actions héroïques survivent à tous les siècles, à toutes les destructions : soit que la fable ou la simple tradition des pasteurs en ait conservé le souvenir, soit qu'il nous ait été transmis par les chants lyriques des

poètes ou par le burin de l'histoire, ce souvenir reste immortel. Une nation toute entière, eût-elle disparu, son langage fût-il oublié, les héros qu'elle produisit s'élèvent encore, et brillent dans la nuit des temps; ils appartiennent à tous les âges, ils inspirent un intérêt toujours nouveau aux races qui se succèdent.

Plein de ces vérités, et l'esprit dégagé des affaires qui consument le temps si vite et si vainement, me trouvant enfin dans une situation indépendante, et peu différente de celle où j'étais lorsque je publiai en Holstein le *Précis des Evénemens militaires*, j'ose reprendre mes travaux interrompus au commencement de la campagne de 1800. Je continuerai de suivre, pour ainsi dire de front, les opérations simultanées sur les divers théâ-

tres de guerre; les notes que je pourrai ajouter au texte seront rassemblées à la fin de chaque tome, afin de rendre la narration aussi simple, aussi claire que le sujet l'exige, et de n'y laisser que les observations militaires ou politiques qu'il fait naître, et qui, loin de distraire le lecteur, l'éclairent et lui servent de fil dans ce labyrinthe.

Je me propose de suivre ce travail jusqu'à la fin de la campagne de 1814, époque de la révolution qui a rétabli l'ancienne dynastie des Bourbons sur le trône de France.

Je consulterai les relations authentiques des partis opposés, mais je me garderai bien de grossir mes volumes du texte de ces documens qu'on trouve dans tous les recueils de pièces officielles, à moins qu'ils ne soient indispensables pour l'entière connais-

sance des faits les plus importans.

Je travaillerai avec diligence pour atteindre les époques récentes qui doivent exciter un intérêt plus vif, parce qu'un plus grand nombre d'acteurs sont encore sur la scène; mais je me défendrai d'un empressement inconsidéré qui tendrait à présenter les événemens dans un ordre inverse, et nuirait à l'intérêt de l'action principale.

Les écrivains qui m'ont devancé, et qui dans les divers pays de l'Europe ont publié, soit des histoires complètes de diverses campagnes, soit de simples fragmens, soit des écrits polémiques, ont déjà répandu beaucoup de lumière sur ces rapports si nombreux et si compliqués. Je profiterai de leurs travaux; je ne serai jamais plagiaire; j'éviterai d'être froid compilateur. Je désire surtout d'obtenir des généraux qui ont

commandé les armées des puissances belligérantes, et de ceux auxquels les détails d'état-major ont été confiés, les révélations précieuses, les instructions solides que je chercherais vainement ailleurs : je recevrai ces matériaux avec reconnaissance, et les mettrai en œuvre avec fidélité.

Enfin, je ne perdrai pas de vue le grand modèle des historiens, si bien caractérisé par le plus célèbre orateur et le meilleur juge de l'antiquité, et je ne me laisserai point décourager par la difficulté, que dis-je, par l'impossibilité de l'atteindre. Cicéron dit, en effet, en parlant des *Commentaires de César*, dans son livre *de claris oratoribus*, Cap. 75.

Nudi enim sunt, recti et venusti, omni ornatu orationis tanquàm veste detracto : sed dum voluit alios habere

parata, undè sumerent qui vellent scribere historiam; ineptis gratum fortasse fecit, qui volent illa calamistris inurere, sanos quidem homines a scribendo deterruit. Nihil enim est in historiâ purâ et illustri brevitate dulcius.

Ils sont dénués de tout ornement oratoire, ils sont corrects et représentent de belles formes dépouillées de tout vêtement; mais en ne voulant que préparer des matériaux pour ceux qui voudraient écrire l'histoire, César a fourni aux écrivains imprudens un canevas propre à recevoir les vains ornemens, les broderies que leurs plumes voudraient y répandre; tandis qu'il a effrayé les hommes raisonnables par le danger d'écrire après lui. Rien n'est en effet plus agréable dans l'histoire que cette lucide et pure concision.

Puissé-je, en terminant ma carrière militaire, achever ainsi de payer ma dette à la patrie, et puissé-je remplir cette dernière tâche avec autant de succès que j'y porterai d'attention et d'impartialité.

L'Auteur du *Précis des Événemens militaires.*

AVERTISSEMENT

SUR LE PLAN DE CET OUVRAGE

ET SUR SA PARTIE GÉOGRAPHIQUE ET TOPOGRAPHIQUE.

Le *Précis des Événemens militaires*, qui fut d'abord imprimé à Hambourg, avait été annoncé comme un ouvrage périodique : cette forme était alors la plus propre à remplir les vues de l'auteur et l'engagement qu'il avait pris de suivre de mois en mois les événemens d'une guerre qui semblait avoir déjà consumé les ressources des plus grands États de l'Europe; on laissait à peine entre la publication de chacun des numéros l'intervalle de temps nécessaire pour comparer les rapports officiels des parties belligérantes, et pour en présenter de nouvelles relations dont la sincérité fut générale-

ment approuvée. Loin d'user de toute la liberté que permet la publication périodique, on avait eu soin d'enchaîner les faits par leurs causes et par leurs conséquences, plus encore que par l'ordre chronologique, et toujours dans la vue, comme nous le disons dans l'Avant-propos, de préparer des témoignages pour ceux qui plus tard devront nous juger.

Le succès de ces Essais pouvait nous autoriser à les continuer dans la même forme, et nos éditeurs s'étaient d'autant plus empressés de l'annoncer, qu'ils étaient certains de satisfaire ainsi plus promptement ceux de nos lecteurs qui avaient recueilli les premiers numéros. En reprenant notre travail, en renouant des fils si entrecoupés, nous avons cru devoir changer le plan de l'ouvrage, et renoncer à la forme périodique. La guerre s'est prolongée bien au-delà de nos craintes; la

face des affaires de l'Europe a changé plus d'une fois depuis le commencement du siècle; les événemens, qui en ont ouvert la scène, sont déjà si loin de nous, à cause de la rapidité de leur cours, et par le nombre des années et des campagnes de guerre, que l'intérêt qu'ils peuvent exciter aujourd'hui n'est plus le même qu'à l'époque où les douze numéros de ce Précis, (campagne de 1799,) furent publiés. Nous n'avons plus à satisfaire chaque jour l'avide curiosité des spectateurs, tous également intéressés à connaître, à suivre le dénouement de ce terrible drame, et pressés d'en augurer leur destinée. Aujourd'hui la toile est tombée, beaucoup d'acteurs principaux ont disparu; et, quoique trop loin encore des regards de la postérité, les grands souvenirs que nous rappelons ne sont presque plus l'histoire de notre temps. Nous au-

rions donc pu craindre d'en affaiblir l'intérêt, si nous avions multiplié les interruptions par des coupures mensuelles et des cadres multipliés, au lieu de former de plus grands tableaux et d'y faire ressortir l'action principale, sans négliger les transitions souvent difficiles, mais toujours agréables aux lecteurs.

Nous avons divisé l'ouvrage par chapitres, dont les argumens très-succincts annoncent le contenu. Nos lecteurs trouveront à la fin de chaque volume une table de matières, où le sommaire des chapitres sera non-seulement rappelé, mais encore détaillé de manière à faciliter la recherche des faits, et même à en présenter nettement la succession, comme un aide mémoire.

Puissions-nous éviter ainsi quelques-uns des écueils qui entourent l'écrivain dont la plume, vouée à l'immortelle vé-

rité, ose, au milieu de ses contemporains, ouvrir et diriger vers elle les routes de l'histoire.

Nous avons donné une attention particulière au dessin et à la gravure des cartes et plans que nous joignons à chaque volume, dont la réunion doit former un atlas, lorsque nous aurons achevé de remplir notre tâche; mais nous devons rendre compte des motifs qui ont déterminé le choix des matériaux, de la forme que nous leur avons donnée, et des soins que M. Tardieu fils, artiste distingué par la correction de son burin, a portés à ce travail.

Ces cartes, dont l'ensemble comprendra tout le théâtre de la guerre, entre les mers d'Europe et le cours du *Volga*, ont été dressées d'après les meilleurs matériaux et les cartes les plus récentes.

Pour ne pas trop charger nos cartes

d'écritures et de signes de convention, qui les rendraient obscures et fatigantes à l'œil, nous avons pensé qu'elles devaient être disposées de manière à aider et satisfaire le lecteur, sans jamais l'arrêter ni l'interrompre par une recherche pénible. Nous n'avons porté que le nom des lieux qui sont absolument nécessaires pour la plus facile intelligence de nos relations. Les moindres connaissances de géographie suffisent pour suivre, avec intérêt et sans aucune confusion, les grandes combinaisons sur les divers théâtres des opérations. Ces connaissances sont aujourd'hui très répandues; elles le seront de plus en plus et dans toutes les classes de la société, parce que la guerre de la révolution les a rendues usuelles, en multipliant les contacts entre les peuples, et les communications entre les divers pays. Nous ne

craignons point qu'on nous reproche de n'avoir pas enrichi ce modeste atlas, de toutes les recherches géographiques et topographiques avec un luxe aussi inutile, relativement au but que nous nous proposons d'atteindre et au cercle dans lequel nous nous sommes renfermés, qu'il est nécessaire et précieux dans des ouvrages plus étendus et du genre didactique, tels que celui qu'a fait exécuter sous ses yeux S. A. I. M. l'archiduc Charles, et ceux que nous font espérer les travaux du comte Guilleminot et ceux du général Jomini.

Cependant nous ne nous sommes pas bornés à ces cartes si légèrement esquissées, et dont le point d'échelle commode pour suivre par la pensée les mouvemens stratégiques, est pourtant trop réduit pour ceux de la tactique ; lorsque l'importance d'une action, d'une grande ba-

taille, ou d'un siége doit faire désirer de connaître les accidens du terrain et les détails topographiques de la position, nous en présentons un petit plan particulier; par exemple, le champ de bataille d'*Engen* et de *Stockach*, le plan de *Gênes* et de ses environs, celui de la tête du pont du *Var*, celui de la plaine de *Marengo*; enfin celui d'*Alexandrie* et du *Caire*, se trouvent réunis aux cartes de la campagne de 1800.

Par une application plus étendue des motifs que nous avons exposés ci-dessus, nous nous sommes abstenus de porter sur ces plans des principaux champs de bataille, les positions respectives et les mouvemens des troupes des diverses armes, avant, pendant et après l'action. Pour les exprimer par les signes conventionnels en usage et de la manière la moins imparfaite, il faut, sur des plans

d'une grande échelle, multiplier les tracés, la ponctuation de la marche des colonnes ou des corps en ligne; et pour éviter la confusion qui obligerait à une étude importune, on doit reproduire plusieurs fois le même plan, ou du moins le surcharger de papillons. Ces soins, cette netteté de travail si agréable, et que nos ingénieurs-géographes et nos dessinateurs ont poussé si loin, ne conviennent qu'aux grands ouvrages dont nous avons parlé, et dont le but est différent du nôtre. D'ailleurs, ces images des positions et des mouvemens, d'après les rapports contradictoires des deux partis, sont rarement fidèles : les témoins oculaires, qui ont saisi sur le champ de bataille l'emplacement momentané des bataillons, des escadrons et de l'artillerie de leur parti, n'ont pu bien juger de celui des troupes qui leur étaient opposées. Les vainqueurs

et les vaincus s'accordent rarement sur les détails de tactique; et quand il en faut venir jusqu'à les exprimer par des figures, avec la prétention d'une précision presque mathématique, on n'oserait se confier à ses propres conjectures. Nous ne voulons point conclure de ces observations, qu'on doive se priver, dans ces ouvrages didactiques, du secours de ces mêmes images qui éclaircissent l'objet de discussions polémiques très-instructives, et ne peuvent que contribuer aux progrès de l'art; mais seulement qu'en recherchant pour nous et pour nos lecteurs le point de vérité historique, nous avons dû préférer de leur présenter l'image nue du terrain où l'action s'est passée, et de laisser à leur intelligence le soin d'appliquer idéalement à ce même terrain les résultats de nos relations simples et impartiales. Si nous sommes assez heureux

pour les faire bien concevoir, alors les conjectures de ceux qui chercheront à se représenter les positions, les mouvemens et les actions, seront toujours justes et plus satisfaisantes pour eux que la vue et l'explication des figures par lesquelles nous nous serions vainement efforcés de les fixer.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

CAMPAGNE DE 1800.

CHAPITRE PREMIER.

Situation de l'Angleterre par rapport à la France au commencement de l'année 1800. — Causes de la continuation de la guerre. — Rupture de la coalition avec la Russie. — Nouveaux apprêts en France et en Autriche. — Pacification de la Vendée. — Position respective des armées.

Le fils de Chatam ne fut point entraîné par une aveugle haine, mais guidé par la conscience des vrais intérêts de l'Angleterre, lorsqu'au commencement du 19e siècle il refusa la paix proposée par Bonaparte, dictateur de la république française. Ce célèbre

ministre, fidèle aux principes de la vieille politique insulaire, n'admettait aucune garantie tant que la France conserverait, avec la Belgique et la disposition des ressources maritimes de la Hollande, une situation toujours hostile contre l'Angleterre.

Depuis la cession des Pays-Bas à la France, consentie par la maison d'Autriche, au traité de Campo-Formio, le but de la guerre échappait au gouvernement anglais; tous ses efforts tendaient à le ressaisir. M. Pitt était convaincu que pour arracher aux Français cette belle conquête, il fallait épuiser les ressources de la France, et la consumer, en portant dans son sein une guerre que la fureur des partis comprimés, et l'indignation des puissances humiliées devaient lui rendre à jamais funeste si elle en devenait le théâtre.

La conquête de l'Italie, et tous les avantages remportés par les alliés pendant la campagne de 1799, ne suffisaient plus pour remettre en question la retrocession de la Belgique, parce que ces avantages étaient balancés sur le Rhin par la victoire de Zu-

rich, et dans le Nord par le mauvais succès de l'expédition sur les côtes de Hollande.

La continuation de la guerre était donc invariablement résolue par le ministère anglais avant les ouvertures faites par Bonaparte; elles donnèrent lieu à de vifs débats dans le parlement; les principaux orateurs du parti de l'opposition remontèrent jusques aux premières causes de la guerre; ils en attribuèrent l'explosion, les malheurs, la perpétuité à ceux qui voulaient établir l'immutabilité des gouvernemens, et l'aliénation irrévocable de la souveraineté comme base fondamentale d'un pacte social pour le maintien duquel toutes les puissances devraient être à jamais solidaires.

MM. Erskine, Fox et Shéridan se distinguèrent dans cette discussion mémorable; ils opposèrent à la doctrine des gouvernemens de l'Europe moderne, les plus forts argumens que purent leur fournir les principes du droit naturel et du droit politique, l'esprit et la marche du siècle, les exemples tirés de leur propre histoire, le changement

de système en France qu'ils trouvaient favorable au rétablissement de la paix.

Les ministres anglais répondirent victorieusement au reproche d'agression, et rejetèrent la responsabilité des malheurs de la guerre sur la faction qui, pour établir la république sur les ruines de la monarchie, avait eu besoin du prétexte de l'état de guerre; sur ces mêmes hommes qui n'avaient pas craint d'en tirer vanité, quand ils livraient l'Europe, et quand ils s'abandonnaient eux-mêmes aux fureurs d'une sanguinaire démagogie.

Lord Grenville avait dit à la chambre des pairs que « quand même on supposerait » qu'on dût compter sur la sincérité de Bo» naparte, il resterait encore à examiner » s'il pourrait conclure la paix aux condi» tions que l'Europe était dans le cas d'im» poser à la France; qu'il aurait à craindre » la masse du peuple, à qui ces conditions » ne plairaient pas; enfin, que le gouver» nement français n'était pas constitu» tionnel. »

Le premier ministre s'expliqua plus positivement encore à la chambre des communes dans son énergique réponse au discours de M. Erskine; il fit devant l'Europe attentive une concession remarquable; il dit « que le roi d'Angleterre n'avait aucun » désir de prescrire à une nation étrangère » la forme de son gouvernement; qu'il ne » croyait pas qu'il fût possible de rétablir » de force la monarchie en France, qu'il » ne le désirait même pas, mais qu'il espé- » rait que la France, dégagée du poids de » l'autorité militaire par les efforts des ar- » mées combinées, pourrait enfin exprimer » son vœu réel ». Autant le premier consul, dédaignant orgueilleusement de s'astreindre aux formalités d'usage, avait mis de précipitation dans ses ouvertures directes, autant le ministre anglais, qu'il avait cru embarrasser par l'éclat de cette démarche, mit de hauteur et de répulsion dans sa réponse : comment se serait-on accordé, on avait dès l'abord d'une et d'autre part dépassé le but.

Bonaparte, secondé par l'opinion générale, venait d'étouffer la république dans les bras des républicains : il recherchait la paix pour affermir son autorité, et pour se rendre indépendant des agens d'un gouvernement qu'il n'avait si facilement renversé que par leur propre défection ; encore environné de ce terrible cortège et libérateur de la France, il se présentait à l'Europe comme un suprême modérateur ; il s'étonnait de n'être pas devancé par la confiance générale, et de ce qu'on exigeait de lui d'autres gages que les succès d'un conquérant ambitieux, d'autres garans de la stabilité de son gouvernement, enfin d'autres preuves du changement de principes que ses propres assertions ; il s'irritait de ce qu'on ne voulait lui tenir aucun compte des obstacles qui lui restaient à vaincre, des ménagemens auxquels il était condamné ; et d'un autre côté, le ministère anglais après avoir nourri la guerre si long-temps et à si grands frais, au moment de voir tomber, comme le disait M. Pitt, « cette république couverte

» de blessures, mais qui possédait encore » dans sa détresse des moyens gigantesques » pour nuire à ses voisins », voyait avec dépit sortir du cahos de la révolution un nouvel ordre de choses propre à replacer la France dans de meilleurs rapports avec les autres puissances continentales. « *Dans » aucun cas ne traitez avec Bonaparte* », s'écriait ce ministre ; mais sa véritable crainte était que ce chef ne réussît à concentrer et à modérer le pouvoir ; qu'assez fort pour enchaîner les partis, il ne se montrât assez habile pour les calmer, assez sage pour fixer la fortune de la France en cessant d'épouvanter l'Europe désolée par la fureur des conquêtes ; il redoutait surtout que Bonaparte ne fût assez heureux pour consolider celles de ces conquêtes qui, dans les mains d'une nation industrieuse et rivale, devait être si préjudiciable à l'Angleterre. Dans cette appréhension, le gouvernement anglais n'avait pas attendu le développement des plans du premier consul pour se prémunir contre son influence ; sa déter-

mination fut prompte, sévère et positive. Il ne fallait pas moins pour retenir dans la coalition les puissances que des intérêts plus éloignés n'attachaient pas aussi fortement à la cause générale, ou qu'un plus pressant besoin de la paix, et les avantages particuliers qu'elles pouvaient en retirer, disposaient à la séduction. La note officielle de lord Grenville, en réponse à la lettre du premier consul au roi d'Angleterre, ne laissa aucune chance de rapprochement; c'était une nouvelle déclaration de guerre, un virulent manifeste, qu'on se pressait d'opposer aux vœux des peuples fatigués de la guerre, aux espérances prématurées des amis de l'humanité.

Si Bonaparte, haïssant personnellement les ministres anglais qui servaient courageusement leur pays, avait espéré de les compromettre vis-à-vis de la nation, il semble aussi que trop de passion se mêlait à leur prévoyance pour qu'ils pussent juger sainement de l'état de la France à cette époque; ils la croyaient totalement épuisée

d'hommes et d'argent ; ils voyaient éclater de nouveau le feu de la guerre civile dans les départemens de l'ouest, ils s'étaient enfin convaincus que des secours proportionnés à l'importance de cette diversion, des secours tels que l'Angleterre n'en avait jamais su fournir aux Vendéens, devaient cette fois embrâser la plus belle moitié de la France, et porter rapidement l'incendie jusqu'aux portes de la capitale ; et pendant ce temps, l'armée française réduite à 150,000 hommes par les combats et les maladies contagieuses, dégoûtée, mal payée, prête à s'insurger, défendrait mal les frontières de l'Est et du Nord contre l'invasion jusqu'alors vainement tentée.

La décision de la querelle étant donc remise à la fortune des armes, chacun des deux partis s'exaspérant à l'envi, par les plus injurieuses récriminations, rivalisa d'ardeur dans ses apprêts de guerre, et d'activité dans ses relations politiques.

Les négociateurs anglais, lord Withworth à Saint-Pétersbourg, et lord Minto à Vienne,

tous deux fort habiles et autorisés par leur gouvernement à prodiguer les sacrifices pour rétablir la bonne harmonie entre les deux cours impériales, y échouèrent également : la cour d'Autriche avait payé d'un trop haut prix la coopération de la Russie, et la conquête de l'Italie, pendant la dernière campagne, en recevant comme généralissime, et donnant pour rival au vainqueur de Stokach, au libérateur de l'Allemagne, le général Souwarow : tant que ces deux grands capitaines avaient opéré sur des théâtres différens, leurs succès respectifs en Suisse et en Italie avaient relevé les affaires de la coalition, et fait espérer d'atteindre le but, (l'invasion des provinces de l'Est de la France,) avant la fin de la campagne ; mais pour diriger et frapper ce dernier coup, il eût fallu réunir les deux armées sous un seul commandement. Les deux généralissimes, dans le même dessein d'attaquer la France du côté de la Suisse, le seul point alors vulnérable, relativement à la masse de forces que les deux grandes puissances

coalisées y pouvaient employer, avaient conçu des plans différens; ils ne purent s'accorder.

L'éloignement, les prétentions des deux cabinets firent perdre le temps et la circonstance favorable pour cette grande opération : le général français qui déjà faisait ses dispositions pour se retirer d'abord derrière l'Aar, et bientôt après au-delà des Vosges, Masséna, vigilant et audacieux, saisit l'occasion, battit Korsakow à *Zurich*, et changea la face des affaires; ce revers inattendu, qui ruina un corps d'armée russe, et manqua de faire ensevelir dans les hautes vallées de la Suisse l'armée victorieuse de Souwarow, exaspéra le bouillant et capricieux Paul Ier; d'autres causes de mésintelligence ayant éclaté, particulièrement au siége d'*Ancône*, entre les troupes autrichiennes et russes, les liens des deux cours impériales se relâchèrent; les Anglais qui s'efforçaient de les resserrer, avaient déjà perdu tout crédit à Saint-Pétersbourg depuis la malheureuse expédition de Hollande;

on essaya vainement à Prague de retenir Souwarow par l'accueil le plus brillant. On lui offrit le commandement en chef de l'armée autrichienne du Rhin; on lui proposa d'employer sous ses ordres le général Kray, qui, pendant la campagne précédente, après avoir gagné sur les Français la bataille décisive de Vérone, avant l'arrivée de l'armée russe, avait remis au général Souwarow le commandement supérieur; rien ne put ramener l'empereur de Russie; il rappela son général et son armée, et la coalition fut rompue.

Débarrassé d'un si dangereux ennemi, Bonaparte se hâta de profiter de l'effet que cette grande défection produisit sur les puissances, qui ayant maintenu leur neutralité à l'égard du gouvernement républicain, même dans son déclin, se trouvaient justifiées par les nouveaux événemens. Ce fut surtout la Prusse que le premier consul cultiva avec le plus de soin; il ne se bornait point à s'assurer des dispositions de cette puissance, à maintenir sa neutralité; il se

flattait de la déterminer à prendre une part active à la guerre, si sa médiation n'était pas acceptée, ou du moins à étendre le cordon de son armée d'observation sur le Bas-Rhin, de manière à resserrer le front d'attaque et gêner les mouvemens de l'armée autrichienne dans cette partie : cette mission délicate fut confiée au premier aide-de-camp Duroc, l'un de ses meilleurs agens.

Le roi de Prusse, uniquement occupé à réparer, par une administration économique et toute paternelle, les désordres causés dans l'ordre civil et dans l'armée par les prodigalités du dernier règne, fut inébranlable dans ses résolutions pacifiques; l'électeur de Saxe, déterminé par les mêmes motifs et par son propre caractère, adhéra à cette coalition de neutralité. Le Danemarck qui, sous le ministère du vieux comte de Bernstorff, en avait fait la base de son plan de conduite, y persista sous le ministère de l'héritier du nom, des talens et de la sagesse de ce Nestor de la diplo-

matie. La Suède, travaillée par des factions et retenue par des embarras de finances, fut contrainte de suivre le système qui prédominait dans le Nord.

Il ne restait donc plus à la maison d'Autriche, pour soutenir la guerre continentale, d'autres auxiliaires que la Bavière et les princes de l'Empire; le premier consul ne manqua pas de saisir cette circonstance pour faire à Vienne comme à Londres des propositions de paix; mais quels avantages pouvait-il offrir à l'Autriche qui pussent balancer la garantie que lui offrait l'Angleterre de la possession de l'Italie : on doit croire que si les ouvertures de Bonaparte parurent un instant être écoutées par le cabinet de Vienne, ce ne fut que pour mettre à plus haut prix les nouveaux sacrifices qu'exigeait la cour de Londres; il y eut peu d'hésitation; la confiance que donnaient les derniers succès, les vives incitations des Anglais, la commune erreur sur la situation et les ressources de la France, affermirent la résolution de pousser la guerre avec vigueur.

On pressa les levées, on rechercha de nouveaux moyens de recrutement; la Hongrie, outre ses contingens déjà très-considérables, offrit un corps nombreux de volontaires.

Un nouvel envoyé du cabinet de Saint-James, M. Paget, vint aplanir à Vienne les dernières difficultés pour le paiement des subsides, pour le complettement des troupes de l'Empire et pour l'entretien d'un corps de 12,000 Bavarois qui passa à la solde de l'Angleterre : on encouragea les levées de troupes nationales sur le Bas-Rhin, on en ordonna de plus fortes en Souabe; mais la retraite de l'archiduc Charles, qui quitta définitivement à cette époque le commandement de l'armée du Rhin, ralentit le zèle des habitans de l'Autriche antérieure. Ce prince s'était depuis long-temps, mais surtout pendant les deux dernières campagnes, concilié leur affection; il emporta leurs regrets comme ceux de son armée; il en reçut les plus touchans témoignages à son quartier général de *Donau-Eschingen*, où il fut remplacé, le 17 mars, par le gé-

néral Kray, que son souverain venait de combler des faveurs les mieux méritées.

Cependant on considéra comme une disgrâce cette retraite d'un prince dont les éminens services rappelaient si bien à tout l'Empire ceux du grand Eugène dans des circonstances presque semblables; le gouvernement de la Bohême, dont il fut investi, colorait à peine le nœud d'une grande intrigue; sa brouillerie avec les Russes ne fut qu'un prétexte; les véritables motifs étaient son opinion prononcée pour la paix avec le nouveau gouvernement français, dont il avait favorisé les messages transmis par le général Moreau, et son dissentiment sur ce point important d'avec le ministre des affaires étrangères, Thugut, et le parti anglais qui dominait à la cour. Dès ce moment, la maison d'Autriche redoubla d'efforts pour mettre ses armées d'Allemagne et d'Italie sur un pied respectable; lorsque M. Pitt proposa à la chambre des communes de voter sur ce seul objet et pour la campagne un subside de 2,500,000 livres sterling, il

affirma que les armées de l'Empereur et de l'Empire seraient numériquement plus fortes que tout ce qu'on pouvait supposer que la France pût mettre sur pied. Il importait aux alliés d'ouvrir la campagne de bonne heure, surtout en Italie, où l'on espérait que la coopération des forces maritimes des Anglais ferait promptement tomber la place de Gênes, et permettrait de pénétrer dans les vallées de la vieille frontière de France, et de porter la guerre dans ses provinces méridionales. Cette partie offensive du plan d'opération fut confiée au général Mélas; le général Kray devait d'abord manœuvrer sur la rive droite du Rhin pour couvrir les états de l'Empire.

Après tant de malheurs enfantés par la guerre de la révolution, le désir d'une réconciliation intérieure et extérieure était si général et si sincère en France, qu'on sut gré au premier consul d'avoir sollicité la paix; on se livrait aux plus belles espérances quand la réponse du cabinet de Londres vint dissiper ces illusions. La consternation fut grande; mais la nation, bles-

sée de la fierté d'un refus absolu d'écouter aucune sorte de proposition, ressentit plus vivement qu'en aucune autre circonstance les injures prodiguées dans les débats des deux chambres du parlement, et le mépris avec lequel on avait traité le chef de l'Etat. Ce généralissime des armées françaises venait de renverser un gouvernement odieux que l'on considérait comme le seul obstacle à la paix; un service si considérable, sa fortune extraordinaire effaçaient alors les souvenirs qui pouvaient ternir l'éclat de ses victoires; on avait tant besoin d'un meilleur avenir, que l'opinion le devançait et préparait le succès de ses mesures.

Bonaparte profita habilement de ces impressions. Une administration éclairée et vigoureuse, la modification trop limitée et qui eût dû être une prompte et entière abolition des lois atroces contre l'émigration, la tendance du nouveau gouvernement vers la réparation des maux et des abus, rendaient la disposition des esprits de plus en plus favorable.

Le premier Consul s'appliqua d'abord à terminer la guerre de la Vendée, que les derniers excès du pouvoir et la terreur de la loi des ôtages avaient renouvellée ; tous les chefs avaient reparu, toutes les bandes étaient formées, l'armée royale s'organisait plus régulièrement qu'autrefois. Ses premières proclamations firent peu d'effet, mais comme il persista dans le plan de conduite qu'il avait adopté, mêlant la rigueur à l'indulgence, il réussit plus promptement qu'on ne devait l'espérer, à calmer cette population si justement irritée de tant de barbaries, et qu'on avait ainsi rendue barbare.

Deux généraux, Hédouville et Brune, principalement chargés de cette opération, y portèrent, avec l'appareil d'une force imposante, l'esprit de conciliation auquel ils durent leurs succès ; ils parvinrent à faire pénétrer dans les campagnes la connaissance des changemens survenus dans le gouvernement et à ranimer la confiance ; ils présentaient la paix à des malheureux fatigués de toutes les horreurs de la guerre civile.

On fit auprès des chefs grand bruit de l'ouverture des négociations avec les puissances; on leur persuada qu'ils allaient être abandonnés par l'Angleterre; on les séduisit par de fausses apparences, le plan général fut rompu; à mesure que ces chefs divisés perdaient de leur crédit, ils étaient poursuivis individuellement et sans relâche, contraints d'accepter les conditions honorables qui leur étaient offertes, et de concourir eux-mêmes au désarmement de leur troupe. C'est ainsi que MM. d'Autichamp, de Châtillon, de Bourmont, Georges, et le malheureux Frotté, capitulèrent à mesure que dans leurs arrondissemens respectifs ils se trouvèrent séparés et débordés par les colonnes de l'armée française de Hollande que Bonaparte porta presque toute entière dans les départemens de l'Ouest; et pourtant avant de se rendre, ils firent la plupart une vigoureuse résistance: enfin, après les combats de Melay, de Magny, de Mortagne, du Morbihan, cédant à des forces supérieures comme au désir de faire cesser l'effusion du sang

des Français par leurs propres mains, ils s'acquittèrent envers l'honneur et l'humanité.

Le général Brune était arrivé à Nantes vers la fin de janvier, et un mois après, il annonça, par une proclamation, que la pacification de la Vendée était complète. Le gouvernement consulaire publia, le 23 février, « l'amnistie entière et absolue accor-
» dée à tous les habitans des départemens de
» l'Ouest, pour tous les événemens passés,
» sans que ceux qui avaient pris part aux
» troubles pussent en aucun cas être re-
» cherchés ni poursuivis. »

La pacification de la Vendée fut si prompte et si générale, qu'on suspecta la sincérité de la soumission des chefs; on douta même de la bonne foi mutuelle des parties contractantes; les Vendéens purent entrevoir dans la disposition générale des esprits l'entier abandon des principes républicains, et le retour à ceux de la monarchie, qui n'étaient à leurs yeux que la restauration de la maison de Bourbon; si l'on ne cherchait à les

tromper par des paroles ambiguës, on profitait du moins de leur erreur.

Comme il avait été facile de prévoir que le gouvernement du directoire républicain, se consumant lui-même par ses violences, ne tarderait pas à s'écrouler, le parti des Bourbons avait dû espérer que le dégoût de la guerre, et l'horreur de l'anarchie ramèneraient l'opinion jusqu'aux principes monarchiques que la révolution n'avait jamais pu surmonter : il était évident que tous les partis se rallieraient s'ils étaient une fois affranchis de la tyrannie; mais on se flattait trop légèrement d'un retour subit à la légitimité. Il paraît que les agens employés de concert avec le ministère anglais à préparer les moyens de profiter de cette crise, jugèrent mal des obstacles qu'ils devaient rencontrer, et que le temps et les divers intérêts avaient accumulés; ils ne surent point s'accorder; ils commirent une grande faute en ne soutenant point leur seule force positive, l'armée royale de la Vendée; ils furent surpris et prévenus par le coup d'état

que Bonaparte frappa seul et militairement. On a dit, on a même publié que tout pleins encore d'une espérance chimérique, ces mêmes commissaires déjà compromis, prirent sur eux la résolution généreuse de proposer au premier Consul, ou du moins à son ministre, plus disposé à les écouter, d'oser appeler la maison de Bourbon au trône, et de terminer ainsi la révolution et la guerre.

Quoi qu'il en soit, le premier Consul avait atteint son but; et dégagé des inquiétudes que lui donnait une diversion si considérable; affermi et devenu plus confiant par un succès agréable à la nation, il fit connaître, par une proclamation aux Français, « *que le ministère anglais avait repoussé la* » *paix; que pour la commander, il fallait* » *de l'argent, du fer et des soldats* ». Il appelait aux armes toute la jeunesse, lui présageait la victoire, et jurait (quel serment!) de ne combattre que « *pour le bonheur de* » *la France et le repos du monde* ».

La guerre devint donc réellement popu-

laire en France, lorsqu'il fut évident, pour tous les partis, qu'il n'y avait plus d'autre moyen d'arriver à la paix.

Loin d'éprouver la moindre difficulté pour les levées, le gouvernement fut secondé avec ardeur, obéi sans murmure; la première classe de la conscription, c'est-à-dire tous les jeunes gens ayant atteint l'âge de vingt ans, sans distinction de rang ni de fortune, fut mise à la disposition du ministre de la guerre; et sur ce nombre, trente mille furent immédiatement destinés à faire partie de l'armée de réserve, dont l'organisation, sous les ordres du général Berthier, venait d'être annoncée, et dont le rassemblement était indiqué à Dijon.

Indépendamment de ces moyens de recrutement, la loi révoquait les congés accordés antérieurement, soumettait les réformes à une nouvelle révision; et le gouvernement, en faisant exécuter strictement ces dispositions rigoureuses, après neuf années de guerre, prouva la force et la vigueur qu'il pouvait rendre à l'armée.

La formation d'une nombreuse gendarmerie et de plusieurs corps de volontaires eurent lieu presque en même temps.

Tous les anciens militaires de tout grade, retirés du service pour quelque cause que ce pût être, furent aussi rappelés et excités à rentrer dans les rangs de l'armée.

La réparation, la création du matériel furent encore plus étonnantes après des consommations aussi désordonnées; on rassembla en deux mois quarante mille chevaux; on forma à Paris un parc d'artillerie très-considérable, le mieux attelé qu'on eût vu depuis le commencement de la guerre.

Cet élan national était méconnu par les alliés; on doutait de ses effets et de l'étendue des préparatifs, qu'ils étaient déjà terminés.

Les armées françaises recevaient des renforts dans leurs cantonnemens; elles occupaient depuis la rivière de Gênes jusque sur le Bas-Rhin, le cordon des frontières menacées; il était donc vraisemblable que le premier Consul se bornerait à des opérations défensives, et que, n'ayant point encore ras-

semblé assez de forces pour prévenir l'exécution du plan des alliés, il en observerait les premiers développemens avant que de rien entreprendre. La formation de son armée de réserve, dont il avait pris le commandement avec beaucoup d'éclat, devait confirmer ces conjectures. Le point de Dijon, indiqué pour le rassemblement, était bien celui d'où l'on pouvait le plus promptement et le plus facilement porter des corps détachés, ou la masse entière sur la frontière du Rhin, ou sur celle des Alpes, selon les forces et les entreprises de l'ennemi.

Cette armée de réserve, dont Bonaparte fit la base apparente de ses opérations défensives, ne fut jamais qu'un grand dépôt intermédiaire qui servit de masque à ses principales dispositions : loin de rassembler et de retenir au centre de la France les troupes, les détachemens prêts à marcher, il les faisait filer d'abord sur l'armée du Rhin, commandée par le général Moreau; elle fut portée rapidement à un effectif de cent vingt mille hommes, et rien ne fut négligé pour

la mettre dans le meilleur état possible. Le bon esprit, le vrai patriotisme des belliqueux habitans de l'Alsace et des Vosges, et leur attachement au général Moreau, contribuèrent beaucoup à accélérer le complétement des corps.

D'un autre côté, les divisions françaises venues de Hollande, qui avaient formé l'armée de l'Ouest, et qui devaient faire partie de l'armée de réserve, furent d'abord dirigées sur *Dijon*. On vit, pour la première fois, ces divisions marchant en ordre et ensemble, traverser le pays comme si elles eussent été ou continué d'être sur le théâtre des opérations. Tout reprit en France un air de guerre, un meilleur ton militaire; le luxe même dans les camps, les grands spectacles, les revues de parade, reveillèrent le goût des armes dans presque toutes les classes de la nation.

L'une de ces revues la plus remarquable fut celle de dix-huit mille hommes et d'une très-nombreuse artillerie, qui eut lieu au Champ-de-Mars.

Le même jour où l'archiduc Charles quittait son quartier-général, et prenait congé d'une manière si généreuse de l'armée dont il était l'idole, Bonaparte recueillait les acclamations du peuple aux mêmes lieux où elles furent autrefois sincèrement prodiguées au pacte fédératif de ses libertés, et au légitime souverain qui l'y sanctionna; acclamations depuis si indignement prostituées.

Arrêtons-nous à cette époque, où le soin et l'espoir de s'assurer de la victoire par l'avantage du nombre, faisait des deux côtés différer l'ouverture de la campagne; observons quelle était de l'une à l'autre mer, sur toute la ligne, depuis le *Texel* jusqu'à la rivière de *Gênes*, la position respective des armées.

Au nord de la Hollande, que les Anglais feignaient de menacer de nouveau par les apprêts d'une expédition, la ligne de défense maritime, dont les forts et les batteries avaient été augmentés, était occupée sous les ordres du général Augereau, par un

corps de dix mille Français, réuni aux troupes hollandaises : les embouchures de l'*Escaut* et du *Hondt* étaient fermées et gardées par des croisières avec la plus sévère vigilance.

Un corps prussien d'environ vingt mille hommes, sous les ordres du général Schladen, occupait les pays sur la rive droite du fleuve, depuis la frontière de Hollande jusqu'à l'aile gauche de l'armée française du Rhin au-dessous de *Coblentz*.

Les milices rassemblées dans l'électorat de Mayence, sous les ordres du baron d'Albini, occupaient le pays entre Meuse et Rhin, et s'étaient même avancées sur la *Nidda* jusque sous le fort de *Cassel*, dont la garnison, après les avoir repoussées, tenait avec de l'artillerie la position de *Hochheim*.

L'armée française du Rhin, commandée par le général Moreau, et qui n'était pas encore définitivement organisée, était cantonnée en Alsace et en Suisse, bordant la rive gauche du fleuve et occupant les têtes de pont de Kehl et du Vieux Brisack; on

s'observait de près, mais sans inquiéter réciproquement les chaînes d'avant-postes. Celle des Impériaux était soigneusement placée et très-serrée sur la rive droite, sous les ordres du général comte Giulay. Le centre de l'armée autrichienne, commandée par le général Nauendorff, était cantonné dans la direction de *Bâle*, et dans le triangle entre *Freybourg*, *Bâle* et *Schaffhouse*; l'aile droite, qui s'étendait de *Freybourg* jusqu'au-dessus des défilés de la *Kintzig*, était commandée par le général de Meerfeld, dont le quartier-général était à *Offembourg*. Le général Starray était détaché sur l'extrême droite avec un corps de vingt mille hommes, dans lequel se trouvaient les *Uhlans*, les hussards de *Szekler*, et le reste des élites de la cavalerie légère. L'aile gauche, sous les ordres des généraux Kospoth et Spork, occupait le pays entre le lac de *Constance* et *Schaff house*; l'extrême gauche s'étendait par le *Vorarlberg* jusque dans les Grisons, sous le commandement du général Pétrark : enfin, le quartier-général du

général Kray était à peu près au centre de cette large base, qui, de *Strasbourg* au lac de *Constance*, coupe le grand pli du Rhin, et se trouvait à *Donau-Eschingen*, au point d'étoile et d'intersection de toutes les communications.

En Italie, les armées occupaient encore les positions dans lesquelles elles s'étaient fixées à la fin de la dernière campagne, dont les opérations avaient été terminées du côté des impériaux par la prise de la place importante de *Coni*; et du côté des Français, par leur retraite sur le territoire de *Gênes*.

CHAPITRE II.

Ouverture de la campagne en Italie. — Succès du général Mélas. — Séparation de l'armée française. — Défensive des Apennins. — Belles manœuvres du général Masséna, des généraux Soult et Suchet. — Investissement et blocus de Gênes.

Réduite au nombre de 25,000 combattans, et presque désorganisée, l'armée française tenait encore les sommités des Apennins; mais ses communications étant interrompues, et les ports de la côte étroitement bloqués, il lui fallait ou tenir la campagne contre des forces supérieures, ou se renfermer dans la place de *Gênes*.

Masséna vint prendre le commandement de cette armée. — Rétablir l'autorité méconnue dans cet excès de souffrances, pourvoir aux besoins du soldat, contenir, au milieu d'une population nombreuse, les soulèvemens fomentés par l'ennemi; enfin, arrêter une armée victorieuse et abondamment pourvue, telle fut la tâche du général français.

Celle du général autrichien semblait être

moins difficile ; il devait achever par la prise de Gênes, qu'il savait n'être point approvisionnée, la conquête de toute l'Italie, en assurer la possession en poussant jusqu'au-delà des Alpes maritimes les débris de l'armée française ; et, par cette grande diversion, jetant l'alarme dans les provinces méridionales de la France, faciliter d'abord les opérations de la grande armée sur le Rhin ; y concourir ensuite par des attaques en Suisse et en Savoie, et par la réunion des deux armées, frapper un coup décisif.

Bien assuré que les Français, hors d'état de rien entreprendre, se borneraient à conserver pendant l'hiver la chaîne de leurs postes, le général Mélas avait étendu ses quartiers dans le *Piémont*, dans la *Lombardie*, sur les deux rives du *Pô*, et jusque dans l'état de *Venise* et les Légations. Cette dispersion avait l'avantage de faciliter le rétablissement des corps de l'armée, et servait aussi à contenir la population effrayée par les actes de rigueur qui avaient

été exercés à *Milan*, travaillée par les factions, et presque partout prête à s'insurger.

Les Autrichiens cachèrent avec le plus grand soin leurs préparatifs pour l'ouverture de la campagne en Italie. Pendant que les Français, trompés par l'apparente immobilité des troupes impériales, les croyaient affaiblies comme eux par le ravage des maladies contagieuses, elles avaient reçu dans leurs cantonnemens un nombre si considérable de recrues, que l'armée était déjà forte d'environ cent dix mille hommes, dont quatre-vingt-cinq mille de bonne infanterie, et quinze mille de cavalerie. Le général Mélas rassembla inopinément tous les corps en tête de leurs quartiers, et par des marches bien combinées, les mit en mouvement tous à la fois. Pendant qu'il resserrait le blocus de Gavi, et faisait investir quelques autres petites places qui se trouvaient encore au pouvoir des Français, il donnait aux généraux Ott et Klénau, l'ordre de pénétrer sur le territoire de Gênes avec

un corps de vingt mille hommes par la route inférieure de *Sarzana*, la *Spezia* et *Sestri*, et par la vallée supérieure du Taro; enfin, il rassemblait le gros de l'armée au pied des montagnes, dans la direction des points qu'il voulait attaquer.

Le général Masséna voyant que l'une des colonnes du général *Oti* se portait le long de la côte par *Sestri*, sur *Rapallo*, pour soutenir l'insurrection des paysans, dont le principal foyer était à *Fontana-Buona*, et qu'une autre colonne, passant par *Pontremoli* et *Taro*, cherchait à gagner le poste important de *Cento-Croci*, ne put se méprendre sur l'intention de M. de Mélas de l'attirer à l'Est pour l'empêcher de réunir ses forces et pour pouvoir plus promptement couper ses communications du côté du Ponent.

Loin de tomber dans le piége, le général Masséna réunit et concentra son armée sur l'Apennin à la hauteur de *Gênes* et de *Savone*, prolongeant sa droite dans la rivière du Levant par des postes échelonnés, et son

aile gauche jusqu'aux Alpes vers le col de Tende.

Dans cette position, sur le plateau le plus élevé entre les sources de l'*Orbe* et de la *Bormida*, fermant les passages et couvrant ses communications intérieures, le général français se trouvait en présence et très-rapproché du centre de l'armée autrichienne; le général Mélas avait réuni ses principales forces en avant d'*Acqui*, sous son commandement immédiat, depuis *Bobbio* jusqu'à *Ceva*, tandis que son aile droite, sous les ordres des généraux Hadick, Kaim et Wuckunowitch, couvrait les revers, et s'avançait dans les vallées des Alpes du Piémont, prête à gagner les sommités du côté de la France.

Cependant les mouvemens de l'extrême gauche des Autrichiens, dont l'avant-garde occupait déjà *Sestri* du levant, et l'audace que leur approche donnait aux insurgés, déterminèrent le général Masséna à repousser cette dangereuse attaque; il y porta une division, dont il déroba et couvrit la

marche par une forte reconnaissance en avant de tout son front ; sur le centre de l'armée autrichienne, cette reconnaissance fut poussée par les généraux Marbot et Gazan jusqu'à *Dego Cossaria* et *Novi*, et par le général Suchet, jusque à *Ceva*, avec la plus grande vigueur. Pendant cette reconnaissance, l'expédition sur la rivière du Levant eut un plein succès. La division commandée par le général Miollis, dont le général Soult suivait le mouvement, marcha rapidement sur deux colonnes. Celle de droite força l'avant-garde du général Ott d'évacuer *Sestri*, qu'il avait fait occuper par trois bataillons, un régiment de hussards et quelques pièces d'artillerie, et s'empara de plusieurs bâtimens chargés de blé, secours précieux dans la pénurie où se trouvait l'armée française. La colonne de gauche, dirigée sur *Fontana-Buona*, châtia sévèrement les insurgés, leur tua beaucoup d'hommes et brûla cinq villages.

Le général Masséna fit continuer, pendant tout le mois de mars, cette petite guerre

d'avant-postes, qui ne saurait être trop vive lorsqu'on doit maintenir une grande position défensive, et éclairer les mouvemens d'un ennemi supérieur en nombre.

Dès les premiers jours d'avril, M. de Mélas porta son quartier général d'*Acqui* à *Spygna*, et se trouva le 5 à *Caïro*. Le lendemain 6, il développa son attaque simultanée de tous les principaux débouchés de la chaîne des Apennins, depuis la frontière de Toscane jusqu'aux Alpes françaises. Ce plan était vaste et conçu d'après une connaissance exacte du pays de montagnes, peut-être le plus difficile à bien juger. Les fortes positions militaires y sont très-multipliées par les arrêtes et contreforts qui pendent rapidement des plus hautes sommités jusqu'à la mer; mais ces mêmes positions sont (si l'on ose s'exprimer ainsi), très-*captieuses* pour celui qui doit se défendre pied à pied, et chercher toujours des appuis à sa gauche; ces appuis ne sont qu'apparens, parce que les versans des Apennins du côté du Piémont sont bien moins

escarpés que ceux du côté de la mer, et que les hautes vallées des grandes rivières qui y prennent leurs sources, communiquent à leurs têtes par des plateaux et des pentes accessibles.

Aussi la plupart des barrières, les grandes infractuosités se trouvent-elles plus rapprochées du rivage de la mer.

Le but du général autrichien était de couper la ligne de défense le plus près possible de Gênes, afin d'isoler le général Masséna, de l'affamer par la coopération de la flotte anglaise, et de forcer en peu de jours la reddition de la place.

L'aile gauche de l'armée française, commandée par le général Suchet, devait par-là se trouver séparée; et comme ce général ne pouvait se soutenir dans la rivière du Ponent, ni tenter de secourir les divisions assiégées, sans s'exposer à être coupé lui-même de la frontière de France, et de son point de retraite à l'embouchure du *Var*, la prompte évacuation du territoire de Gênes paraissait assurée, et devait pour ainsi

dire précéder l'ouverture de la campagne.

Ce plan, bien mûri, fut exécuté avec des forces triples de celles qui leur étaient opposées; et pourtant, malgré la vigueur des attaques et la plus parfaite intelligence dans leur direction, les généraux autrichiens rencontrèrent, sur tous les points, la plus opiniâtre résistance; ils furent étonnés de l'audace avec laquelle ces Français exténués, qu'ils enveloppaient de toute part avec l'avantage du nombre et du terrain, se multipliaient par les mouvemens les plus inattendus, par les manœuvres les plus hardies.

Comme les habitans des pays montagneux et sauvages sont ordinairement les plus courageux, et du moins les plus hardis, parce qu'ils sont accoutumés à surmonter les obstacles que leur oppose l'aspérité du sol, et qu'ils sont forcés à des marches pénibles, à des travaux souvent périlleux; on doit remarquer aussi que le courage s'exalte dans la guerre des montagnes, le génie semble être plus fécond en ressources, les obstacles irritent; quand tout est difficile, rien ne

semble impossible ; le soldat y devient plus audacieux, et chaque jour plus entreprenant ; il acquiert aussi plus de constance et de confiance en sa propre valeur.

Cette réflexion s'applique aux scènes que nous allons décrire, à ces combats sanglans et compliqués, où les gens de guerre de tout grade trouveront dans l'un et dans l'autre parti d'utiles leçons et de grands exemples, mais dont la postérité donnera la meilleure et la plus glorieuse part à celui de la défensive.

Le baron de Mélas ayant réuni à *Carcare* environ vingt-cinq mille hommes des trois divisions qui formaient le centre de son armée, dirigea ses attaques contre le général Masséna sur *Savone*, par *Altare* et *Cadibona ;* et contre le général Suchet, sur *Finale*, par *Malère* et *San-Giacomo*.

Une division, commandée par le général-major Palfy, ayant reçu l'ordre d'attaquer la position fortifiée de *Cadibona*, clef de la rivière du Ponent, s'y dirigea par *Altare* et *Torre* ; tandis que la brigade du général

Saint-Julien flanquait sa marche et favorisait cette principale attaque en se portant sur *Sasello* et *Montenotte*.

Deux autres divisions, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Elsnitz et Morzin, débouchèrent à la droite par *Malère*, pour attaquer les retranchemens du *Mont-Saint-Jacques*. Le général Suchet, qui les occupait avec l'aîle gauche de l'armée française, ayant ouvert une communication directe avec *Vado*, entre les deux escarpemens du *Monte-Alto*, se trouvait fortement lié avec la position principale, sous les ordres immédiats du général Masséna, aussi long-temps toutefois que celui-ci pourrait se maintenir sur les hauteurs de *Savone*; il fallait donc, pour l'en déposter et rompre cet enchaînement, forcer le général Suchet, à la tête de ses positions à *San-Giacomo*, le rejeter au-delà d'*Albenga*, et le rappeler sur ses derrières.

Pour rendre le succès de cette attaque indubitable, outre les forces majeures qui y étaient destinées, M. de Mélas faisait attaquer en même temps, par le général Ulm,

l'appui de la gauche du général Suchet sur la montagne de *Sette-Sani*. D'un autre côté, à la gauche des attaques que le général Mélas dirigeait en personne sur le passage de *Cadibona*, le comte de Hohenzollern préparait celle du *Col de la Boccketta*, qui fut confiée au général Rousseau, avec les régimens de Kray et d'Alvinzy.

Telles furent les plus prochaines dispositions pour forcer les débouchés dans la rivière du Ponent.

Dans la rivière du Levant, le lieutenant-général Ott débouchant de la vallée de la *Trébia*, avec un corps de dix mille hommes, dirigeait sa principale colonne sur le *Monte-Cornua*, pendant que celle de gauche, grossie de tous les insurgés de *Fontana-Buona*, marchait le long de la plage sur *Recco* et *Bogliasco*, et devait, avec moins de difficultés, s'approcher de la place.

Quelles forces le général français put-il opposer à des attaques si fortes et si bien combinées ? Comment ses troupes se trouvèrent-elles postées par rapport à chacune

de ses entreprises ? quels assauts durent-elles soutenir ? Enfin, par quels combats, par quelles manœuvres, et lui-même et ses lieutenans, presque entourés sur les revers des positions qu'ils s'obstinèrent à défendre, purent-ils, après avoir tant hasardé pour prolonger la défense extérieure, se retirer dans la place de *Gênes?*

Une division, forte d'environ quatre mille hommes, et commandée par le général de brigade Gardanne, occupait, vis-à-vis le centre de l'armée autrichienne, les postes de la *Stella*, *Santo-Bernardone*, la *Madona di Savone* et *Vado*; plus loin, sur les sommités, les redoutes de *Montenotte*, et en deçà, les retranchemens de *Cadibona*. Cette division, ainsi disséminée, reçut et soutint, pendant toute la journée du 6 avril, l'attaque impétueuse du général Palfy; elle l'arrêta pendant trois heures aux redoutes de *Torre* et d'*Altare*, et se replia sur la position de *Cadibona*, dont les retranchemens furent brillamment emportés par un bataillon de *Rüski*.

Le *Monte Ajuto*, tourné par une colonne de cinq bataillons de grenadiers sous les ordres du général Lattermann, fut aussitôt attaqué par le régiment de Spleny.

Toutes ces colonnes ayant franchi les premiers obstacles, chargeaient avec une telle ardeur, que les Français accablés pliaient en désordre. Le lieutenant-général Soult, qui arrivait de Gênes, s'élance au milieu d'eux, saisit un drapeau, et courant au-devant des tirailleurs autrichiens, là où leurs progrès paraissent le plus rapides, il parvient à rallier les troupes et leur fait prendre la position de *Monte Moro*, qui, dans l'intervalle des routes de *Vado* et de *Savone*, couvre encore cette dernière place.

Pendant ce temps, le général Saint-Julien, après avoir enlevé les hauteurs de *Montenotte*, et la redoute de *Monte Negrino*, poursuivait les Français en se dirigeant sur *Madona di Savona*.

La position du général Soult devenait d'autant plus critique, que la colonne de gauche du général Saint-Julien descendait par la

Stella sur *Albissolla*, seul point par lequel cette division pût se retirer sur Gênes. Le général Soult manœuvra vainement pour occuper l'ennemi. Le général Mélas ne se laissa pas distraire de son but ; il fit tourner et attaquer de front la position de *Monte Moro*, d'où les Français se retirèrent précipitamment et furent serrés de si près, que les Autrichiens entrèrent pêle-mêle avec eux dans les faubourgs de *Savone :* on s'y battit jusqu'à la nuit fermée.

Le général Soult tint la ville de *Savone*, avec une division, pendant quelques heures : il n'en sortit qu'après avoir ravitaillé la citadelle, où il laissa six cents hommes. Il rassembla ensuite cette division à la hauteur des Capucins, et se retira sur celle d'*Albissola*, déjà occupée par quelques troupes autrichiennes, qu'il dut en chasser ; ces troupes étaient les mêmes qui la veille étaient descendues par *Stella*, et à travers lesquelles avaient dû se faire jour trois bataillons français qui occupaient les redoutes de *Monte Nesino* ou *Monte Negrino*, et ne les

avaient abandonnées que fort tard, après le signal convenu.

La position du Mont-Saint-Jacques, déjà tournée par les mouvemens indiqués ci-dessus, fut directement attaquée et forcée au centre, le 7 avril, par le général Elsnitz. Cette attaque fut si vive et si bien concertée, que si le général Suchet, qui lui vendit cher cet avantage, se fût obstiné à se maintenir contre des forces aussi supérieures, toutes ses communications eussent été coupées, et sa coopération à la défense du territoire de Gênes entièrement annulée.

Les redoutes des *Sette-Pani*, de *Saint-Jacques* et de *la Madona della Neve*, plusieurs fois prises et reprises, restèrent aux Autrichiens. Les grenadiers hongrois, après un combat sanglant, échouèrent devant *Melogo*, où le général français Serras, enveloppé avec sa réserve, fut sommé et refusa de capituler. Enfin, la colonne autrichienne, qui pour tourner plus au loin le corps du général Suchet, et l'ébranler dans ses positions, avait débouché par le *Ta-*

naro, fut battue par le général Jablonowski.

Le général Mélas avait moins précipité le mouvement du corps du comte de Hohenzollern sur la *Bochetta*, parce que le front de cette attaque était fort étendu, et que les troupes de la division française du général Gazan, forte de quatre à cinq mille hommes occupaient sur la droite et sur la gauche des postes avantageux et très-avancés, entre les vallées de l'*Orba* et de la *Scrivia*. Cette division était disséminée à *Gazella Savignone*, *Voltaggio*, *Borgo di Fornari* et *Ronco*.

La *Bochetta*, *Campo Fredo*, *Masone* et *Marcarolo*.

Rossiglione, *Monte Calvo* et *San-Quirico*.

On combattit sur tous ces points : le jour de l'attaque générale, plusieurs redoutes et retranchemens furent pris et repris, et tous successivement évacués.

Le général Gazan, à l'approche des forces supérieures, qui après avoir étroitement bloqué *Gavi*, tournaient la *Bochetta*, et se disposaient à l'attaquer de front, fit retirer

ses troupes assez à temps pour n'être point débordé, et prit position à *Buxalla*, entre le *Monte-Jovi* et la *Scrivia*; il replia aussi sur *Molignì* celles qui se trouvaient à *Voltaggio*, et qui, par *Piannone* et *Castagno*, pouvaient être enveloppées.

A la droite de l'armée française, dans la rivière du Levant, le général *Miollis*, avec une division aussi réduite à quatre mille hommes, occupait *Recco*, *San Alberto Torriglia*, *Scoffera*, *le Monte-Cornua*, *Albaro* et *Nervi*.

Ce fut sur le point central de ces positions que le général Ott fit son principal effort; après avoir déposté les Français de *Panesi*, *San Alberto* et *Bargaglio*, il enleva le *Monte-Cornua*, et marcha sans hésiter à la seconde position, au *Monte-Faccio*. Ce poste essentiel, embrassé par les trois colonnes autrichiennes, fut également emporté malgré la vive résistance du général Darnaud, qui y avait rallié ses troupes.

La droite de la position du général Miollis ayant été forcée et poussée jusqu'à *Quinti*,

à deux lieues de Gênes, sa gauche, avancée jusqu'à *Torriglia*, où le général Petitot s'était maintenu, dut se retirer précipitamment sur *Prato*.

Ainsi finit cette longue et sanglante journée, l'une de celles qui font le plus d'honneur aux troupes autrichiennes, parce que, malgré leur grande supériorité, trouvant à chaque pas des postes habilement choisis, bien retranchés et défendus avec opiniâtreté, il leur fallut renouveler de position en position, avec une fatigue excessive; ces élans, dont le succès, surtout dans la guerre de montagne, est presque toujours payé du sang des plus braves.

Cette ardeur, et le parfait accord des généraux, qui tous avaient pleinement réussi, dut faire croire à M. de Mélas qu'il avait surmonté les plus grandes difficultés, et porté la terreur dans les rangs des Français. Le soulèvement dont se flattaient les transfuges, et dont le signal fut donné par le canon de l'escadre anglaise tirant sur le quartier le plus populeux de la ville; le

tocsin sonnant dans les vallées, à la vue des feux des Autrichiens sur le *Monte-Faccio*, toutes ces circonstances purent faire douter si la capitulation de l'armée française ne devancerait pas la prise de Gênes.

Cette espérance fut du moins bien passagère. Loin de renoncer à tenir la campagne, le général Masséna, au moment de l'évacuation de *Savone*, médita, résolut, disposa dans la nuit même, et exécuta le lendemain 7 avril, la plus audacieuse attaque, pour reprendre, à la vue des Génois effrayés, le *Monte-Faccio*, dont la position, si près de la place, devenait, sous le rapport militaire et pour l'effet moral, l'avantage le plus important que les Autrichiens eussent remporté, et le plus décisif pour leurs progrès ultérieurs.

La division du général Miollis, marchant sur deux colonnes, déboucha à la droite par *Quinto*; à la gauche, par *Parisone*; ce mouvement était flanqué par celui de la réserve qui, suivant la vallée de *Bisagno*,

poussa les postes autrichiens, et fixa leur principale attention en dépassant leur position centrale, et se portant rapidement sur *Campanardigo*.

A la faveur de cette manœuvre, le *Monte-Faccio* et le *Monte-Cornua*, tournés par *Panesi*, *San Alberto* et *Scoffera* furent brillamment emportés par les troupes du général *Miollis*.

Quinze cents prisonniers, parmi lesquels se trouva le baron d'Aspre, l'un des meilleurs officiers de l'armée autrichienne, tombèrent entre les mains des Français.

La seconde division se porta de nouveau sur le revers du *Monte-Jori*, à *Borgo di Fornari* et *Savignone*; et la troisième rectifia sa ligne de *Varaggio* à *Ciampani*. L'ordre fut rétabli dans la place de Gênes, et la confiance relevée par ce succès inattendu.

Après avoir formé les garnisons, après avoir réglé et confié la défense de la place, ainsi que celle des dehors et des forts détachés au général Miollis, Masséna organisa son armée active en deux divisions, cha-

cune tout au plus de cinq mille combattans : il ne se borna point à attendre les attaques imminentes du général Mélas, dans ce polygone plus resserré, mieux circonscrit et dont les divers fronts pouvaient réciproquement se soutenir ; il conçut le projet de débloquer *Savone*, et de rétablir ses communications avec le général Suchet. Il lui avait déjà fait donner l'ordre de reprendre la position de *San Giacomo* ; et s'il le pouvait, de pousser jusqu'à *Culiano*.

La première division, commandée par le général Gazan, sous la conduite du général Soult, se dirigeait sur *Sassello*, elle se rassembla à *Voltry* ; la seconde, commandée par le général Gardanne, et conduite par le général Masséna en personne, débouchait par *Varaggio* et la *Stella* pour se porter sur *Montenotte* ; là, réunies en une seule masse sur la crête de l'Apennin, les deux divisions devaient, après avoir forcé le point central et coupé la ligne d'opération de l'armée autrichienne, attaquer la

droite en se précipitant vers le rivage de *Savone* et de *Vado*. Si le général Masséna n'obtenait un succès assez décisif pour effectuer sa jonction avec le général Suchet, il espérait du moins, en dégageant et ravitaillant Savone, enlever les magasins considérables qu'un convoi, venu de Livourne, sous l'escorte de l'escadre anglaise, venait d'y verser.

Mais la reprise du *Monte-Faccio* avait trop bien appris au général Mélas qu'il n'y avait pas une occasion, pas un instant à négliger avec un adversaire d'une activité si redoutable. Il avait ce jour-là même résolu de forcer la position de *Voraggio*, ou plutôt du *Monte-Fayale*, qui en appuyait la droite, afin de mettre sa ligne d'opération et ses communications hors d'atteinte, de pousser la gauche de l'armée française sur *Voltri*, et peut-être de couper sa retraite sur *Gênes* à la faveur du mouvement d'une forte colonne qui déboucherait par la *Bochetta* dans la *Polcevera*, et de l'insurrection des habitans de cette vallée sur laquelle

ses intelligences l'assuraient qu'il pouvait compter.

La coïncidence de ces deux mouvemens offensifs fit avorter le projet de Masséna, et fit échouer en grande partie ceux du général autrichien. Aucun parti n'ayant pu exécuter à temps les dispositions ordonnées, ni pénétrer le dessein du parti opposé, les colonnes s'entrecoupèrent et s'abordèrent inopinément selon l'avantage du terrain; exemple singulier de manœuvres masquées dans la guerre de montagne et de combats à outrance, également dignes de mémoire, dont le développement mérite l'intérêt et réclame toute l'attention du lecteur.

Le général Mélas avant d'effectuer contre la tête de la position des Français, dont il supposait la plus forte masse réunie devant lui sur les hauteurs de *Varaggio*, l'attaque dont il avait confié la direction au général de *Palfy*, avait préparé son opération de la manière suivante :

Dès la veille, le 9 avril, le comte de Hohenzollern avait fait attaquer la *Bochetta*

par les régimens Kray et Alvinzy, sous les ordres du général Rousseau; les retranchemens furent forcés, les redoutes fermées furent emportées d'assaut, et ce fameux passage, si important pour les communications de l'armée autrichienne, lui fut ouvert.

En même temps que les brigades aux ordres des généraux Saint-Julien et Sticker, détachées du centre et de la masse que commandait M. de Bellegarde, et où se trouvait en personne le général Mélas, avaient marché par leur gauche pour attaquer le flanc droit de la position, passant par les montagnes de *Sassello*, *Verriera* et la *Stella*, le général Lattermann, commandant la colonne de droite, devait se porter sur *Varaggio*, en suivant le chemin le long de la mer. Enfin, soit pour diviser l'attention de l'ennemi, soit pour rendre l'affaire plus décisive et l'envelopper en pénétrant jusqu'à *Voltri*, la colonne qui descendait de la *Rochetta* avait poussé ses avant-postes jusqu'à trois lieues de Gênes.

à *Ponte-Decimo*, dans la *Polcevera*, et le corps qui occupait les cabanes de *Marcorolo*, entre les sources de l'*Orba*, marchait pour occuper, sur les derrières de l'armée française, le poste de la *Madona dell' Aqua Santa*, qui n'est qu'à trois milles de *Voltri*.

Dans la même journée, le général Soult, prévenu de ces mouvemens au moment où il quittait *Voltri* pour se porter à *Sassello*, fut obligé de changer ses dispositions, et marcha avec toute la division Gazan et sa réserve droit à l'ennemi le plus près et le plus engagé. Les assaillans, étonnés d'être assaillis si inopinément et si vivement, furent successivement dépostés de leurs nouvelles positions et ramenés sur les sommités; ils tinrent ferme aux cabanes de *Marcorolo*, ils y rallièrent environ trois mille hommes. Le général Soult les fit attaquer sur-le-champ: une charge en colonne serrée, conduite par le colonel Mouton avec vigueur et habileté, décida l'affaire et rejeta au-delà du torrent de la *Piota* les restes de ce corps dispersé;

qui laissa six cents prisonniers entre les mains des Français.

Ce succès assurait les derrières du général Soult, mais il lui avait fait perdre une marche ; l'angle était trop ouvert entre lui et le général en chef ; ses troupes fatiguées étaient hors d'état de concourir à temps à l'exécution du plan concerté ; cependant il y persista, et le 10 avril, jour également assigné dans les deux armées pour une attaque générale et partout croisée, le général Soult, dès la pointe du jour, marcha par *Aqua-Bona*, *Martino* et *San-Pietro del Orba*, sur *Sassello* où il aurait dû se trouver, et où Masséna le croyait arrivé dès la veille. Ce ne fut qu'en approchant de *Sassello* que le général Soult eut connaissance du mouvement du général Saint-Julien, qui filait déjà sur la *Verreria* pour arriver par *Ciampani* sur les derrières du général Masséna et couper sa retraite sur *Voltri*.

On voit que le général Soult arrivait ainsi lui-même inopinément sur le flanc et sur les derrières de la colonne du général Saint-

Julien, qui, tournant au loin par les sommités, au-dessus du partage des eaux, ne pouvait se croire tournée.

Le général Soult, après avoir pris position à *Pallo* avec une partie de la division, fit attaquer vivement et coupa sur *Sassello* l'arrière-garde du général Saint-Julien. Le général français Poinçot et le chef de brigade Godinot exécutèrent ces attaques du côté de *Pallo* et de la *Posta-Longa*. Ils prirent dans *Sassello* six cents hommes du régiment de Deutschmeister, avec trois pièces de canon et un convoi de munitions.

Le général Saint-Julien, parvenu à la *Verreria* avec le gros de ses troupes, parmi lesquelles était le fonds des régimens de *Lattermann*, *Deutschmeister* et *Wukassovich* s'y trouvait non-seulement paralysé, mais presque séparé du centre de l'armée autrichienne; il n'avait d'autre retraite pour s'y rallier que par la montagne dite la *Galera* sur *Ponte-Ivrea*, ou par *Santa-Justina* sur *Montenotte*.

Le général Soult lui en laissait à peine

la possibilité ; dès le lendemain 11 avril, faisant observer par un détachement, au-delà de *Sassello*, les routes de *Ponzona* et d'*Acqui*, il se porta sur la *Verreria* avec le reste de ses troupes ; le colonel Mouton conduisit la principale attaque avec une telle impétuosité, à la tête de sa demi-brigade, la 3e de ligne, que le général Saint-Julien ne put effectuer sa retraite sur *Ponte-Ivrea* qu'après avoir perdu beaucoup d'hommes par une résistance opiniâtre ; il laissa entre les mains du général Soult deux mille prisonniers et sept drapeaux.

Celui-ci ne poursuivit pas le reste de cette colonne au-delà de *Gros Pasto*, excellente position qui domine au nord et au sud toute la chaîne, et se trouve opposée à la montagne de l'*Hermette*, que les Autrichiens se hâtèrent d'occuper pour arrêter les progrès des Français, et couvrir ce point important de leur communication sur *Acqui*.

Pendant toute la journée du 10 avril, les deux généraux en chef, Mélas et Masséna,

opposés l'un à l'autre, ignoraient également et la cause du retard des mouvemens qu'ils avaient respectivement ordonnés, et quel était le sort des armes sur les hautes sommités qu'ils avaient fait tourner. Chacun de son côté, le général français par son aile droite, le général autrichien par son aile gauche, manœuvrait donc l'un sur l'autre dans des suppositions erronées, comptant sur des résultats qui ne pouvaient plus avoir lieu.

Masséna marcha sur deux colonnes ; celle de droite devait s'élever par *Santa-Justina;* celle de gauche, sous les ordres du général Gardanne, et où il se trouvait de sa personne, déboucha de *Varaggio*, et se dirigea par *Castagnebo* sur la *Stella*.

Elle se trouva bientôt en présence d'une colonne autrichienne, faisant à une très-petite distance, sur la côte opposée, un mouvement tout semblable, et se dirigeant aussi sur *Stella*.

A mesure que sous les yeux du général Mélas, le général Bellegarde développait son

attaque en s'élevant et se rapprochant de la colonne française, celle du général Lattermann, suivant la plage, attaqua et emporta *Varaggio*. Le général Masséna, qui n'avait pas avec lui plus de quinze cents hommes, menacé d'être enveloppé par des forces décuples s'il poursuivait son mouvement, s'arrêta, prit position à *Santa-Croce*, pour attendre les nouvelles et l'effet des attaques du général Soult, et de sa colonne de droite qui devait diviser l'attention et les forces de l'ennemi.

Le combat s'engagea chaudement, le général Gardanne, et presque tous les officiers de l'état-major français y furent blessés; accablés par le nombre, ayant soutenu six charges, ne recevant aucun avis de sa droite, aucun des renforts qu'il attendait, et se voyant débordé de toutes parts, Masséna céda le terrain; il laissa au général Fressinet le soin de couvrir sa retraite; et presque seul avec son adjudant-général Thiébaut, il se rendit à travers pays, au hasard de tomber entre les mains des Autrichiens, à sa

colonne de droite, qui, retardée dans sa marche, n'avait pu combattre, et qu'il fit replier au point de retraite en avant de *Cogoletto*.

Cet échec ne le fit point désister de son projet, mais la dispersion et la fatigue excessive de ses troupes, mirent obstacle à sa résolution désespérée; il voulait, profitant de la nuit, se réunir au général Soult, attaquer en masse, couper et renverser sur *Savone* toute la gauche du général Mélas, qui, par un contre-mouvement, et dans la même direction, se hâtait de porter de fortes réserves au secours du général Saint-Julien.

Voyant trop bien au point du jour (11 avril) les pertes sensibles qu'il avait faites la veille, et la manœuvre régulière et les progrès de l'ennemi, Masséna, forcé de tenir la position de *Cogoletto*, détacha le général Fressinet avec la meilleure partie de sa division.

Les colonnes autrichiennes filaient en même temps sur des crêtes parallèles à portée de canon.

Le général Soult qui, sur les sommités du *Gros-Pasto*, voyait la masse des troupes autrichiennes, sur la montagne de l'*Hermette*, se grossir, se développer et déborder sa gauche, fit attaquer cette forte position; on s'y battit avec acharnement toute la journée : l'intrépide Mouton, à la tête de ses grenadiers, conduisait la gauche avec un succès décidé, quand la droite, presque enveloppée, fut forcée de plier. Soult rétablit le combat; mais la nuit approchait; ses troupes, harassées par les marches et les charges dans les hautes neiges, manquaient de munitions. Le colonel de la 25e légère, Godinot, déjà blessé, tentait le dernier effort, quand les éclaireurs du général Fressinet, après cinq heures de marche, arrivèrent sur la gauche de la position en même temps que la tête de la colonne autrichienne, qui cherchait à gagner les derrières du général Soult; ils s'engagèrent, firent entendre leur feu, et couvrirent, à la faveur d'un petit bois, le ralliement et le débouché des troupes du général Fressinet; le général Soult ainsi

averti de son arrivée, et voyant qu'il combattait vivement pour arrêter les renforts autrichiens dont le mouvement rendait sa position si critique, fit attaquer de nouveau à la baïonnette, et cette fois, heureusement secondé par le général Fressinet, il enleva la montagne de l'*Hermette*.

Aussi prudent qu'audacieux, Soult ne hasarda point de laisser pendant la nuit obscure, dans une position si avancée sur le centre de l'armée autrichienne, ses troupes dispersées, et dans le désordre qui suit de telles attaques : il les rallia en arrière à sa position de *Gros-Pasto*, et n'occupa l'*Hermette* que par des postes avancés.

Le général Mélas, voyant les Français presqu'entièrement réunis et menaçant de couper sa ligne d'opérations, manœuvrer pour se joindre au corps du général Suchet, attaqua la gauche qui s'appuyait à la mer en avant de *Cogoletto*; elle fut tournée par les grenadiers de Saint-Julien, brusquement dépostée et jetée sur le rivage. Les chaloupes anglaises qui suivaient ce mou-

vement canonnèrent vivement ces troupes, et des charges de cavalerie achevèrent de les mettre dans une telle confusion, que le général Masséna, en cherchant à les rallier, fut enveloppé lui-même.

Le général Oudinot, l'un des plus illustres guerriers de ce siècle de guerre, chargea avec un groupe d'officiers de son état-major les hussards de Szeckler, et dégagea le général en chef. Il rallia cette division très affaiblie, et lui fit prendre position à *Arenzano*.

Au-delà de *Savone*, le général Elsnitz n'avait pas moins de peine à s'affermir sur la position de Saint-Jacques. Le général Suchet qui combattait avec des forces trop inégales et d'autant plus disproportionnées qu'il avait à couvrir des communications étendues et transversalement menacées, n'en était que plus entreprenant; il resta fidèle à ce principe, qu'il ne faut point dans la guerre de montagnes se croire réduit, ni jamais s'arrêter à un système de défense passive; mais au contraire, multiplier les mouvemens et les agressions, parce que si

leur succès n'est pas toujours favorable, leur effet est du moins certain, en ce que l'ennemi partout inquiété, partout découvert, est souvent déconcerté au moment où il croit porter les coups les plus sûrs.

Dès le lendemain de la prise des redoutes de *Sette-Pani* et de *San-Giacomo*, le général Suchet fit ses dispositions pour les reprendre, rétablir sa communication et serrer entre ses attaques et celles du général Masséna le corps autrichien qui avait débordé sa droite. Comme il marchait par *Bardinetto* et *Calissano* pour prendre à revers par les sources de la *Bormida*, les *Sette-Pani*, et qu'il laissait à dessein un grand intervalle entre cette colonne et celle de son aile droite, dirigée sur *San-Pantaleone*, il fit fortifier la hauteur du *Saint-Esprit*, en arrière de *Borghetto*, afin de pouvoir s'y appuyer en cas de retraite.

Le 10 avril, la colonne de gauche, commandée par le général Clausel enleva la tour et les redoutes de *Melogne*; *Sette-Pani* fut attaqué le jour même et le lendemain; les

retranchemens furent forcés, toutes redoutes prises à la baïonnette, jusqu'à celle de la dernière sommité où le général Compans entra des premiers avec une réserve de grenadiers et les chasseurs de la 7e demi-brigade d'infanterie légère.

On se battit au milieu de la neige et des glaces, se cherchant à travers d'épais brouillards, et ne s'apercevant qu'à la portée du sabre et de la baïonnette.

Quoique les Autrichiens eussent fait de grandes pertes et laissé dix-huit cents prisonniers et cinquante-quatre officiers entre les mains des Français, ils se rallièrent sur le plateau le plus élevé du *Mont-Saint-Jacques*, qui ne put leur être enlevé; le général Suchet se replia sur les positions de *Sette-Pani*, de la *Madona della Nevè* et *San-Pantaleone*, sur les hauteurs de *Finale* et sur *Gora*, serrant de près les Autrichiens, voyant au-delà et au-dessus de leurs feux, ceux des Français, épiant l'occasion, et déterminé à tout entreprendre pour seconder les efforts du général Masséna.

Ces efforts étaient presque les derniers que celui-ci pût faire; de nouveaux combats du général Soult, sur la montagne de l'*Hermette*, prise et reprise, et enfin conservée par les réserves qu'y porta M. de Mélas; une attaque impétueuse vainement poussée par le général Oudinot jusque devant *Savone*; d'autres tentatives infructueuses, lui faisant sentir tout le poids d'une trop grande supériorité de forces, il fut contraint de se retirer encore une fois sur *Varaggio*.

Quoique depuis l'occupation de *Savone* et de *Vado*, il n'eût reçu aucune nouvelle du général Suchet, il se flattait encore qu'il aurait repris ses premières positions, et qu'en perçant par les revers jusque sur les derrières du centre de l'armée autrichienne, il pourrait concourir au succès d'une attaque simultanée. Le général Oudinot, à qui tous les hasards étaient familiers, s'offrit à celui d'aller par mer conférer avec le général Suchet; il échappa à la vigilance des croiseurs, et lui porta à *Loano*, dans la nuit du 17 avril, l'ordre d'attaquer le 19.

Suchet n'avait pas en tout 6,000 hommes, dont 5,000 à peine étaient disponibles ; il avait devant lui le général Elsnitz, occupant avec quatre régimens d'infanterie et une réserve de six bataillons de grenadiers hongrois, la position retranchée du *Mont-Saint-Jacques*, et celle de la redoute espagnole, l'une et l'autre escarpées et d'un accès très-difficile sur les pendans vers la mer ; Suchet proposait de ne faire que des dispositions apparentes, de se porter à *Millesima*, en dérobant une marche par la vallée de la *Bormida* ; pendant que Soult marcherait sur *Carie*, par la *Moglia*, et même par *Dego* pour réunir les deux corps français à *Carcare*, et renverser la gauche et le centre du principal corps du général Mélas. Masséna qui les faisait attaquer de front, en évitant de se trouver même momentanément coupé de Gênes, exigeait un effort prompt et direct qui rappelât l'attention de l'ennemi, et l'ébranlât sur ses derières : le général Suchet le tenta vainement ; et au jour indiqué, le 19 avril, il fit attaquer le

Mont-Saint-Jacques, en présence du général Oudinot qui prit part à l'action.

Le général Elsnitz, réuni au général Ulm, et renforcé par une réserve de grenadiers de *Nenzi* et de *Gœrschen*, allait sortir de ses retranchemens pour reprendre les positions que le général Suchet lui avait enlevées, lorsqu'il fut lui-même vivement attaqué de toute part, et dut céder au premier choc des Français; leur colonne de gauche, conduite par le général Compans, qui y fut grièvement blessé, pénétra jusque dans les retranchemens; l'action fut sanglante, deux fois ils y plantèrent leurs drapeaux, mais ils ne purent forcer les sommités de *Saint-Jacques*, et la redoute espagnole; le général Elsnitz s'y replia sur ses réserves, et repoussa avec vigueur ces attaques réitérées. Après cette épreuve, qui coûta au petit corps d'armée du général Suchet un cinquième de sa force effective, il ne désespérait point encore d'opérer sa réunion par *Millesimo*, *Cossaria* et *Caïro*; mais pendant qu'il se préparait à exécuter ce mouvement, le

général Mélas, qui, sur le flanc et presque sur les derrières du général Soult, avait fait retrancher le poste de *Ponte-Invrea* et la *Moglia*, et enlever celui de *Sassello*, arrêtait le mouvement correspondant que ce général devait faire sur *Caïro* pour donner la main à Suchet.

Cette affaire, qui termina la brillante expédition du général Soult, sur l'Apennin, et détermina sa retraite, fut aussi la plus chaude; toutes les troupes combattirent avec fureur; *Sassello* fut repris, et le flanc droit couvert par le général Gazan; le général Soult faisait en même temps attaquer la *Moglia* par le général Fressinet, qui y fut blessé deux fois, sans quitter le champ de bataille; mais son principal effort était dirigé sur *Ponte-Invrea;* c'était en effet le point important, celui qu'il fallait enlever pour percer la ligne de l'ennemi et arriver à *Caïro;* ce fut aussi celui que le général Mélas s'attacha le plus à défendre; il y conduisit lui-même de *Savone* une forte réserve devant laquelle échouèrent les attaques réitérées des Fran-

çais contre cette position, et celle de la *Galera* qui la flanquait.

Après de tels efforts, avec des troupes épuisées, sans pain, sans munitions, la retraite du général Soult, engagé trop avant, et déjà débordé par des forces supérieures devenait très-difficile : il se replia d'abord sur le *Gros-Pasto*, et fit occuper la *Verreria* où ses avant-postes furent attaqués par des troupes détachées des camps de la *Galera* et de *Santa-Justina;* mais les colonnes qui filaient sans obstacle sur ses flancs, devaient l'arrêter aux revers du *Monte-Faïale;* serré, presque enveloppé, il fut sommé par le général Bellegarde; il répondit avec fermeté, et fut assez habile et assez heureux pour prendre, à la faveur d'un épais brouillard, la position avantageuse que l'ennemi aurait eu le temps d'occuper pour lui barrer le chemin. Il s'y mit en bataille, à portée de fusil, en bon ordre, en imposa par sa contenance, et acheva sans être inquiété sa retraite sur *Voltri* par *Arenzano*. Toutes les sommités autour de Gênes étant maintenant

occupées par l'armée autrichienne, tous les défilés forcés, le général Masséna n'avait plus un instant à perdre pour rentrer dans la place; il essaya cependant de tenir sur les hauteurs de *Voltri*, où les deux divisions étaient ralliées, occupant encore à leur droite le poste de la *Madona del Aqua*, et celui des cabanes de *Voltri*. Il espérait que pendant qu'il accorderait quelques heures de repos, et ferait distribuer des vivres à ses soldats harrassés; l'ennemi, contenu par un dernier obstacle, lui laisserait le temps de changer encore une fois de position.

Mais le général Mélas profita si rapidement de ses avantages, que dès la pointe du jour, il se trouva en mesure de forcer l'ennemi à recevoir la bataille; il entreprit de l'envelopper entièrement et de l'isoler de Gênes par l'occupation de Sestri; dès qu'il eut reconnu du sommet du *Monte-Faïale* la position assez forte, mais resserrée et plongée de toute part, qu'occupait l'armée française, il fit attaquer par trois colonnes les points de *Voltri* et de la *Madona del*

Aqua. Celle de droite seulement était formée par les troupes du corps que le général Mélas commandait en personne; les deux autres, détachées des corps des généraux Ott et Hohenzollern, s'étaient réunies sur le *Monte Faïale*.

En même temps, les trois brigades de Bellegarde, Brentano et Lattermann se portèrent sur les hauteurs d'*Arenzano*.

Forcés d'abandonner, après une opiniâtre résistance, les postes de la *Madona del Aqua* et des *Çabanes*, les Français se retirèrent par le pont de *Voltri*, après avoir, pendant toute cette journée soutenu de terribles combats en avant de cette position. Le mouvement rétrograde des deux ailes, et surtout celui de l'aile droite, fut si rapide que la 3e demi-brigade de ligne, sous les ordres du colonel Mouton, resta seule en ordre, au centre de la position, et s'y soutint jusqu'à la nuit pour protéger la retraite. Cette attaque de M. Mélas sur la droite et le centre de l'armée française, fut poussée avec trop de vigueur; et son mouvement pour se

porter à *Sestri du Ponent* fut trop lent. Les Autrichiens, malgré leur ardeur à poursuivre les arrières-gardes, jusqu'à combattre bien avant dans la nuit dans les plis du terrain, dans les lieux escarpés, s'éclairant avec des torches, manquèrent de prévenir à *Sestri* les divisions françaises, qui prenant position sur les hauteurs de *Saint-André*, couvrirent le passage de la *Polcevera* au pont de *Conegliano* et rentrèrent dans *Gênes*. Tel fut le résultat de la bataille de *Voltri*.

Les attaques des généraux Ott et Hohenzollern ne furent pas moins vives, ni la défense de Miollis moins obstinée du côté du Levant; les combats alternativement livrés et soutenus sur les hauteurs de *Torriglia* et de *Saint-Martin-d'Albaro*, sur la ligne, entre le fort *Richelieu* et le fort du *Diamant*, mériteraient d'être rapportés, et l'on voudrait aussi pouvoir donner au lecteur une description plus détaillée, une image fidèle de ce théâtre difficile déchiré par les torrens, offrant à chaque pas de bons postes, mais peu de positions sûres et bien liées.

Le général Masséna ne hasarda plus d'y tenir la campagne au-delà d'un rayon dans lequel ses postes avancés pussent mutuellement se secourir; sa retraite étant décidée, il donna l'ordre au général Miollis de se concentrer derrière la *Sturta*, et de lier sa défense avec celle du fort de l'*Éperon*. Il ne conserva de ce côté d'autre poste avancé que le fort *Richelieu*, qui fut confié au brave Donnadieu.

Du côté du Ponent, la division du général Gazan occupait *Saint-Pierre-d'Arena* et la rive gauche de la *Polcevera* jusqu'à *Rivarolo*, se liant par sa droite au fort des *Deux Frères*.

Ainsi, dès le 21 avril, le blocus de Gênes fut formé. Les Français avaient perdu dans cette courte et glorieuse défense de l'Apennin plus d'un tiers de leur force effective, et n'avaient pas douze mille combattans; mais les positions qu'ils tenaient au-dehors de la place, rendaient encore l'entier investissement difficile.

Le général Mélas avait trop éprouvé le

nerf de cette petite armée, et l'obstination des généraux qui la conduisaient, pour qu'il dût se flatter de la réduire en peu de jours, malgré la misère qui régnait dans la place; et d'un autre côté, il ne pouvait, contre les ordres pressans de sa cour, suspendre ses opérations; il ne pouvait donner à Masséna l'avantage de retenir dans l'inaction, devant les murs et le rivage de Gênes, une si belle armée et consumer ainsi le temps le plus précieux, la saison la plus favorable.

Forcé pour atteindre son but de se partager entre ces deux objets la réduction de Gênes, et l'expulsion des Français de tout le territoire jusqu'au-delà du grand bassin des Alpes, il chargea le général Ott du blocus, où il employa environ quarante mille hommes de bonnes troupes et tous les paysans qui osèrent s'armer. Cependant avant de diviser ses forces, M. de Mélas voulut resserrer l'ennemi, pour ne pas laisser le général Ott dans des positions trop étendues et trop divergentes; il fit attaquer

l'ennemi le 3 avril, en même temps dans la rivière du Levant, sur la ligne du *Bisagno*, et dans le Ponent, sur celle de la *Polcevera* par *Saint-Pierre-d'Arena*; ayant soin d'attirer d'abord l'attention des Français sur la position des *Deux Frères*. La véritable attaque, celle sur *Saint-Pierre-d'Arena* fut dirigée avec habileté, et exécutée avec valeur par le régiment de Nadasti, qui, avant la pointe du jour, coupa la ligne au-dessous de *Rivarolo*, tourna par les jardins, surprit et rejeta sur les hauteurs de la Lanterne les trois bataillons qui occupaient *Saint-Pierre-d'Arena*.

Cette affaire ne donna pourtant aucun avantage aux Autrichiens; ils ne purent se soutenir sur cette position avancée. Chargés à leur tour, atteints par des issues qu'ils ignoraient, ils furent contraints de se retirer dans un désordre tout semblable à celui dans lequel leur attaque audacieuse avait d'abord jeté les Français.

Après cette forte reconnaissance, le général Mélas conduisant au corps du général

Elsnitz un renfort de quelques brigades, se porta vers *San-Giacomo*; il allait diriger en personne les attaques combinées contre le corps du général Suchet qui tenait encore à *Calissano-Melogno*, *San-Pantaleone* et *Borgo-Finale*; et dont la situation était très-périlleuse, n'ayant pas cinq mille combattans, et certain d'être attaqué de front par des forces supérieures, tandis que le général Keim, réuni sous *Céva* au corps du général Garuppe, manœuvrait sur *San-Bernardo* pour l'envelopper, et qu'une troisième colonne se dirigeait sur le *col de Tende*.

Ici l'intérêt croît et se partage entre la situation désespérée de Masséna et celle de son lieutenant : cette scène fixait uniquement jusqu'à cette époque, par les motifs que nous avons déjà fait connaître, tous les regards de l'Europe; loin de nous presser d'en exposer le dénoûment, nous devons différer pour mieux faire comprendre comment il se liait à l'action principale à mesure que la campagne s'ouvrait sur le Rhin, entre les deux grandes armées du général

Kray et du général Moreau, et pendant que la réserve du premier Consul, que les alliés s'obstinaient à considérer comme un vain épouvantail, se préparait à passer les Alpes.

Mais avant de dire comment cette armée franchit les barrières qu'on ne comptait déjà plus comme un rempart nécessaire pour préserver l'Italie d'une nouvelle invasion, nous ramènerons nos lecteurs à d'autres champs de guerre entre le Rhin et le Danube, sur cette terre classique cette fois encore illustrée par de savantes manœuvres, et malheureusement arrosée d'autant de sang qu'il y en eût jamais été versé.

CHAPITRE III.

Ouverture de la campagne sur le Rhin. — Formation de l'armée de réserve. — Discussion entre le général Bonaparte, premier Consul, et le général Moreau. — Passage du Rhin. — Bataille d'Engen et de Stockach. — Bataille de Moeskirch. — Bataille de Biberach. — Combat de Memmingen.

L'ARMÉE française du Rhin, concentrée sur la rive gauche du fleuve, se préparait à le passer. Le général Moreau mûrissait ses projets, et son habile chef d'état-major, le général Dessolles, le secondait avec une rare activité. Son plan de campagne ne fut point d'abord adopté par le Gouvernement; il voulait agir par son aile droite, et se borner à observer le Saint-Gothard et les principaux passages depuis le Haut-Valais jusqu'aux Grisons; il pensait que les premiers mouvemens de l'armée de réserve suffiraient pour dégager Masséna; qu'il ne fallait rien entreprendre de plus jusqu'à ce que l'offensive contre le général Kray eût pleinement réussi, et qu'on l'eût mis hors d'état de tenir campagne; que jus-

ques-là il fallait bien se garder d'affaiblir l'aile droite de l'armée du Rhin, et qu'on devait au contraire la soutenir en portant en avant à la naissance des plus hautes vallées, aux debouchés de l'*Engadine* et du *Vorarlberg*, une partie de l'armée de réserve, et qu'elle s'y trouverait également bien placée pour fermer l'entrée de la *Suisse* du côté du *Tyrol*, si le général Kray tentait d'y opérer une diversion, ou pour prendre des revers sur la nouvelle ligne d'opérations du général Mélas en Lombardie, et couvrir d'autant mieux celle de l'armée française du Rhin, agissant dans le bassin du *Danube*.

Bonaparte, au contraire, ne songeait qu'à reconquérir l'Italie et ses premiers trophées; il avait, à la vérité, porté d'abord, sur l'armée de Moreau, toutes les ressources disponibles et les plus à portée, pour la mettre plus promptement en état d'agir pendant qu'il rassemblait avec peine, à de grandes distances, le personnel, le matériel et le grand nombre de chevaux né-

cessaires pour son expédition; mais il considérait cette grande armée du Rhin comme une masse qui devait seulement paralyser les principales forces de l'Autriche, après que ses premiers mouvemens auraient rompu tout concert entre l'armée impériale d'Allemagne et celle d'Italie; il suffisait donc au premier consul que la Suisse fût bien gardée, et la chaîne des Alpes rendue impénétrable; Moreau devait rester en observation, et détacher toute son aile droite pour renforcer l'armée de réserve dans les plaines de la Lombardie, afin que lui seul pût frapper les grands coups sur le théâtre où il lui convenait de remporter d'éclatantes victoires.

Il fit adresser au général Moreau, par le ministre de la guerre, une instruction très-remarquable, qui, sans annoncer son véritable projet, renfermait en peu de mots tout le plan de campagne, et prescrivait la force et la composition du corps qui devait être détaché de l'armée du Rhin sous les ordres du général Lecourbe. Nous avons conservé

et rapporté, dans les notes à la suite de ce chapitre, cette pièce intéressante, pour ne point interrompre ici notre narration.

Le général Moreau résista d'abord aux insinuations et ensuite aux ordres du Gouvernement. Ce dissentiment sur la coopération des deux armées fut, entre ces rivaux célèbres, le germe des querelles qui les divisèrent; la haine implacable qu'ils se vouèrent dans la suite après une rupture éclatante, fut peut-être aussi l'une des causes les plus actives, et de leur mutuelle destruction, et des grands revers de la France : cette vérité, à peine sentie par leurs contemporains, sera reconnue par ceux qui, dans l'avenir, ne pourront mêler à ces souvenirs historiques ceux de leur propre histoire.

Lorsque les crises d'une grande révolution doivent nécessairement se résoudre par les armes, et que le gouvernement militaire, de quelque forme qu'il soit revêtu, devient la seule voie de salut, l'ordre ne peut se rétablir que par l'unité de commandement et d'in-

fluence sur l'armée; mais aussi, dans un vaste état rapidement précipité dans le gouffre de l'anarchie, quand tous les droits ont été méconnus, quand les vrais principes de la monarchie, au lieu de se vivifier par de nouvelles institutions, ont malheureusement péri dans l'inévitable naufrage des anciennes, dans une telle confusion d'idées, d'intérêts et d'intrigues, il est bien rare, il est presque impossible qu'un seul chef obtienne un tel ascendant; il faudrait qu'il eût sur les divers théâtres de la guerre, et partout à la fois, éclipsé ses émules, non-seulement par sa fortune, ses talens, ses services, mais encore par les vertus qui imposent, par les qualités qui attirent, et qui ne sont pas un moyen de dominer les esprits, moindre que l'éclat de la renommée.

Ces dernières qualités manquaient au général Bonaparte, et lorsqu'en s'emparant du gouvernement, il détourna le torrent de la révolution, il était loin de s'être concilié tous les vœux de l'armée. Sa brillante campagne, ses savantes manœuvres en Italie, le

traité de Campo-Formio, qui fit luire l'espoir de la paix, et le merveilleux de son expédition en Egypte, l'avaient rétabli et grandi dans l'opinion, avaient fait arracher par la muse de l'histoire la page sanglante du 13 vendémiaire : mais le nom de Moreau était plus populaire, et la nation l'eût préféré, si la dictature l'avait séduit, ou si la noble et secrète ambition de se faire le Monck des Français, l'avait excité; il aurait pu, bien avant cette époque, faire intervenir l'armée et devancer son rival; il avait plus que lui l'affection du soldat; on le connaissait davantage. Il avait eu partout de grands succès, en Flandre, en Allemagne, et en Italie; où sa retraite devant Suwarow ne l'illustra pas moins que celle qu'il avait faite devant M. l'Archiduc. Moreau n'avait pas la résolution d'esprit nécessaire pour de telles entreprises; il crut, en secondant l'élévation du premier consul, se réserver le rôle de généralissime qui lui convenait mieux; mais ce partage parut trop inégal à ce brillant et farouche amant de la gloire qui se

montra toujours si jaloux de ses moindres faveurs, et n'en connut jamais le véritable prix.

Comme le prompt succès des premières opérations de l'armée du Rhin pouvait seul assurer celles de l'armée de réserve, et lui ouvrir les passages en Italie, en éloignant l'ennemi des débouchés par lesquels il aurait pu couper ses communications avec la France, il fallut céder et laisser au général Moreau tout l'honneur de la conception de son plan de campagne, et tous les moyens de l'exécuter. Il se fit à Bâle une sorte de transaction dans laquelle le général en chef Berthier, qui s'y rendit avec son chef d'état-major, le général Dupont, stipula sur la force de la réserve qui serait laissée en Suisse, et celle du corps qui serait détaché pour passer en Italie. Le point sur lequel le premier Consul insistait, et que le général Berthier souhaitait le plus ardemment, était d'avoir à sa disposition le lieutenant-général Lecourbe, qu'une grande énergie et son talent pour la guerre de montagne, si bien

éprouvé pendant la campagne précédente, devaient rendre fort utiles sur un terrain où ses connaissances locales et son expérience ne pouvaient être suppléées.

On peut juger de l'importance que mettait le commandant en chef de l'armée de réserve à obtenir un coopérateur tel que le général Lecourbe, par les notes qu'il lui demanda sur la défense de l'Helvétie, par rapport aux principaux débouchés de l'Italie, des Grisons et du Vorarlberg, dans la situation respective des armées autrichiennes et françaises à cette époque. On les trouvera à la suite de ce volume. Elles ont été copiées sur le manuscrit du général; car c'est rendre un digne hommage à la mémoire de ce guerrier célèbre que de reproduire, sans se permettre de tronquer ni d'altérer aucune de ses expressions, son opinion sur un objet si intéressant, et ses maximes de guerre clairement déduites et appliquées avec la plus grande justesse.

Le général Moreau s'obstina à conserver son fidèle lieutenant, et consentit seulement

à donner au général Moncey, qui fut chargé du commandement de la réserve en Helvétie, onze bataillons et quelque cavalerie, jusqu'à ce qu'ils pussent être relevés par une division de l'armée de réserve, et portés aux débouchés de la vallée des Grisons.

Exposons maintenant la grande scène de l'ouverture de la campagne sur le Rhin, sans détourner l'attention du lecteur vers d'autres événemens qui bientôt le rappelleront vivement aux Alpes et à l'Apennin, et dont la connexité sera d'autant mieux sentie.

L'armée du général Kray, partagée en quatre corps, sous les ordres des feld-maréchaux-lieutenans Kollowrath, Starray, Giulay et Klénau, était forte d'environ cent quarante mille hommes, en y comprenant le corps du prince de Reuss qui occupait le Vorarlberg et les débouchés du Tyrol, le corps bavarois à la solde de l'Angleterre, qui s'était rassemblé à Donauwerth, les contingens de l'Empire, et quelques milices levées en Souabe. Cette armée

était très-belle : la cavalerie, d'à peu près vingt-cinq mille chevaux, était en bon état, et surtout les troupes légères qui avaient reçu les meilleures remontes que l'Allemagne, la Pologne et la Hongrie avaient pu fournir. On comptait dans les équipages d'artillerie, que les soins particuliers de M. l'Archiduc avaient rétablis, recomposés et rendus plus solides et plus mobiles, cinq cent vingt bouches à feu.

L'étendue de la ligne sur laquelle étaient postés ou répandus les divers corps de l'armée autrichienne, depuis les *baillages italiens* jusqu'à *Manheim*, fait assez connaître la funeste sécurité de la cour de Vienne; on y était encore convaincu que la France était désormais hors d'état de reprendre l'offensive; bien loin de le craindre, on différait de développer le nouveau plan d'invasion; on attendait que le général Mélas, après avoir réduit la ville de Gênes, achevé la conquête, et détruit le fonds de l'armée française d'Italie, jetât un corps considérable en Suisse, et réunît sa belle et nombreuse cava-

lerie, restée en réserve en Piémont et en Lombardie, à celle du général Kray : jusque-là rien ne paraissait instant; une forte et vigilante observation sur le Rhin semblait devoir suffire pour y retenir dans l'inaction les principales forces des Français, et faciliter les succès de M. de Mélas : cette erreur prolongea celle du général Kray sur la position de son armée. M. l'Archiduc, qui ne l'avait sans doute choisie que pour éclairer plus au loin les mouvemens de l'ennemi, en se tenant à portée de ses magasins, de ses dépôts et des ressources que lui procurait la navigation du Danube, n'avait pas vraisemblablement le projet de conserver une ligne si étendue, et dont les communications étaient sinon interrompues, du moins beaucoup trop prolongées sur la droite par la masse des montagnes noires, et sur la gauche, par le contour du lac de Constance. Si l'on devait considérer cette ligne comme une base d'opérations offensives, c'était sans doute la moins favorable, puisque les divers débouchés sur la rive gauche

du Rhin à travers lesquels il fallait ouvrir et établir sa ligne d'opérations, étaient barrés par de grands obstacles, tels que les places fortes d'Alsace et la chaîne des Vosges, tous à l'avantage de la défensive du côté de la France. On voit donc que la position générale de l'armée autrichienne était purement défensive; en la considérant comme telle, et resserrée sur la corde de l'arc formé par le rentrant du Rhin, cette position était respectable.

Enfin les rapports sur la force toujours croissante de l'armée du général Moreau réveillèrent le Conseil aulique; l'ordre d'ouvrir la campagne fut expédié vers le 15 avril au général Kray, à peu près en même temps que le général Moreau reçut du Gouvernement consulaire celui de passer le Rhin. Cette opération ne présentait en elle-même aucune difficulté, puisque les Français étaient maîtres des têtes de pont de *Bâle*, de *Brisach* et de *Strasbourg;* mais il était difficile de pénétrer en *Suabe* par la vallée de la *Kintzig* et le *Hornberg*, et de forcer

les défilés du *Val-d'Enfer*, tous les débouchés de la forêt Noire étant retranchés, fortement occupés et soutenus par des réserves; il était plus difficile encore de forcer l'appui de l'aile gauche dans l'espace resserré entre les montagnes noires et le lac de Constance, tant que le gros de l'armée autrichienne, restant concentré dans les environs de *Donau-Eschingen*, conservait une position avantageuse pour marcher en masse sur les premiers corps français qui auraient passé le Rhin dans cette partie, et les culbuter avant qu'ils pussent s'établir.

Ébranler le général Kray, détourner son attention du véritable point d'attaque sur son flanc gauche, l'arracher d'un seul coup de sa ligne de défense, en atteignant un point important de sa ligne d'opération et de retraite, et dès la première bataille s'ouvrir la *Suabe* et couper la communication avec le *Tyrol antérieur* et la haute Italie, tel fut le plan conçu par le général Moreau : voici le développement de ses manœuvres.

Le 25 avril, le général Sainte-Suzanne,

commandant l'aile gauche de l'armée française, passa le Rhin à *Kehl*, et se porta sur *Offembourg*, après avoir détaché à sa gauche un petit corps sur *Renchen*, pour engager l'ennemi à prolonger sa droite, et pour contenir la nombreuse cavalerie légère qui se rassemblait dans cette direction : le combat s'engagea vivement dès la pointe du jour sur les deux rives de la *Kintzig* en avant d'*Offembourg*, et de part et d'autre, avec d'autant plus d'opiniâtreté, que le terrain ne prêtait pas à un déploiement de forces plus considérables que celles des deux ailes opposées l'une à l'autre, environ 15,000 hommes. L'attaque des Français fut si impétueuse et si bien soutenue, que les généraux autrichiens purent croire qu'elle couvrait le débouché de la plus forte partie de l'armée : ils se retirèrent sur *Offembourg*, et le général Sainte-Suzanne prit position au pied des premières collines de l'entrée de la *Kintzig*, sa gauche à *Appenvir*, et sa droite à *Willstett*, observant la route de *Fribourg* ; il ne fit aucun mouvement

pendant la journée du lendemain 26 avril.

Pendant que cette aile gauche de l'armée française débouchait par *Kehl*, le corps du centre, fort d'environ 20,000 hommes, commandé par le général Gouvion Saint-Cyr, passait le Rhin au *Vieux-Brisach*, repoussait quelques petits corps autrichiens qui défendaient les approches de *Fribourg*; s'emparait de cette ville, et prenait position en étendant rapidement sa gauche jusque vers l'entrée de la vallée de la *Kintzig*.

Comme il paraissait, par ce mouvement de flanc, vouloir se lier avec le corps du général Sainte-Suzanne, le général Kray se hâta d'opposer une force plus considérable à cette attaque combinée; il dégarnit son centre et porta, à l'appui des généraux Starray et Giulay, une partie de la réserve jusqu'à *Hasslach*, à l'entrée des défilés de *Hornberg*: vaine précaution! Le lendemain, 27 avril, tout le corps du général Sainte-Suzanne repassa le Rhin sur ce même point de *Kehl*, et vint à marches forcées par la rive gauche, remplacer à *Fribourg* le général

Gouvion Saint-Cyr; celui-ci se porta en avant, et reçut ordre de se diriger sur *Todtnau* et *Saint-Blaise*, afin de tourner par la droite le *Val d'Enfer*, et l'une des plus hautes sommités de la *Forêt noire*.

Trompé par le mouvement rétrograde du général Sainte-Suzanne, après une attaque si sérieuse, le général Starray, qui ne put en pénétrer le motif, le fit suivre jusqu'aux avant-postes de *Kehl*.

Mais déjà toute l'aile droite de l'armée autrichienne avait perdu deux jours de marche, et son centre divisé en avait perdu au moins un.

A la faveur de ces premières attaques et des manœuvres des corps de Sainte-Suzanne et de Saint-Cyr, le général Moreau, qui avait formé à Bâle une réserve de trois divisions, franchit le fleuve le même jour, 25 avril, porta sur sa gauche, dans la vallée de la *Wiesen*, une division commandée par le général Richepanse; pendant que les deux autres, sous les ordres des généraux Delmas et Leclerc, remontèrent la rive droite

par *Seckingen*. Celles-ci continuant leur marche, ne rencontrèrent d'obstacle qu'au passage de l'*Alb*, petite rivière torrentueuse, dont le cours sinueux et resserré en avant de *Waldshut* avait été retranché. Ce passage fut forcé par le général Delmas, et si vivement que les Autrichiens n'eurent pas même le temps de rompre leur pont. Le général Richepanse, après avoir fait quelques démonstrations dans la direction de *Fribourg*, avait poussé jusqu'à l'abbaye de *Saint-Blaise*, à la tête de la vallée de l'*Alb*; il y rencontra quatre bataillons autrichiens qu'il déposta et fit poursuivre jusque sur les revers de la montagne, au-delà de *Bondorf*.

Le corps du général Saint-Cyr arriva à *Saint-Blaise* presqu'en même temps. Il continua sa marche pénible à la tête des vallées, et s'avança jusqu'à *Stühlingen*, dont il s'empara. Ce corps était suivi ou plutôt flanqué par celui du général Sainte-Suzanne, qui se porta sur *Neustadt* : le général Richepanse avait marché par sa droite pour se réunir aux deux autres divisions; tout le

corps de réserve passa la *Wuttach*, et se forma, appuyant sa droite à *Neukirch* et sa gauche vers *Hallau*. Dans cette position déjà menaçante et fort avancée sur le flanc gauche de l'ennemi, le général Moreau, sans ralentir son mouvement, avait, par une combinaison peut-être trop hasardée, rassemblé son aile gauche, son centre et sa réserve, et se trouvait en mesure de soutenir le passage de son aile droite.

Surpris de voir que les corps nombreux qui avaient débouché par *Fribourg*, malgré le succès de leurs premières attaques, ne pénétraient point jusqu'aux principaux défilés, le général Kray rappela les corps dont il avait inutilement renforcé sa droite; il replia sur sa réserve à *Donau-Eschingen*, celui du général Giulay, qu'il avait porté à l'entrée du *Val d'Enfer*, et poussa de fortes reconnaissances dans toutes les directions, pour s'assurer de la position de l'armée française; ces dispositions tardives furent infructueuses, les reconnaissances rencontrèrent sur les points principaux indiqués ci-dessus, de

fortes colonnes et des masses échelonnées : le plan du général Moreau était maintenant développé. Le général Lecourbe avait reçu l'ordre de resserrer ses troupes entre *Schaffhouse* et le lac de *Constance*, et de ne faire aucun mouvement jusqu'à ce que l'aile gauche, le centre et la réserve eussent achevé les leurs, et fussent réunis à sa hauteur sur la rive droite.

On remarque un peu au-dessous de *Stein*, entre *Constance* et *Schaffhouse*, que la chaîne des hauteurs escarpées qui bordent la rive droite est tout à coup interrompue, et présente une ouverture qui laisse apercevoir dans la perspective, à trois lieues de distance, le fort de *Hohentwiel*, alors occupé par des troupes wurtemburgeoises; ce fut vis-à-vis de cette ouverture, large d'environ 1,200 toises au village de *Reichlingen*, que le général Lecourbe exécuta, le 1er mai, un passage de vive force entre *Stein* et *Diessenhoffen*, dont les apprêts, dirigés avec habileté par le colonel d'artillerie Dedon, furent entièrement dérobés à l'ennemi.

Le point du jour seulement permit aux postes autrichiens d'apercevoir les barques destinées à transporter les premières troupes, et qu'on avait fait glisser en silence le long d'un ravin profond jusqu'au rivage. Ces postes commencèrent un feu très-vif de mousqueterie, sous lequel les pontonniers lancèrent les bateaux, et jetèrent à la rive opposée quatre compagnies d'infanterie légère; cet abordage fut en même-temps protégé par le feu de l'artillerie, et bientôt soutenu par des débarquemens successifs; l'ennemi fut déposté, la tête de pont assurée, et les travaux pressés avec une telle activité, qu'avant midi le corps entier (environ 20,000 hommes) et toute son artillerie étaient formés sur la rive droite.

Le général Lecourbe se hâta de se lier par sa gauche avec la réserve où se trouvait le général Moreau; il fit en même-temps déboucher ses colonnes dans différentes directions, pour éloigner les troupes qui avaient défendu le passage, et qui, ralliées entre *Weiler* et *Ramsen*, avec quelques pièces d'artillerie,

couvrirent leur retraite sur *Stockach*, après s'être bien défendues.

Au contraire, le commandant d'*Hohentwiel* qui, dans ce fort situé sur un rocher isolé et dominant tout le pays, voyait à ses pieds tout le mouvement des colonnes et leur progrès, sans pouvoir être atteint dans ce poste inaccessible, le rendit au général Vandamme à sa première sommation, livra son artillerie, ses magasins, et surtout un point très-utile à l'armée française pour la sûreté de ses communications.

La position du général Kray devenait de plus en plus critique; son aile droite, que le général Starray ramenait par la haute vallée du *Necker*, ne pouvait plus le rejoindre assez tôt pour qu'il pût établir une nouvelle ligne contiguë de défense entre le lac et les montagnes noires : sa ligne d'opération était donc à découvert; et pour faire tête à l'ennemi sur le point de *Stockach*, où se trouvaient ses magasins, il avait été forcé de faire avec son centre et sa gauche un changement de

front en arrière ; mais comme il ne pouvait l'exécuter que par une marche de flanc, le général Moreau résolut de l'attaquer avant qu'il eût achevé cette difficile manœuvre, et qu'il se fût affermi dans la position de *Stockach*. Le 2 mai, le général Saint-Cyr, qui occupait le plateau de *Stühlingen* sur la *Wuttach*, séparé seulement par cette rivière de la gauche de la réserve, qui s'appuyait à *Hallau*, reçut l'ordre de conserver sa position.

Le corps du général Lecourbe ne fit ce jour-là aucun mouvement, et resta sous le fort d'*Hohentwiel*.

Les trois divisions de réserve du général Moreau se dirigèrent de *Neukirch* sur *Blumenfeld* pour se mettre à hauteur, et pour mieux se lier avec l'aile droite.

La tête du corps du général Sainte-Suzanne étant ce jour-là même à *Neustadt*, débouchait par le *Val d'Enfer*, et ne pouvait entrer en ligne assez tôt pour prendre part à l'action générale.

Ainsi le général Moreau présentait la ba-

taille pour forcer l'aile gauche de l'armée autrichienne, la séparer du lac de *Constance*, et s'établir sur la ligne de *Stockach* à *Engen*; il livrait cette bataille avec 80,000 hommes, dont la plus grande force consistait en infanterie. Le général Kray recevait la bataille avec des forces inférieures, quoiqu'avec une supériorité en cavalerie et en artillerie; il forçait de marche pour gagner *Stockach*, il voulait y jeter tout le centre de son armée, que les mouvemens des généraux Sainte-Suzanne et Saint-Cyr, et surtout ceux de ce dernier, avaient contraint d'abandonner les positions de *Donau-Eschingen*. Arrivé le 2 mai à *Engen*, et voyant par les positions rapprochées, et par les mouvemens de l'armée française, l'imminence d'une attaque générale, le général Kray s'arrêta; il ne pouvait comprimer cette marche de flanc sans compromettre son arrière-garde, commandée par M. l'archiduc Ferdinand, et déjà engagée par l'avant-garde du général Saint-Cyr. Les corps des généraux Giulay et Kienmayer, qui se retiraient précipitamment des bords

du Rhin, étaient aussi en danger d'être coupés.

On voit, par cet exposé de la situation des deux armées la veille de la bataille, que le général autrichien non entièrement surpris, mais interrompu pendant son mouvement, n'avait pas eu le temps de se concentrer, et n'avait pu lier les points principaux de sa nouvelle ligne de défense de *Stockach* à *Engen*, distans l'un de l'autre d'environ trois lieues et demie.

Jusque-là le succès du grand stratagème employé par le général Moreau n'excusait pas assez la témérité de son plan; son adversaire occupant avec de fortes réserves le centre et tout le diamètre de la demi-circonférence sur les divers points de laquelle les quatre corps de l'armée française exécutaient leur passage du fleuve et leurs mouvemens de concentration, il semble qu'il aurait dû les prévenir, culbuter l'un de ces corps, rompre leur accord, et dans tous les cas être rassemblé et se trouver en ligne et en mesure de livrer bataille, avant que l'armée

française fût réunie : les points même indiqués pour la réuuion de celle-ci, n'offrant qu'une base trop peu étendue, trop resserrée entre le fleuve et les montagnes, l'exposaient, en cas de revers, à de trop grands hasards : on va voir avec quelle activité, quelle vigueur, quelle fortune le général Moreau triompha d'obstacles imprévus, et justifia, par le succès, ses premières combinaisons.

Le 3 mai, à sept heures du matin, le général Lecourbe mit ses colonnes en mouvement, et manœuvra pour envelopper la position de *Stockach*. La division du général Vandamme marcha par *Bodman* sur *Wahlwies*, et celle de Montrichard directement sur *Stockach* par la chaussée de *Singen* : le général Lorges, avec la moitié seulement de sa division, marcha par sa gauche pour renforcer la droite du corps de réserve, qui formait le centre de l'armée française.

L'autre moitié de cette même division fut employée à couper sur *Aach* la commu-

nication entre *Engen* et *Stockach*; elle devait ensuite se diriger sur *Indelwangen*, suivant le progrès des attaques du général Vandamme sur la gauche de l'ennemi, et de celles du général Montrichard sur son front.

Le corps qui défendait *Stockach* sous les ordres du prince de Vaudremont était fort d'environ 12,000 hommes; tous les détachemens qui observaient le Rhin entre Constance et Shaffhouse s'y étaient ralliés, et le général Kray, dès qu'il avait vu ce point important menacé par le corps du général Lecourbe, s'était pressé d'y jetter un gros corps de cavalerie et beaucoup d'artillerie.

L'attaque commença au débouché des bois près de *Steiflingen*, *Wahlwies* et *Bodman*, où le prince de Vaudremont avait porté son avant-garde; elle fut promptement rejetée sur la ligne de bataille, formée en avant de *Stockach*, et couverte par un déployement de cavalerie que le général Nansouty, par une charge des plus hardies, à la tête de la réserve, força bientôt à se replier.

Le combat s'engagea de toute part; l'infanterie autrichienne, soutenue par une artillerie nombreuse et bien servie, tint ferme jusqu'au moment où le succès de l'habile manœuvre et des attaques réitérées du général Molitor sur le flanc gauche de la position, permit au général Vandamme de la déborder, et de menacer le point de retraite; alors la ligne autrichienne s'ébranla; le général Montrichard saisit ce moment, aborda et fit plier le centre; la cavalerie française entra dans la ville de *Stockach*, pêle-mêle avec l'ennemi, le traversa et gagna les hauteurs. Enfoncé de toute part, et séparé du reste de l'armée par la colonne d'infanterie française qui s'était portée sur *Aach*, et de là sur *Indelwangen*, le prince de Vaudremont, qui ne pouvait plus rejoindre le général Kray, se retira précipitamment sur *Moeskirch* et *Pfullendorf*, laissant entre les mains des Français de trois à quatre mille prisonniers, quelques pièces de canon, et des magasins considérables.

Le succès de l'aile droite de l'armée fran-

çaise sur le point de *Stockach* fut tel, que l'objet de l'opération se trouvait déjà presque atteint, puisque les impériaux avaient perdu l'appui de leur ligne de défense, et que les Français pouvaient en faire celui de leur nouvelle base; mais il était plus difficile d'enlever au général Kray la position d'*Engen*, où il avait concentré la majeure partie de ses forces disponibles (environ 45,000 hommes). Il est vraisemblable que le général Moreau ne crut point que la plus grande masse de l'armée autrichienne fût déjà rassemblée à *Engen;* mais pour ne pas lui en laisser le temps, il l'aborda de front avec ses trois divisions de réserve et la brigade détachée du corps de Lecourbe, sous les ordres du général Lorges, en tout à peu près 32,000 hommes; il donna l'ordre au général Saint-Cyr qui se trouvait avec tout son corps à *Stühlingen*, à plus de six lieues en arrière, de marcher en flanquant sa gauche, et de se porter rapidement sur *Engen;* mais il pressentit sans doute que la distance et les obstacles que l'ennemi avait

tant d'intérêt à multiplier retarderaient la marche de ce corps ; il se décida donc à attaquer avant que le général Saint-Cyr fût à sa hauteur et en mesure de gagner les revers du grand plateau qui domine au nord la plaine d'*Engen*, et qui fermant et appuyant la droite de la ligne autrichienne, couvrait aussi son point de retraite.

Dans cette seconde bataille presque indépendante de celle que le général Lecourbe livrait à *Stockach*, la fortune des armes fut plus balancée, soit à raison de l'égalité de forces sur ce point, soit à cause de la nature du pays parsemé de villages, coupé de bois, et raviné par les sources de la petite rivière de *Aach*.

Le général Kray sut mettre à profit les moindres avantages du terrain, presque partout favorable à la défense, et pour conserver la liberté de ses mouvemens sur son flanc gauche, dans la direction de *Stockach*, il porta d'abord une forte avant-garde en avant de *Wetterdingen*; ce corps fut rencontré par la tête de la division du général

Delmas, et poussé au-delà du village : il se forma en arrière sur un plateau, où son artillerie était avantageusement placée, une partie de la cavalerie déployée, et l'infanterie garnissant le bois qui touchait au village de *Welchingen ;* les Autrichiens ne purent tenir long-temps cette position, parce que le plateau étant dominé par la hauteur de *Mühlhausen*, aussitôt que le général Moreau eut fait enlever ce poste par les troupes du général Lorges, le bois fut attaqué de deux côtés par les généraux Delmas et Grandjean, qui forcèrent à la baïonnette les huit bataillons, presque tous grenadiers, qui y étaient postés.

Le général Moreau tendait toujours à s'élever par sa gauche, pour se joindre au corps du général Saint-Cyr, et parvenir à envelopper *Engen* par les hauteurs du côté du nord ; il avait dirigé une de ses divisions de réserve commandée par le général Richepanse, de *Blumenfeld* sur *Wetterdingen* et *Leipferdingen*, afin de tourner et d'enlever le Pic de *Hohenhöwen*, point le plus élevé

et le plus remarquable sur l'horison de ce champ de bataille; mais le général Kray avait fait occuper fortement cette hauteur; au pied de laquelle s'ouvre et s'étend la vaste plaine d'*Engen*; il recueillait sous cet abri son infanterie repoussée des villages en avant du centre de sa ligne de bataille, et la soutenait par un déploiement de 15,000 chevaux dans la partie de la plaine la plus découverte; c'était la clef de sa position, aussi la résistance y fut-elle très-vive, et pour dégager sa droite de ces attaques impétueuses que l'approche des troupes du général Saint-Cyr, déjà engagées avec celles du général *Nauendorf*, rendait si périlleuses, le général Kray tenta un dernier effort; il essaya, vers six heures du soir, de couper la ligne française par une vigoureuse attaque sur le village de *Welchingen*, qui se trouvait entre la droite de la division du général Delmas et la gauche de celle du général Bastoul, qui soutenait ses attaques.

Cette manœuvre eut d'abord quelque succès; les braves dragons de Latour pénétrèrent

dans le village, mais ils ne purent s'y maintenir; alors le général Moreau, sans rien changer à sa disposition principale, sans ralentir son mouvement oblique vers les hauteurs et sur la droite de l'ennemi, rappela fortement l'attention du général Kray sur son flanc gauche, en faisant attaquer le village d'*Ehingen*, qui lui servait de pivot, et qui, une fois emporté, découvrait sa position et permettait de la prendre à revers.

Ici le combat fut rude et sanglant; le général Lorges conduisit la première attaque; deux bataillons d'infanterie légère (la 10e) et une demi-brigade de ligne (la 67e) s'y précipitèrent sous le feu de l'artillerie, et emportèrent le village; mais le général Kray y porta sur le champ huit bataillons de grenadiers hongrois avec douze bouches à feu, le fit soutenir par un grand mouvement de cavalerie, et reprit le village : le général Moreau accourut, rallia lui-même ses troupes, se mit à la tête de quatre compagnies de la 53e demi-brigade, regagna les avenues, rétablit le combat et partagea le village.

La nuit s'approchait ; on apercevait sur la hauteur d'*Hohenhöwen* le feu très-vif du général Richepanse : il avait combattu toute la journée pour maintenir sa gauche, découverte et sans appui. Les Autrichiens, qui la débordaient, avaient fait des efforts prodigieux pour l'envelopper, culbuter cette division sur celle de Delmas, et la séparer du corps du général Saint-Cyr. Celui-ci parvint cependant à se débarrasser de l'arrière-garde qui, à chaque pas, à chaque poste avantageux, lui faisait tête, et qui défendit opiniâtrement *Sancta-Ottilia* et le défilé de *Zollhaus* ; enfin, vers les quatre heures du soir, il fit déboucher sa première division et celle du général Baraguay d'Hilliers. Le général Roussel, avec une seule brigade, manœuvra avec audace, attaqua avec intrépidité des forces supérieures et bien postées sur le plateau découvert ; mais le général Saint-Cyr ne put s'en rendre maître qu'après un long combat, après avoir repoussé non-seulement les troupes du général Nauendorff qu'il avait battues jusque-là de posi-

tion en position, mais encore les troupes fraîches que le général Kray tirait successivement de sa réserve, et lançait contre cette attaque décisive.

Dès-lors le général Richepanse, rassuré sur sa gauche, dirigea son principal effort sur le *Hohenhöwen*, gravit la sommité d'où il déposta l'ennemi, malgré la difficulté des accès et la plus vive résistance. La division Delmas concourut à cette attaque, après laquelle le général Moreau fit former sa ligne bordant les bois sur les revers, du côté d'*Engen*.

Le général Kray défendit sa dernière position jusqu'à dix heures du soir par des charges successives et par un feu d'artillerie bien soutenu : ses deux ailes étaient rompues et très-pressées; il ne combattait plus au centre que pour assurer sa retraite; elle se fit en bon ordre, quoique déjà difficile, à cause de son entière séparation d'avec le corps du prince de Vaudremont qui formait son aile gauche, et des progrès de celui du général Lecourbe dans les

directions de *Moeskirch* et de *Pfullendorf*.

Un vaste champ de bataille couvert de morts et de blessés, sept mille prisonniers et quelques pièces de canon furent, pour les Français, les trophées d'une victoire achetée par des pertes presque aussi grandes que celles des Autrichiens; mais les résultats de la bataille d'*Engen*, soit par rapport à la suite des opérations en Allemagne, soit par leur influence sur les affaires d'Italie, furent immenses. Ce succès retrempa le moral de l'armée française, doubla ses forces par la confiance, et ralluma cette émulation de gloire qui enfanterait encore de plus grands prodiges, sans la présomption qui la porte trop souvent jusqu'au mépris de l'ennemi.

Si nous n'avions toujours devant les yeux l'obligation que nous nous sommes imposée de nous borner à remplir le devoir d'un simple historien, nous pourrions nous élever ici jusqu'à d'importantes considérations militaires sur les positions respectives des armées du Rhin à l'ouverture de cette campagne, et sur les manœuvres de généraux

justement célèbres ; mais cet examen scrupuleux des opérations, les recherches de toutes les fautes commises contre les principes généraux de stratégie et contre les règles, soit de la grande tactique, soit de la tactique particulière des différentes armes, n'entrent qu'accessoirement dans le plan de cet ouvrage ; plusieurs écrivains éclairés, non-seulement par des études élémentaires et par la suite approfondies, mais encore par leur propre expérience dans les camps, sur les champs de bataille, dans les cabinets des souverains et des généralissimes, ont déjà rempli cette honorable tâche ; aucune époque de l'histoire des guerres des peuples modernes n'avait sans doute fourni d'aussi vastes sujets d'observation que celle où tout a été tenté, toutes les combinaisons épuisées, tous les systèmes essayés ; si la nécessité de vaincre, si de grands hasards et de fréquens obstacles, comme aussi une plus grande part de gloire et de renommée, ont puissamment excité dans toutes les armées de l'Europe les esprits ardens et d'un

ordre élevé; si cette émulation générale a produit dans la pratique de l'art de la guerre, sinon des inventions remarquables, du moins des procédés nouveaux, de nouvelles applications, il est aussi vrai de dire que la théorie a fait de grands pas. Les auteurs militaires que nous venons d'indiquer, et dont nous regrettons de ne pouvoir suffisamment, dans cette courte digression, faire connaître et caractériser les utiles travaux, ont depuis peu, dans des ouvrages didactiques, réuni les principes de la stratégie, les vrais élémens, les axiomes universellement admis; ce n'est pas qu'en suivant ces mêmes principes, quoiqu'ils soient fondés sur les exemples des plus grands capitaines de l'antiquité et des temps modernes, déduits de toutes leurs expériences et fixés par la méthode, on puisse soumettre à l'analyse toutes les opérations de la guerre; les chances de ce terrible jeu sont toujours nouvelles; dans des positions qui paraissent être semblables, les nouveaux projets, les dispositions, les actions diffèrent

autant que les caractères des hommes; dans la conduite de la guerre, même en ne déviant pas des règles, tout se fait par inspiration, rarement, presque jamais par imitation.

Cependant la comparaison des divers plans de campagne qui, malgré la diversité des mouvemens sur le même théâtre, ou des manœuvres sur le même terrain présentent quelque analogie, doit être recommandée à tous les militaires, comme l'étude la plus fructueuse, comme l'exercice le plus utile pour développer les germes du talent que l'expérience féconde; c'est ainsi que tous les grands hommes de guerre se sont formés, et c'est en évoquant leur génie, en les mettant pour ainsi dire en présence les uns des autres, en écoutant les dialogues de ces illustres morts, en recueillant leurs maximes, qu'on détruit les vains systèmes: on s'affranchit ainsi des vieilles erreurs qui, malgré le perfectionnement des connaissances humaines, se transmettent si facilement d'âge en âge. Dans les sciences comme

dans les institutions, l'immortelle vérité triomphe à la fin de ces erreurs périssables comme les hommes; et dévoilée par le temps, elle apparaît aux bons esprits. Ceux qui, de nos jours, en se livrant à ces recherches, à l'exemple des Xénophon, des Polybe et de notre Folard, ont su tirer de l'inépuisable mine de l'histoire une instruction si substantielle, et qui, malgré quelques dissentimens entre eux, ont concouru à fonder plus solidement les véritables bases de la science de la guerre, méritent un tribut d'estime et de reconnaissance que la postérité ne leur refusera pas. Tels ont été Lloyd et son excellent commentateur Tempelhof; tels sont encore l'auteur de l'esprit du système de guerre moderne (Bulow), celui du Traité de grande tactique (le général Jomini), très-bon modèle de critique, et celui des principes de stratégie (le général Mayer), démontrés par leur application aux mouvemens et aux actions pendant la belle campagne de M. l'Archiduc en 1796.

D'autres auteurs, après avoir, dans vingt

campagnes et dans tous les pays de l'Europe, ajouté à leur expérience, à leurs connaissances de la guerre, des connaissances géographiques et topographiques qu'avant eux un même individu, en y consacrant sa vie entière, n'aurait pu rassembler, vont en enrichir des mémoires précieux par le grand nombre, la fidélité et la précision des détails. L'ouvrage qui a été publié sous le titre de *Tableau historique de la Guerre de la révolution de France* (1), et qui jusqu'à ce jour est le plus complet et le mieux ordonné qui ait paru sur les campagnes de 1792, 1793 et 1794, avait fait désirer qu'une main habile, telle que celle du général Guilleminot, mît en œuvre tant d'autres matériaux précieux, pour en former un de ces monumens

(1) TABLEAU HISTORIQUE DE LA GUERRE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE, *depuis son commencement en* 1791, *jusqu'à la fin de* 1793; accompagné d'un Atlas militaire ou Recueil de cartes et plans pour servir à l'intelligence des opérations des armées : 3 vol. in-4°. Paris et Strasbourg, chez Treuttel et Würtz. 1808.

classiques dont l'art de la gravure et celui de la typographie, parvenus à un si haut degré de perfection, rehausseront encore le prix aux yeux de tous les militaires.

Pour nous qui, à proprement parler, n'écrivons qu'une chronique raisonnée des événemens, nous tâcherons de profiter de ces lumières, et sans faire de vains efforts pour creuser plus avant et chercher la solution de nouveaux problèmes de stratégie et de tactique; nous nous contenterons de cultiver et *de servir* la science au point où nous la trouvons fixée; nous continuerons d'enchaîner les faits par les motifs qui naissent des principes, et si le tableau que nous présentons n'est pas aussi détaillé, aussi complet que les maîtres de l'art auraient droit de l'exiger, du moins cette esquisse, par sa correction et sa sincérité, se recommandera à leur indulgence et pourra satisfaire un plus grand nombre de lecteurs.

Dès le lendemain de la bataille d'*Engen*, aussitôt que l'ordre fut rétabli dans les divisions, le général Moreau mit tous ses corps

en mouvement, fit reconnaître la marche de l'ennemi et pousser ses arrière-gardes. Il rendit à son aile droite la division du général Lorges, et y joignit la réserve de cavalerie sous les ordres du général d'Hautpoult; il ordonna au général Saint-Cyr, dont le corps formait son aile gauche, de marcher sur *Liptingen*, et d'étendre sa gauche jusqu'à *Tuttlingen*. Le corps du général Lecourbe, qui dès la veille avait dépassé *Stockach*, se trouvant le plus avancé, marcha directement sur *Moeskirch*, et les trois divisions du corps de réserve que le général Moreau continua de diriger en personne, marchèrent en seconde ligne de l'aile droite en s'échelonnant.

Quoique le général Kray eût un grand intérêt à maintenir sa communication avec le corps du prince de Reuss, qui occupait le Tyrol antérieur, on doit croire qu'ayant été déposté de sa ligne de défense et de l'excellent appui que formaient à sa gauche la tête du lac de Constance et la sortie du fleuve, il dut chercher à éviter une seconde bataille,

dont la perte entraînait celle de ses magasins tous placés dans des lieux ouverts, tels qu'*Engen*, *Stockach*, *Moeskirch* et *Biberach*. Les points les plus avancés de sa ligne d'opérations avaient été atteints si rapidement, que l'évacuation de ces magasins sur des points en arrière mieux couverts, et principalement sur *Ulm*, seule place fermée, n'avait pu s'effectuer que partiellement; ceux de *Stockach*, très-considérables, étaient tombés en entier au pouvoir des Français, ceux d'*Engen* étaient transportés pendant la bataille et dirigés au-delà du Danube. Ce fut donc pour couvrir l'évacuation de *Moeskirch*, que le général Kray s'y porta d'abord, y rallia son aile gauche que le prince de Vaudremont avait fait replier la veille, et prit position en s'étendant vers *Pfullendorf*; son dessein n'était pas seulement de conserver cette position assez longtemps pour enlever des ressources sans lesquelles il ne pouvait tenir la campagne dans la basse-Souabe, il voulait encore fixer l'attention du général Moreau, et contenir ses

efforts et son premier élan, afin de n'être pas trop vivement pressé à sa droite sur le point de *Sigmaringen*, où il se proposait de passer le Danube et de rallier les corps qui n'avaient pu déboucher des défilés des montagnes noires assez tôt pour rejoindre à *Engen* le gros de l'armée.

Cette position de l'armée autrichienne en avant de *Moeskirch*, entre les ravins creusés par les branches de la petite rivière d'Ablach, qui porte ses eaux au Danube, était élevée et d'un accès difficile; il fallait y arriver par la chaussée de *Krumbach*, qui, à la vue de *Moeskirch* et à la portée du canon, se trouve resserrée entre deux bois très-fourrés. Une batterie de vingt-cinq bouches à feu battait la chaussée à l'ouvert du défilé avec un tel avantage, que l'artillerie française, qui s'y établit pour protéger le débouché de la division Montrichard, qui formait le centre et marchait en tête du corps du général Lecourbe, fut presque aussitôt démontée.

La division commandée par le général

Vandamme, qui formait l'aile droite de ce même corps, fut dirigée de *Bondorf* sur *Galmansweiler*; flanquant ainsi la marche de la division qui commençait l'attaque, et jetant aussi en avant par *Klosterwald* une brigade entre *Moeskirch* et *Pfullendorf*, pour couper la communication entre ces deux points; la troisième division formant l'aile gauche du général Lecourbe ne suivit point la chaussée au-delà de *Krumbach*, et se porta à gauche dans la direction de *Neuhausen*, pour couvrir le flanc gauche et tâter la droite de l'ennemi.

Au commencement de la journée tout le corps du général Lecourbe qui n'avait pas été, comme le reste de l'armée française, fatigué par des marches forcées, dont la victoire à *Stockach* n'avait pas été aussi opiniâtrement disputée qu'à *Engen*, et qui d'ailleurs se trouvait dès la veille à une demi-marche de *Moeskirch*, fut seul engagé: il ne put être d'abord suffisamment soutenu, parce que les divisions du corps de réserve, parties précipitamment du champ de bataille

d'*Engen*, et à peine ralliées, ne pouvaient, à cause de la nature du terrain et des communications, arriver sur la ligne de bataille et s'y déployer que successivement et trop lentement.

Le général Moreau qui continuait d'agir par son aile droite pour couper l'armée autrichienne du Tyrol, évitait cependant de trop refuser sa gauche, et pouvait craindre que le général autrichien, après avoir rallié toute son armée, ne remontât la rive droite du Danube, et le forçant à changer de front, ne le retînt dans la position resserrée et dans le pays déjà ruiné dont il venait de sortir: ce fut pour prévenir ce mouvement et maintenir sa communication avec le corps du général Sainte-Suzanne, qu'il porta sur *Tuttlingen* celui de Saint-Cyr, afin de s'assurer l'appui de sa gauche au Danube, et le moyen de conserver ses positions sur des lignes toujours perpendiculaires au lit du fleuve, et parallèles aux lignes de défense de l'ennemi; mais à peine le général Saint-Cyr fut-il arrivé à *Liptingen*, que tous les rapports qu'il

y recueillit, et que ses coureurs confirmèrent, ne lui permirent pas de douter que le général Kray n'eût résolu de passer le Danube; il s'en assura mieux encore, lorsqu'il reconnut à *Tuttlingen*, que les meilleurs postes et les passages jusqu'au-dessous de *Friedingen*, étaient abandonnés, et que le corps d'arrière-garde, commandé par l'archiduc Ferdinand, se repliait aussi sur *Moeskirch* : il continua de marcher, en serrant la rive droite du *Danube*, et cherchant à maintenir sa communication avec le centre de l'armée, ce que les dernières arrière-gardes et les partis répandus dans ce pays coupé rendaient difficile.

Le général Kray ayant donc rassemblé à *Moeskirch* toutes ses forces, à l'exception du corps du général Starray, reçut la bataille avec des forces supérieures à celles que le général Moreau pouvait faire entrer en action : la division française de Montrichard, qui attaquait de front, eut beaucoup à souffrir au débouché de la chaussée; mais profitant de la disposition favorable du terrain

en suivant à droite et à gauche la lisière des bois qu'elle n'avait pu traverser, elle parvint à se déployer, et sans plus de retard marcha droit et à découvert sur la position, l'emporta et rejeta sur *Moeskirch* cette partie de la ligne autrichienne.

Dans le même temps, la division de gauche attaquait au pied du plateau au-delà du ruisseau, le poste important de *Heudorf* : ce village était véritablement la clef de la grande position ; aussi fut-il pris et repris, et défendu avec acharnement contre les Autrichiens. Ceux-ci pour forcer les Français à renoncer à cette attaque, débordèrent avec une réserve de huit bataillons la gauche de cette division, la pressèrent vivement et l'auraient enveloppée, si dans ce moment même le général Delmas, arrivant sur la ligne de bataille avec sa division, n'avait soutenu et rétabli le combat.

Cependant les progrès de la partie de la division du général Vandamme, qui avait débouché par *Klosterwald*, menaçaient les derrières de *Moeskirch*. Une attaque auda-

cieusement conduite par le général Molitor, et combinée avec celle de Montrichard, fit plier et déposta l'aile gauche de l'armée autrichienne; mais le général Kray, en la refusant et cédant le plateau si long-temps disputé, changea dans l'après-midi sa ligne de bataille, étendit sa droite en se liant au corps de M. l'archiduc Ferdinand, et acheva presque un changement de front, qui, le plaçant parallèlement au Danube, lui donnait un grand avantage sur les colonnes françaises qui débouchaient par la chaussée de Krumbach et se portaient obliquement sur la ligne; déjà la division Delmas se trouvait dans une position aussi périlleuse que celle dont elle avait un peu auparavant dégagé la division qui l'avait précédée; son flanc était presque gagné, la division Bastoul, qui vint se former à sa gauche, eut à soutenir les mêmes efforts de toutes les réserves autrichiennes avec lesquelles le général Kray chargea lui-même, ébranla plusieurs fois, mais ne put jamais enfoncer cette admirable infanterie : elle allait pourtant

succomber, si le général Richepanse, avec la troisième division, ne fût arrivé à son secours. Le combat se rétablit sur toute la ligne, l'action se prolongea jusqu'à la nuit. L'avantage, et presque tout le premier champ de bataille, restèrent aux Français. Les Autrichiens firent des pertes considérables, dont la moindre ne fut pas celle de leurs magasins : les deux armées étaient excédées de fatigue; le général Kray passa la nuit sur la partie du champ de bataille qu'il avait pu conserver, et se retira le lendemain sur *Sigmaringen*, où le général Saint-Cyr se portait en forçant de marche, et pressant l'arrière-garde de l'archiduc Ferdinand, auquel il enleva douze à quinze cents prisonniers : arrivé sur les hauteurs, à la vue de la ville et des ponts, il aperçut toute l'armée autrichienne, serrée en masse sur plusieurs lignes redoublées, dans le repli que forme en cet endroit le Danube. Le général Saint-Cyr, trop éloigné du reste de l'armée pour en être secouru, ne put entreprendre d'attaquer seul cette masse qui, s'appuyant des

deux côtés du Danube, fermait pour ainsi dire la gorge de cette presqu'île, et couvrait le passage accéléré des troupes autrichiennes; Saint-Cyr voulut cependant marquer l'événement : il fit avancer quelques pièces et canonner vivement; mais l'ennemi démasqua sur la rive gauche une forte batterie, qui placée avantageusement et dominant la rive droite, fit taire le feu de celle des Français; ceux-ci dûrent se porter un peu plus en arrière, et l'armée autrichienne acheva de passer le Danube.

Les succès de l'armée française à cette ouverture de campagne, et l'accroissement de renommée que le général Moreau s'acquit par une double victoire et par la précision et la rapidité des manœuvres qui la préparèrent, recevront un nouvel éclat si l'on rend à la belle conduite du feld-maréchal Kray, l'un des plus habiles généraux qu'ait eus la maison d'Autriche, toute la justice due à ses talens et à la vigueur de son caractère. Laissons aux conquérans, aux esclaves de la fortune, le mot terrible, *réus-*

sissez, si vous voulez avoir de la gloire : ce prix n'échoit pas toujours uniquement au vainqueur.

En effet, ce n'est point à ce général qu'il faut imputer ni le rejet du plan qu'avait constamment proposé l'archiduc généralissime d'agir offensivement par la Suisse, ni le funeste amoncellement des magasins sur les points les plus avancés de la ligne d'opération trop découverte, et qu'il n'était plus temps de changer. Malgré sa vigilance sur les divers passages du Rhin, et sur tous les débouchés des montagnes noires, le général Kray ne pénétra point les desseins de son redoutable adversaire; mais ces desseins, que d'habiles généraux qui devaient y concourir trouvaient trop hasardés, sortaient des combinaisons ordinaires : et tel sera toujours l'avantage d'une grande offensive complète et décidée : le sort des combats peut en arrêter le cours et les succès, mais aucune disposition instantanée n'en peut prévenir le premier développement.

Il faut donc faire honneur à la prévoyance

du général Kray de la célérité de son mouvement de flanc, et s'il fut d'abord déçu par les attaques sur sa droite et sur son centre, sans doute que le général Moreau ne dut pas être moins surpris de voir le général Kray recevoir la bataille à *Engen* et *Stockach* avec les deux tiers de son infanterie, presque toute sa cavalerie et son artillerie; il balança la fortune, repoussa chaque attaque par une attaque aussi vive, et après avoir été forcé de céder pied à pied ce premier champ de bataille, il n'en montra pas moins dès le lendemain, à *Moeskirch*, à une demi-marche de ce même champ de bataille, l'armée autrichienne presqu'entièrement ralliée sur le point principal de sa ligne d'opération qu'il était forcé d'abandonner; il y combattit encore vaillamment tout une journée, et se retira ensuite en bon ordre au-delà du Danube, à la vue d'un ennemi que la victoire rendait de plus en plus entreprenant.

Après ces deux batailles qui coûtèrent à l'armée autrichienne de 7 à 8,000 hommes mis hors de combat, et 12 à 15,000 prison-

uiers, il était vraisemblable que le général Kray, suivant la rive gauche et marchant à hauteur des colonnes de l'armée française, se replierait jusques à *Ulm*, pour s'appuyer à cette place où se trouvaient ses principales ressources, et établir derrière l'*Iller* sa nouvelle ligne de défense.

L'armée française continua de s'avancer dans la Souabe; l'aile droite, sous les ordres du général Lecourbe, se porta rapidement en avant, et à la troisième marche, le 8 mai, elle prit position sur la petite rivière d'*Eschach*, un des affluens de l'*Iller*; la droite à *Leutkirch*, et la gauche à *Wurzach* : cette colonne était flanquée par une brigade de la division Vandamme, qui s'empara de *Ravensburg*, de *Wangen* et de *Lindau* sur le lac de *Constance*, afin d'observer les mouvemens du prince de Reuss sur ses débouchés du *Tyrol* et du *Vorarlberg*. Le corps du général Saint-Cyr suivant la rive droite du Danube autant que le lui permettait la difficulté des communications interrompues par les bords marécageux et les sinuosités du

fleuve, se dirigea sur *Buchau :* le corps de réserve, toujours sous les ordres immédiats du général Moreau, marchait entre les deux ailes; le corps du général Sainte-Suzanne, qui le lendemain de la bataille d'*Engen*, se trouvait à *Donau-Eschingen*, continuait de descendre en suivant la rive gauche, et se tenant un peu en arrière des têtes de colonne de l'armée pour flanquer et assurer leur marche.

Telles furent les dispositions du général Moreau pour poursuivre ses avantages après la bataille de *Moeskirch*. On cherche toujours à s'expliquer les revers par des fautes contre des règles souvent inapplicables, comme chacun revendique la principale part au succès ; on veut aussi qu'un seul soit la cause du mauvais sort des armes. Tacite l'a dit avant nous : *Hæc est bellorum pessima conditio, prospera omnes sibi vindicant, adversa uni soli imputantur*. On a supposé que le général Kray, après avoir passé le *Danube* à *Sigmaringen*, aurait pu remonter jusques à *Geisingen* avec toute son armée,

écraser le corps de Sainte-Suzanne, repasser sur la rive droite, marcher sur les derrières de l'armée de Moreau, couper ses communications, le séparer de sa base d'opération, et arrêter ainsi l'invasion de la basse Souabe. Mais, après des pertes aussi graves, le général Kray pouvait-il s'éloigner de ses plus précieuses ressources, les compromettre, abandonner entièrement sa ligne de retraite pour hasarder contre le général Sainte-Suzanne un engagement que celui-ci aurait sans doute refusé; en se retirant, et remontant vers *Donau-Eschingen*, ce général ne restait-il pas intact avec un corps de 15 à 20,000 hommes de troupes fraîches, prêt à agir selon les mouvemens du général Moreau, et vraisemblablement à concourir à l'entière destruction de l'armée qui aurait entrepris une expédition aussi hasardeuse.

Le parti que prit le général Kray, fut plus sage, et non moins vigoureux; déterminé à livrer une troisième bataille, pour essayer de se maintenir sur sa ligne d'opération, il repassa le Danube avec toute son armée, un

peu au-dessous de *Riedlingen*, et par une marche forcée dans la nuit du 7 au 8 mai, il vint occuper la ligne de la *Riss* en avant et en arrière de *Biberach* : il reconnut les positions et s'y affermit pendant la journée du 8 mai ; il porta dix bataillons, quinze pièces d'artillerie et quatre régimens de cavalerie sur les hauteurs de la rive gauche de la petite rivière de Riss, dont le lit est encaissé et marécageux. Cette avant-garde coupait la route de *Biberach* à *Buchau*, et avait porté ses avant-postes à *Oberndorf*; une autre observait la chaussée de *Biberach* à *Pfullendorf* et ses avant-postes occupaient *Ingoldingen*. Le gros de l'armée autrichienne était placé sur les hauteurs en arrière de la ville, parallèlement au ravin, la gauche à *Umendorf*, le centre vis-à-vis de *Biberach*, et la droite sur le plateau de *Mettenberg*, au pied duquel s'étend une vaste prairie marécageuse ; la position était forte et l'artillerie si avantageusement placée, que le général Kray attendait avec confiance le choc de l'armée française. Comme il tirait ses vivres des magasins de *Biberach* qu'on n'avait pu

évacuer, il fut obligé de les couvrir par une force assez respectable pour n'être pas enlevée par une première avant-garde. Dans cette position absolument défensive et prise à la hâte devant un ennemi très-pressant, c'était une faute que de détacher un corps qui, s'il était engagé, ne pouvait être soutenu qu'en traversant un défilé; mais sa retraite au moment où il serait attaqué par une force supérieure paraissait assurée. Le général Kray crut pouvoir ainsi gagner du temps, ménager ses ressources, s'opposer au torrent de l'invasion, et forcer l'armée française à se concentrer avant d'aborder la position de *Biberach*.

La rapidité des mouvemens du général Saint-Cyr déconcerta ces mesures. Il partit de *Buchau* le 9 mai, avec deux divisions; le poste d'*Oberndorf* se replia sur la position du corps détaché en deçà de la *Riss*; elle était élevée et paraissait imposante; le général Saint-Cyr la jugeant de plus près, en aperçut le peu de profondeur et la faiblesse; il l'aborda sans hésiter, et son attaque fut si

impétueuse, que ce corps fut en un instant culbuté dans le ravin; sa cavalerie et son artillerie augmentant la confusion à l'entrée du défilé, ce corps perdit beaucoup et eût été pris en entier, si le général Kray n'eût fait avancer des troupes fraîches et de l'artillerie pour protéger sa retraite.

Pendant que le général Saint-Cyr marchait de *Buchau* sur *Biberach*, les divisions de la réserve s'avançaient par la route de *Pfullendorf*. Celle du général Richepanse, qui formait la tête de la colonne, rencontra à *Ingoldingen* une des avant-gardes autrichiennes; il la fit replier, la poursuivit et arriva sur les revers des hauteurs au moment où les troupes françaises entraient dans *Biberach*, pêle-mêle avec l'ennemi.

Le général Saint-Cyr, maître de la position sur la rive gauche de *la Riss*, vit avec surprise celle de l'armée autrichienne sur la rive opposée, et de concert avec le général Richepanse qui passa sous son commandement, il se décida, malgré la supé-

riorité des forces et l'avantage que donnait à l'ennemi l'emplacement de sa nombreuse artillerie, à tenter de le déposter : disons plutôt que l'ardeur et la confiance de ses troupes, accrues par l'arrivée de la division Richepanse, et l'approche du reste de la réserve, les ayant emportées au-delà du ravin, elles traversaient *Biberach* et gravissaient déjà les hauteurs opposées ; l'armée autrichienne étonnée paraissait être dans un mouvement d'agitation et d'incertitude, comme si elle eût été surprise ; c'était une de ces circonstances rares, mais décisives, dans lesquelles un général habile et audacieux doit savoir mettre à profit l'aveugle témérité de ses soldats.

Le général Richepanse, dont la gauche se trouvait couverte par ce mouvement, ayant trouvé un gué au-dessous de *Biberach*, fit passer son infanterie ; elle gravit le plateau de *Mettenberg*, sous un feu plongeant d'artillerie et de mousqueterie, pendant que deux régimens de cavalerie, ayant reçu l'ordre de passer le pont de *Biberach*, allèrent avec

la plus grande vitesse, par la route de *Memmingen*, se former sur le flanc de l'extrême droite de l'ennemi.

La division du général Delmas arrivant aussi par la route de *Pfullendorf*, déboucha sur la droite, passa la rivière, engagea et contint près d'*Umendorf* la gauche des Autrichiens, pendant l'attaque vigoureuse du général Saint-Cyr contre le centre.

Les troupes autrichiennes soutinrent les premières charges avec fermeté, mais ne tardèrent pas à s'ébranler. Le général Kray ne put bien juger des forces par lesquelles il était attaqué, parce qu'elles semblaient se multiplier par leurs promptes manœuvres, et qu'on pouvait les croire soutenues et poussées par de nouvelles masses; informé d'ailleurs que le corps du général Lecourbe, dont les avant-postes avaient été reconnus au-delà de *Wurzach*, débordait et menaçait d'envelopper sa gauche, il ordonna la retraite par *Ochsenhausen*, pour prendre la ligne de l'*Iller*. Cette retraite, soutenue par une nombreuse cavalerie et par les feux de

l'artillerie, se fit en bon ordre depuis le champ de bataille, où les Impériaux laissèrent 2,000 hommes hors de combat, 2,000 prisonniers et des approvisionnemens considérables, jusqu'à *Memmingen*.

Les trois divisions du corps de réserve du général Moreau eurent ordre de poursuivre l'arrière-garde sur la chaussée d'*Ochsenhausen*, et la pressèrent vivement. Le général Saint-Cyr garda sa position en avant de *Biberach*, en étendant sa gauche et faisant observer par sa cavalerie, sous les ordres du général Ney, les mouvemens de l'aile droite de l'armée autrichienne.

Mais le général Lecourbe qui, pendant l'affaire du 9, avait gagné une marche et se trouvait en mesure de joindre l'ennemi, marcha le 10 mai sur *Memmingen*. Sa colonne de droite déboucha de *Leutkirch*, et se dirigea sur *Eitrach* dont le pont avait été rompu; le passage de l'*Iller*, quoique disputé par les Autrichiens, fut exécuté avec beaucoup de hardiesse par la division Montrichard : la colonne de gauche partant de *Wurzach*,

ne put se réunir à l'autre qu'au-delà de la rivière.

Le général Lecourbe reconnut la position déjà occupée par l'ennemi entre l'*Iller* et *Memmingen;* c'était un beau plateau entre les deux grandes routes, dont l'accès était défendu par trente pièces de canon, et sur lequel, derrière une ligne d'infanterie, se déployait une nombreuse cavalerie. Quoiqu'il n'eût avec lui que deux régimens de troupes à cheval, il fit attaquer, enleva brusquement la position, fit 1,800 prisonniers, et pénétra dans *Memmingen*, où les Autrichiens n'avaient laissé qu'une faible arrière-garde. Cette action très-vive, très-courte, fut aussi très-meurtrière; elle termina la première partie de la campagne sur le Rhin. Le principal objet des opérations était déjà atteint : l'armée autrichienne, resserrée entre le bas *Lech* et le *Danube*, sous les murs d'*Ulm*, était forcée, pour faire subsister sa belle cavalerie si soigneusement conservée, de la rejeter sur la rive gauche. Le général Kray, ayant recueilli ses princi-

pales forces dans le camp retranché, se bornait à conserver l'avantage de cette double tête de pont qu'on devait à la prévoyance de l'archiduc Charles ; séparé du Tyrol, il ne pouvait plus rien entreprendre qui changeât le cours des événemens, tandis que le général Moreau, maître de la basse Souabe et de tout le pays compris entre la Suisse, le Tyrol, le cours du *Danube* et celui de l'*Iller*, observant et contenant facilement aux trois principaux débouchés, les mouvemens et les incursions qu'aurait pu faire sur ses derrières le corps du prince de Reuss, étendait sa droite jusqu'aux confins de la Bavière.

L'armée française était dans l'abondance; outre les ressources de ce riche pays, la plus grande partie des magasins formés à grands frais pour l'armée autrichienne, dans presque toutes les villes de la basse Souabe, venait de tomber entre ses mains.

Rien ne s'opposant plus à la diversion que le premier Consul exigeait, et qui, par le *Saint-Gothard* et la vallée de

l'*Oglio*, devait faciliter les opérations de l'armée de réserve en Italie, le général Moreau détacha le 12 mai, sous les ordres du général Loison, une forte division d'environ 12,000 hommes, qui passa en Suisse et forma, avec les bataillons qui y étaient restés, le corps du général Moncey, à peu près de 18,000 hommes.

Quittons maintenant le bassin du haut *Danube*, où la nouvelle position des deux armées donnait au général Kray des avantages surabondans pour la défensive, et neutralisait en quelque sorte l'offensive de son adversaire; on pressent aisément que jusqu'à ce que les ressources de la place d'*Ulm* et celles du pays à la rive gauche, couvert par son camp retranché, fussent entièrement épuisées, le général Moreau n'ayant plus une assez grande supériorité sur l'ennemi, était pour quelque temps forcé de se borner à une observation très-active, à des mouvemens, à des manœuvres sans résultat.

Cet intervalle entre les grands événemens

sur cette partie du théâtre de la guerre fut bien rempli par ceux qui se passèrent en Italie, à cette même époque; leur enchaînement nécessaire nous presse d'y ramener nos lecteurs. En cherchant à lier ainsi successivement toutes les parties de cette grande narration, nous espérons en soutenir l'intérêt; si nous nous permettions de le suspendre, ce serait pour ne pas tarder davantage à remplir l'engagement que nous avions pris, en terminant le second volume de cet ouvrage, de compléter le tableau de la campagne de 1799 à 1800 dans la haute Égypte. L'éloignement du lieu de la scène, la cessation de ses rapports avec les affaires d'Europe, semblent avoir depuis long-temps abandonné au domaine de l'histoire, comme depuis un siècle, tous les souvenirs de cette mémorable, mais vaine expédition; les plumes les plus savantes, les artistes les plus habiles en ont décrit les moindres détails; nous n'avons puisé dans ces abondantes sources, que le sommaire le plus succinct des faits les plus remarquables; mais en in-

tercalant ces fragmens dans le corps de cet ouvrage à mesure qu'ils devraient y prendre leur place dans l'ordre chronologique, nous craindrions de causer, par la diversité des objets, une trop forte interruption : nous avons donc préféré de placer dans le 4e volume, à la suite du Chap. VII, qui termine la relation des événemens de la guerre continentale, la relation de ceux de la guerre d'Égypte que nous n'avions point encore rapportés : nous l'avons poussée jusqu'à l'époque de la prise d'Alexandrie et de l'entière évacuation de l'Égypte, en anticipant sur l'année 1801, pour n'avoir plus à revenir sur cet épisode; et nous y avons consacré les Chapitres VIII et IX.

CHAPITRE IV.

Premiers mouvemens de l'armée de réserve sous le général Alexandre Berthier. — Départ de Paris du Premier Consul. — Passage du mont Saint-Bernard. — Défense du fort de Bard. — Prise d'Ivrée. — Combat de la Chiusella et de Romano. — Marche des Français en Lombardie.

Les Français allaient donc rentrer dans cette funeste Italie; ils allaient se précipiter encore une fois dans ce magnifique tombeau de tant de héros et de tant de gloire! Etrange destinée des plus belles contrées du globe! placées entre des nations rivales que la nature en avait séparées par ses plus formidables barrières, il semble qu'elles n'existent que pour servir d'arène à ces terribles athlètes, que pour être le prix et la riche proie du vainqueur; et cependant les peuples d'Italie, alternativement conquis et gouvernés comme

des colonies, selon la diversité des lois, des institutions et des intérêts des métropoles, n'en ont pas moins conservé les traits de leur caractère primitif; et c'est ce qui rend parmi eux toute domination incertaine et de jour en jour plus difficile. L'esprit d'indépendance ne s'y est jamais éteint : quand ils portent le joug étranger avec résignation, alors même que la plus sage administration cherche à le rendre plus léger, leur haine en est plus profonde; au-delà des Alpes, tout ce qui n'est pas italien est barbare.

On pourrait prédire en ce siècle éclairé que, si une puissance conquérante et modérée, phénomène encore inconnu dans les sociétés humaines, maîtresse par les armes des deux Italie, instruite par l'expérience de quinze siècles de vaines épreuves, laissait cette grande nation à elle-même, lui rendait sa liberté et n'employait sa force et son influence qu'à fonder la monarchie Italienne, cette même puissance acquerrait des avantages considérables, une alliance fructueuse,

et la prospérité la plus durable, parce que, dans la situation de l'Europe à l'époque où nous écrivons, il n'y a pas de moyen plus certain de rétablir l'équilibre, rompu par les révolutions du Midi et par les acquisitions de territoire et les progrès des arts de la guerre et de la paix dans les états du Nord.

Cette fois les Français, les barbares de l'Occident, étaient appelés et attendus en Lombardie comme des libérateurs; depuis la reprise des hostilités, la fermentation s'était accrue; le vainqueur de Rivoli, le fondateur de la république cisalpine, était annoncé par une foule d'émigrés italiens que le système de rigueur des nouveaux conquérans avait forcé de chercher un asile en France. Bonaparte avait formé une légion de ces républicains déjà aguerris dans sa première expédition, et dont il devait bientôt faire de nouveaux sujets ou plutôt une nouvelle armée.

A l'époque du passage du Rhin par l'armée de Moreau, le 25 avril, le plan des premières opérations de l'armée de réserve

n'était point encore arrêté. Le premier Consul pressait le général en chef Berthier de commencer son mouvement et de se porter sur Genève, qui devait être le centre de sa base d'opérations; il lui disait dans sa dépêche du 2 floréal (22 avril) : « J'ima-
» gine, d'après ce que l'on m'écrit de diffé-
» rens départemens, que vers le milieu de
» floréal vos quatorze demi-brigades seront
» recrutées et complétées, ce qui vous fera
» une quarantaine de mille hommes, et s'il
» est vrai que vous ayez 5,000 Italiens,
» 8,000 hommes des dépôts de l'armée d'O-
» rient, 5,000 de cavalerie et 2,000 d'artil-
» lerie, cela vous ferait 60,000 hommes :
» qui est-ce qui vous empêcherait même,
» dans le cas où le général Moreau ne pour-
» rait pas vous fournir de grands secours,
» d'agir indépendamment?

» Le général Thureau, qui est à Briançon,
» pourrait aussi déboucher avec 3 ou 4,000
» hommes ».

Deux jours après, 24 avril, en communiquant au général Berthier les nouvelles

des premiers combats de Masséna, et de sa séparation d'avec le corps de Suchet, il raisonnait dans les diverses suppositions de la manière suivante :

« Que fera donc Masséna?.... S'il échoue » dans l'entreprise de rétablir les commu- » nications, il restera à Gênes tant qu'il » aura des vivres (il en a pour 30 jours), » ou il se portera rapidement sur *Acqui*, » pour de là gagner les Alpes ; ou il ira » chercher du pain dans le *Parmesan* ou » tout autre point de l'Italie.

» Dans cet état de choses, vous sentez » combien il est nécessaire que l'armée de » réserve donne à plein *collier* en Italie, » indépendamment des opérations de l'ar- » mée du Rhin.

» Pour cela faire, vous avez deux débou- » chés, le *Saint-Bernard* et le *Simplon;* vous » pourrez dans ce cas vous renforcer des » troupes que Moreau a laissées dans le *Va-* » *lais*.

» Par le *Saint-Bernard* vous vous trou- » verez agir beaucoup plus près du lac de

» Genève, et dès-lors vos subsistances se-
» ront beaucoup plus assurées; mais il faut
» que vous vous assuriez bien de la nature
» des chemins depuis *Aost* au *Pô* : vous
» pourrez dans le corps italien avoir tous
» les renseignemens nécessaires.

» Par le *Simplon* vous arrivez tout de
» suite dans un plus beau pays.

» Rien en Italie ne pourra résister aux
» 40,000 hommes que vous avez : que l'ar-
» mée autrichienne soit victorieuse ou vain-
» cue, elle ne pourra dans aucun cas soute-
» nir le choc d'une armée fraîche ».

A la même époque, du 25 au 26 avril, le général Berthier écrivait de Dijon au premier Consul :

« Il n'y a pas un moment à perdre pour
» faire un mouvement qui dégage Masséna;
» je serais déjà à Genève, si la formation de
» cette armée et tout ce qui tient essentiel-
» lement à son organisation me le permet-
» taient; mais elle est en retard de vingt
» jours.

» Je pense qu'il est indispensable de pren-

» dre un parti indépendant des événemens
» du Rhin et de ceux de l'aile droite de
» l'armée d'Italie, et je propose..... Ordre
» impératif au général Moreau de réunir le
» 15 floréal (10 mai), à *Lucerne*, un corps
» de 15,000 hommes aux ordres du général
» Lecourbe, avec les approvisionnemens et
» tout ce qui est nécessaire pour passer le
» *Saint-Gothard*..... Ordre direct au général
» Lecourbe, qui est indispensablement né-
» cessaire par ses connaissances du pays.

» Vous verrez par l'état de situation, que
» je n'ai dans ce moment que 22,000 hom-
» mes d'infanterie disponible, 6,000 hom-
» mes en marche, et 3,000 seulement an-
» noncés.

» La légion italique de 4,000 hommes est
» sans armes et sans habits; observez que,
» dans le nombre ci-dessus, il y a un quart
» de conscrits dont la désertion est journa-
» lière : je ne puis donc passer les Alpes
» qu'avec 25,000 hommes portant des baïon-
» nettes, non comprises la cavalerie et l'ar-
» tillerie; ajoutez 3,000 hommes du général

» Thureau, et vous trouverez au plus
» 30,000 hommes d'infanterie; (calcul de
» général en chef, et non de bureau, ce que
» vous savez apprécier mieux que personne);
» je ne compte pas les bataillons de l'armée
» d'Orient destinés à garder la Suisse.

» Il est indispensable, quelque chose qui
» arrive, que l'armée du Rhin me donne le
» général Lecourbe avec 15,000 hommes
» organisés pour passer le *Saint-Gothard;*
» quelles que soient les circonstances, Mo-
» reau restera toujours avec plus de forces
» qu'il ne lui en faut.

» Genève et l'Helvétie sont des pays rui-
» nés; je ne puis donc que les traverser et
» ménager ces faibles ressources pour mon
» passage.

» Suivant les circonstances, je me met-
» trai en mouvement de Genève le 18 ou
» le 19 floréal (13 ou 14 mai), pour me jeter
» en Italie, soit par le *Saint-Bernard*, soit
» par le *Simplon,* soit par le *Saint-Gothard.*
» Je me déciderai au moment même. Le
» *Simplon* est impraticable pour les traî-

» neaux ; le *Saint-Bernard* et le *Saint-Go-*
» *thard* sont les débouchés préférables.

» Je vous fais connaître ma véritable po-
» sition, non pour me plaindre, mais pour
» vous mettre à même de faire vos disposi-
» tions. Je marcherai avec ce que j'aurai,
» sans compter le nombre des ennemis ; les
» troupes ont de l'ardeur ; nous vaincrons
» les difficultés, nous en aurons beaucoup,
» et par conséquent plus de gloire ».

Nous avons cru ne pouvoir exposer d'une manière plus satisfaisante les vues de Bonaparte et les moyens et la coopération du général Berthier à l'exécution de ses desseins, qu'en rapportant des extraits de leur plus secrète correspondance. Elle était d'autant plus active, que, dans cette expédition et dans toutes les affaires où Bonaparte devait paraître en personne, il n'abandonnait pas le moindre détail ; le zèle le plus ardent, les talens les plus éprouvés ne lui inspiraient jamais une entière confiance : c'est dans ces lettres qu'il dictait avec la rapidité ordinaire du discours, avec une négligence apparente,

mais toujours après une profonde méditation, qu'on peut juger sa pénétration et la prévoyance inquiète et jalouse qui lui rendent propres ses plus grands succès, et ne laissent aucune excuse à ses plus graves erreurs. Son compagnon d'armes le plus utile et le plus dévoué, Berthier, doit aussi recueillir, par la mise en évidence des vues et des dispositions qui lui appartiennent, et de ses sages conseils, une justice que Bonaparte rendit trop rarement au mérite de ce général. Comme l'intérêt de ces documens nous impose le devoir d'en justifier la fidélité, nous avons fait imprimer textuellement, à la suite des pièces originales que nous avons déjà annoncées, les lettres et ordres dont les citations nous ont paru propres à satisfaire la curiosité de nos lecteurs.

Son chef d'état-major permanent, le major-général Berthier, ne quittait jamais Bonaparte; à peine s'il lui permettait de le devancer de quelques jours, lorsque sa présence était nécessaire pour presser les mou-

vemens et tout préparer pour entrer en action au jour fixé, et pour que son arrivée fût un coup de foudre. Bonaparte ne faisait de dispositions que par de simples notes que Berthier écrivait à la hâte, recueillait souvent de mémoire en conversation, et qu'ensuite il détaillait, développait et transmettait aux généraux et aux chefs d'administration avec une admirable précision. Le commandement en chef de l'armée de réserve, le premier et le seul que Bonaparte ait confié à Berthier, ne fut qu'un masque, une espèce de représentation pendant laquelle, séparé de son lieutenant jusqu'au moment où il rejoignit l'armée, il le suivait pas à pas. Ses lettres pendant cet intervalle, et plus particulièrement celles des deux dernières semaines, du 24 avril au 6 mai, jour de son départ de Paris, donneront une juste idée de son travail intérieur.

L'armée de réserve fut d'abord formée en sept divisions d'infanterie : les quatre premières sous les ordres des généraux Loison, Chambarlhac, Boudet et Watrin, se com-

posèrent des troupes prêtes à marcher, des demi-brigades les plus complètes; deux régimens de cavalerie furent attachés à chacune de ces divisions.

Une première division de cavalerie, composée de neuf régimens de diverses armes et des plus complets, fut destinée à suivre la première division de l'armée.

Le général Vignolles, second chef d'état-major et l'un des plus distingués dans l'armée française, le même qui avait déjà rempli à Milan, après les premières campagnes d'Italie, les fonctions de ministre de la guerre, fut chargé de continuer à Dijon le rassemblement des trois autres divisions d'infanterie dans lesquelles devaient être compris les quinze bataillons de l'armée d'Orient, d'une division italienne hors de ligne, et d'une seconde division de cavalerie. Toutes ces divisions, à mesure que leur formation était achevée, avaient l'ordre de se porter successivement sur la route de l'armée.

La principale cause des retards et les plus grandes difficultés provenaient de l'artille-

rie. Le général Marmont les surmonta avec une étonnante activité; il parvint à former un équipage de campagne dans la proportion relative à la force des divisions; il organisa le grand parc, fit construire des affûts-traîneaux, et creuser des arbres suivant les calibres des pièces, pour pouvoir les hisser jusqu'aux sommets des montagnes par les sentiers les plus étroits. Enfin, il rassembla des approvisionnemens suffisans, du moins pour les premières opérations, en recueillant tout ce qui pouvait encore rester de matériel disséminé dans les places qui avaient servi de dépôt pour les armées de Suisse et d'Italie pendant les campagnes précédentes.

Du 25 au 30 avril le général Berthier, qui avait déjà porté à la tête du lac de Genève à Villeneuve et à Saint-Maurice la division Watrin destinée à l'avant-garde, dirigea, à grandes journées sur Genève, tout ce qui se trouva prêt à marcher, et se rendit de sa personne, dès les premiers jours de mai, à ce point central de la base d'opé-

rations; à l'extrémité droite de cette base, le général Thureau, qui commandait auparavant l'extrême gauche de l'armée d'Italie et venait de reprendre le Mont-Cénis, reçut ordre de se tenir prêt à déboucher; il n'avait avec lui que 3 à 4,000 hommes et 8 pièces de canon.

A l'extrémité gauche en Suisse, le général Moncey fut chargé de veiller sur les divers passages du pays des Grisons, et de conserver avec soin celui du *Saint-Gothard*.

Pendant que l'armée prenait des cantonnemens sur les rives du lac, à l'entrée du Valais et aux environs de *Lausanne*, le général Marescot, commandant le génie, officier digne d'être compté parmi les plus habiles successeurs de Vauban, et le général Mainoni, officier d'origine italienne, plein d'ardeur et de talent, et qui s'était fort occupé de la topographie militaire des grandes Alpes, furent chargés de reconnaître la chaîne de montagnes à la rive gauche, et depuis les sources du Rhône. Comme le ré-

sultat de cette reconnaissance servit à régler la marche de l'armée de réserve et tout le mouvement de ce mémorable passage des Alpes, on lira sans doute avec intérêt l'itinéraire général de ces hautes régions, depuis le *Mont-Cénis* jusqu'au *Splugen*, et le compte particulier rendu par le général Mainoni au général en chef Berthier, des moindres communications du nord au sud, c'est-à-dire, entre la vallée du Rhône et celles du *Tésin*, de la *Sésia* et de la *Dora*, principaux affluens dans le vaste bassin du Pô. Ces descriptions récentes des chemins les plus âpres et les moins pratiqués depuis les siècles des grandes invasions des barbares à demi-sauvages jusqu'à celui des invasions non moins désastreuses des peuples civilisés, sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont été faites par d'habiles explorateurs avec des vues générales, un but déterminé, et dans des circonstances que ne reproduisent pas l'écoulement de siècles entiers. (*Voyez* dans le recueil des documens originaux à la suite du texte, le précis de ces reconnaissances.)

Le général Berthier, que Bonaparte présentait et feignait de considérer comme le général en chef, se gardait bien d'en affecter le pouvoir dans ces dernières et principales dispositions. Il pressait le premier Consul de se rendre à l'armée ; il lui écrivait de Genève : « Je voudrais vous voir ici ; il y a » des ordres à donner pour que les trois » armées agissent de concert, et vous seul » pouvez donner cette direction sur les lieux ; » les mesures décidées à Paris sont trop tar- » dives ».

Mais Bonaparte, en différant de jour en jour son départ annoncé depuis longtemps, couvrait d'autant mieux ses desseins, qu'on n'accordait au-dehors aucune croyance à ses démonstrations, à ses actes publics, à ses déclamations ; d'ailleurs il attendait des nouvelles plus sûres des succès de l'armée du Rhin, pour donner au général Moreau des ordres du gouvernement dont il lui fût impossible d'éluder l'exécution. Le ministre de la guerre Carnot fut chargé de lui porter lui-même l'arrêté des Consuls, qui

lui prescrivait de détacher de son armée et de faire passer en Suisse, sous les ordres du général Moncey, un corps de 25,000 hommes avec lequel celui-ci devait passer le *Saint-Gothard*.

Toutes choses étant ainsi disposées, Bonaparte, après avoir réglé tous les objets d'administration intérieure pour le temps de son absence, quitta Paris le 6 mai; il s'arrêta pendant quelques heures à Dijon pour y passer en revue les bataillons qui s'y formaient, et organiser l'état-major et le premier cadre d'une seconde armée de réserve dont il donna le commandement au général Brune; il visita en passant les ateliers d'artillerie d'*Auxonne* et de *Dôle*. Il arriva à *Genève* le 8 mai. Il fit d'abord appeler le général Marescot qui venait d'achever sa reconnaissance du *Saint-Bernard;* celui-ci avait eu beaucoup de peine à gravir la montagne jusqu'à l'hospice qui depuis deux mois était occupé par un poste détaché du petit corps du général Mainoni. Les Autrichiens avaient aussi établi un poste le plus près pos-

sible du couvent, mais sans inquiéter celui des Français maîtres de la sommité, sans s'occuper des revers du côté de la Suisse ni témoigner la moindre méfiance. Le général Marescot avait remarqué tous les points difficiles, ceux où les avalanches étaient le plus à craindre; il avait eu même occasion d'observer quelques-uns de ces redoutables accidens; en écoutant ce rapport si intéressant, Bonaparte ne s'arrêta à aucun détail et se borna à cette question : Peut-on passer? — Oui, dit Marescot, cela est possible. — Eh bien! partons.....

Les trois jours qu'il passa à Genève furent employés à l'organisation définitive de l'armée, et d'abord du corps d'avant-garde dont le général Lannes prit le commandement, et qu'il eut ordre de porter à *Martigny*, à l'entrée de la vallée de la *Drance*. Le secret des apprêts perçant alors de tous côtés, quoique seulement par l'intérieur, il fallait, pour rendre infaillible le succès de l'expédition, rassembler les troupes, l'artillerie, tous les approvisionnemens, toutes les mu-

nitions au pied du *Saint-Bernard;* se jeter au-delà de la montagne avec la plus grande célérité, et pourtant avec ordre, en s'échelonnant, en évitant la moindre confusion. Si nous rapportions ces dispositions, en apparence minutieuses, on nous reprocherait peut-être de nous être nous-mêmes arrêtés trop long-temps; mais pour ne pas dérober à nos lecteurs l'original de ce tableau, et l'un des exemples les plus instructifs d'un travail d'état-major pour de telles opérations, nous leur offrons (*voyez* au Recueil de pièces inédites) les extraits des derniers ordres donnés par le général en chef Berthier au général Dupont, chef de son état-major, et au commissaire-ordonnateur faisant fonctions d'intendant.

Le premier Consul se rendit à *Lausanne* le 13, pour y passer en revue les divisions qui filaient par *Vevay* et *Villeneuve* pour entrer dans le *Valais*.

Le ministre de la guerre vint lui rendre compte à *Lausanne* de la position où il avait laissé le général Moreau, et de la marche

des troupes détachées de l'armée du Rhin, qui venaient renforcer le corps du général Moncey en Suisse, et former l'aile gauche de l'armée de réserve. Cette aile gauche, forte de 15 à 16,000 hommes, avait ordre de déboucher par le *Saint-Gothard* sur *Bellinzona*, à l'exception d'une faible division qui, sous les ordres du général Bethancourt, débouchait par le Simplon sur *Domo d'Ossola*. Le corps du général Thureau, d'environ 5,000 hommes, débouchait par le *Mont-Genevre* et le *Mont-Cénis* sur *Exilles* et *Suze*. La division du général Chabran, aussi de 4 à 5,000 hommes, allait passer le petit *Saint-Bernard*. Tout le reste de 35,000 hommes débouchait sur *Aoste* par le grand *Saint-Bernard*. Ainsi la force totale de cette armée au pied des grandes Alpes, depuis les sources du *Rhin* et du *Rhône*, jusqu'à celles de l'*Isère* et de la *Durance*, était de 58 à 60,000 combattans. Mais à peu près un tiers des hommes dans les rangs n'avait jamais vu le feu, et ne savait manier ni ses armes ni ses chevaux.

Du 15 au 18 mai, toutes les têtes de colonnes se mirent en mouvement : le général Lannes, qui s'était déjà enfoncé dans l'étroite vallée de la *Drance* par le *Col-Major*, jusqu'à *Saint-Pierre*, où finit le chemin praticable, en partit le 17 pour gravir la grande montagne avec la première division de son avant-garde. Les autres divisions suivaient tête sur queue. On achevait à *Saint-Pierre* de démonter pièce à pièce l'artillerie et les bagages, et de charger les munitions à dos de mulet; non-seulement les affûts-traîneaux construits dans les ateliers d'artillerie, les traîneaux ordinaires, les arbres creusés, les brancards, tous les moyens que pouvaient fournir les habitans des vallées selon leur expérience et leurs coutumes, furent employés à la fois, mais encore l'adresse, l'activité, l'intelligence des soldats français produisirent, pour la célérité de ces transports et la conservation d'objets si précieux pour l'armée, des efforts et des résultats presque incroyables.

Sur un espace d'environ six milles, de

Saint-Pierre au sommet du *Saint-Bernard*, l'étroit sentier qui borde le torrent sans cesse détourné par des rochers entassés, toujours roide et souvent périlleux, est encombré de neiges et de glaces; à peine est-il frayé, que la moindre tourmente agitant les flots de nouvelle neige dans ces déserts aériens, efface toutes les traces, et qu'il faut chercher des points indicateurs dans ce chaos de masses uniformes où la nature presque inanimée n'offre plus de végétation. C'est là que gravissant péniblement, n'osant prendre le temps de respirer, parce que la colonne eût été arrêtée, près de succomber sous le poids de leur bagage et de leurs armes, les soldats s'excitaient les uns les autres par des chants guerriers, et faisaient battre la charge.

Après six heures de marche, ou plutôt d'efforts et de travail continus, la première avant-garde arriva à l'hospice fameux dont la fondation immortalise Bernard Menthon, et rend depuis huit siècles son nom cher aux amis de l'humanité; toutes les troupes

des divisions qui se succédaient, rivalisant avec celles qui les avaient précédées, reçurent, des mains de ces religieux, victimes volontaires dévouées aux rigueurs de la pénitence et d'un éternel hiver, les secours qu'ils vont au loin recueillir de la charité des fidèles, et que leur vigilante charité prodigue aux voyageurs.

Plus heureux qu'Annibal, Bonaparte ne rencontra point de hordes sauvages sur ces cimes glacées, mais de pieux cénobites dont il récompensa le généreux empressement.

Après cette halte, avec une nouvelle ardeur et non moins de fatigues, mais avec encore plus de danger, la colonne se précipita sur les pentes rapides du côté du Piémont. Selon les sinuosités et les diverses expositions, les neiges commençaient à fondre, se crévassaient en s'affaissant, et le moindre faux pas entraînait et faisait disparaître, dans les précipices, dans des gouffres de neige, les hommes et les chevaux.

L'opération étant alors démasquée et l'en-

nemi surpris, le cri d'alerte retentissait d'un poste à l'autre; il n'y avait pas un instant à perdre pour renverser les premiers obstacles.

Le général Lannes n'arrêta son avant-garde ralliée à *Etroubles*, au pied de la grande montagne, que le temps nécessaire pour rafraîchir les soldats harassés, et la porta sur la petite ville d'*Aoste* occupée par les Autrichiens, et qu'il fit enlever à la baïonnette; il poursuivit sa marche encore plus rapidement et arriva le 19 mai devant Châtillon. Il y trouva 1,500 Croates occupant, à l'embranchement des deux vallées, une position resserrée et bien appuyée à la rive gauche de la *Dora*; il la fit tourner par la droite, et l'attaquant en même temps de front, il déposta les Autrichiens, leur prit 300 hommes, trois pièces de canon, et poursuivit le reste jusque sous le fort de *Bard*.

Bonaparte, après avoir lancé son corps d'avant-garde, se reposant sur l'activité du commandant en chef Berthier et sur l'intré-

pidité du général Lannes pour vaincre les difficultés du premier passage, était resté de sa personne à *Lausanne*, travaillant sans relâche (comme on le voit par sa correspondance) à régulariser les divers services, à accélérer le transport de l'artillerie, des vivres et des munitions, considérant la moindre négligence, le moindre retard, comme l'écueil le plus dangereux dans une telle entreprise; impatient de toucher le sol d'Italie, il se contenait, s'appliquait à ces détails avec la plus froide prévoyance, mettait à leur exécution toute la vigueur du commandement du chef du gouvernement, et leur donnait avec raison la même importance qu'à la victoire qu'ils devaient lui préparer.

Le premier Consul ne quitta *Lausanne* que le 19 mai; il s'arrêta à *Martigny*, il y reçut des nouvelles du général Suchet, et sans doute les plus favorables qu'il pût espérer, puisqu'elles lui donnaient la certitude que le 14 mai le général Mélas était à *Vintimiglia*, et qu'après avoir été repoussé

du pont du *Var*, informé du mouvement de l'armée de réserve sur *Genève*, il s'était borné à détacher un petit corps de 5,000 hommes par le *Col de Tende* vers le *Piémont;* sa position était donc bien connue, ses mouvemens pouvaient être calculés, ses marches comptées : il était évident qu'il n'avait pas soupçonné le but d'opération de l'armée de réserve et moins encore ses moyens de l'atteindre. Pour ne pas anticiper sur les événemens, il nous faudrait rétrograder déjà vers les rivages de la Méditerranée; il nous faudrait montrer comment le général Mélas, retenu d'un côté par l'obstination de Masséna et la vaine attente de la chute de *Gênes*, et de l'autre, par la défense du pont du *Var*, après de rudes et de fréquens combats, fut déçu, arrêté par cette double diversion, et songea trop tard à rallier ses troupes dispersées. Mais achevons d'abord d'exposer les progrès des colonnes françaises jusqu'aux plaines d'Italie.

Les rapports satisfaisans du général Berthier sur la prise d'*Aoste* et le combat de

Châtillon, décidèrent Bonaparte à ne pas différer davantage, et par sa présence au-delà des monts, à découvrir ses projets. Plein de joie et d'espérance, il passa le *Saint-Bernard* le 20 mai, porta le même jour son quartier général à *Etroubles*, et le lendemain à *Aoste*.

Depuis deux jours le général en chef Berthier avait rejoint l'avant-garde arrêtée devant le château de *Bard*, obstacle que, d'après les rapports et même à la première vue, on n'avait pas dû croire si considérable.

Un rocher de forme pyramidale, détaché et isolé sur la rive gauche de la *Dora*, qui s'ouvre un lit profond et un cours plus rapide entre ses débris, ferme ici la vallée et présente une formidable barrière; c'est sur ce rocher qu'on a construit le fort dont le tracé est irrégulier comme la coupe du terrein : il a un bon revêtement et presque partout une double enceinte; les points les plus favorables pour la direction des feux ont été bien saisis; plus ou moins élevés,

plus ou moins plongeans, ils sont distribués de manière à ne laisser, ni dans la petite ville construite au-dessous et à l'extrémité du plateau au bord de la rivière, ni sur aucun des endroits qui paraissent accessibles, un seul point qui ne soit vu et ne puisse être atteint par l'artillerie. Il y avait vingt-deux pièces en batterie. Comme le fort est dominé, à la portée du fusil, par les pointes et les infractuosités les plus avancées de la montagne d'*Albaredo*, d'où la masse des rochers a été détachée, la garnison (environ 400 hommes) était logée et parfaitement à couvert dans des casernes formant le terre-plein, et prenant jour par les créneaux dont le revêtement était percé. Ces casernes étaient blindées, chargées et recouvertes avec de larges pierres.

Après avoir fait une exacte reconnaissance du fort de *Bard*, le commandant du génie Marescot déclara qu'il ne pouvait être enlevé de vive force, si le commandant voulait se défendre.

Dès que le général Lannes eut fait replier

les avant-postes qui occupaient les hauteurs, le général Berthier, déterminé à forcer le passage, fit attaquer la ville; les ponts-levis furent baissés, les portes enfoncées par les sapeurs et les grenadiers; les Autrichiens furent chassés de la ville, poursuivis et forcés de rentrer dans le fort qui, dès ce moment, fut étroitement bloqué. Trois compagnies de grenadiers se logèrent dans les maisons les plus à portée du fort, d'où ils tiraient sur les embrasures et les créneaux. On vit alors de plus près la force de l'obstacle et la nécessité de l'enlever : la position de l'armée française devenait très-critique; elle ne vivait que des approvisionnemens si difficilement amassés au-delà du *Saint-Bernard*, plus difficilement encore transportés en-deçà; tout pressait, mais tous les moyens étaient de préférence accordés à l'artillerie. L'inquiétude et l'impatience de Bonaparte étaient extrêmes; on peut en juger par sa correspondance, par ses ordres pressans, et par la multiplicité de moyens et de précautions que d'heure en heure il indiquait à Berthier. Celui-ci, ne pouvant

plus se flatter de se rendre maître du fort, parvint à ouvrir un passage à l'armée, si l'on peut appeler ainsi l'escalier taillé dans le rocher d'*Albaredo*, qu'on rendit, à force de travail, praticable pour les hommes et les chevaux, mais qui ne pouvait jamais l'être pour l'artillerie. Les troupes de l'avant-garde, et successivement celles des divisions, défilèrent par ce sentier périlleux avec bien plus de difficultés qu'on n'en avait rencontré au passage du *Grand Saint-Bernard*. Cependant les généraux Marescot et Marmont étudiaient le terrain, cherchaient dans cette impénétrable barrière les points d'où l'on pourrait battre le fort et en éteindre les feux. On parvint à établir quelques pièces qui dominaient le rocher, mais qui produisaient peu d'effet. Le commandant autrichien, sommé et menacé d'être emporté d'assaut, répondit avec fermeté, en homme qui connaissait et ses moyens de le soutenir et l'importance de son poste.

Bonaparte, arrivé à *Kerres* le 23 mai, alla reconnaître lui-même ce terrible écueil.

Il consulta le général Marescot sur la possibilité d'escalader le fort, et malgré sa réponse négative, il ordonna l'attaque de vive-force de la première enceinte palissadée, et l'escalade et l'assaut du corps de place. Pendant que le général Berthier faisait les dispositions nécessaires, Bonaparte, après avoir expliqué lui-même à un officier supérieur bien choisi parmi les braves pour conduire la principale attaque, comment il devait exécuter ses ordres, prit à part le général Marescot et lui dit : « Cet officier n'entend » pas ce qu'il a à faire, et l'assaut man- » quera ». Ce trait est remarquable; il avait vu et jugé par ses propres lumières; il avait confiance en celles de Marescot, mais il calcula et ce qu'il en coûterait d'hommes et l'importance de l'obstacle, et voulut tenter la seule chance de succès, la faiblesse du commandant autrichien : ce fut en vain : le général Berthier fit former trois attaques, chacune de 300 grenadiers soutenus par des réserves. Les deux attaques réelles et combinées, sous le commandement du général

Loison, ayant sous ses ordres le général Gobert et le chef de brigade Dufour, partirent, l'une de *Donas* sur la route d'*Ivrée*, et l'autre de la ville en face de la porte du fort. La troisième attaque n'était qu'une démonstration sur la rive droite de la *Dora*, une bruyante menace de passage pour attirer l'attention de la garnison. Les compagnies de grenadiers, au signal donné à minuit, gravissant en silence d'un rocher à l'autre, arrivèrent des deux côtés jusqu'aux palissades qui formaient la première enceinte; ils l'emportèrent et poursuivirent jusqu'au pied du rempart les Autrichiens qui rentrèrent dans le fort. Il fallut alors tenter d'abattre les ponts-levis, briser les portes, appliquer les échelles qu'on avait rassemblées; mais il partit des créneaux une grêle de balles; les pièces qui battaient le pied du rempart, vomissaient la mitraille sur les Français partout à découvert, tandis que des grenades lancées, des obus jetés à la main du haut du rempart, achevèrent de mettre le désordre parmi eux, et les for-

cèrent à la retraite. Il y a peu d'exemple d'une attaque aussi audacieusement conduite; le général Loison fut renversé au pied du rempart par l'explosion d'une bombe; le colonel Dufour y fut aussi grièvement blessé.

Après cette tentative infructueuse, le commandant, sommé pour la quatrième fois, ayant répondu que ses instructions et le soin de son honneur lui prescrivaient de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, on ne songea plus qu'à pousser avec vigueur le siége, dont le commandement fut laissé au général Chabran. A mesure que les moyens d'artillerie furent plus abondans, on choisit mieux l'emplacement des batteries. Celles qui tiraient de bas en haut, quoiqu'à bonne portée, et celles qui à revers plongeaient dans le fort, mais à une trop grande distance, ne pouvaient produire que peu d'effet; une seule pièce, placée dans le clocher de l'église de Bard, battait en brèche et répondait avec avantage au feu de l'ennemi.

Cependant le général Lannes qui, dès le 20 mai, avait porté le corps d'avant-garde sur *Ivrée*, pouvait être attaqué, et n'avait point encore d'artillerie. L'encombrement au-dessus du fort de *Bard* s'augmentait. Le général en chef Berthier ne prit conseil que du désespoir et de la nécessité, et secondé par la décision et l'intrépide activité du général Marmont, il osa faire passer les pièces et les caissons à travers la ville, sous le feu du fort, à demi-portée de fusil; la route fut jonchée de fumier, les rouages garnis de paille et les pièces traînées à la prolonge, chacune par cinquante braves, dans le plus grand silence, et dans les instans que la profonde obscurité semblaient rendre plus favorables. Ces momens étaient toujours trop courts, et la vigilance de l'ennemi dont le tir était fixé et éprouvé sur les divers points de la route, et qui d'ailleurs, pour l'éclairer et la fouiller, ne cessait de lancer des obus, des grenades et des pots à feu, rendirent cette belle opération très-périlleuse.

Plus ces difficultés imprévues avaient re-

tardé la marche de l'armée française, et plus Bonaparte avait pressé les mouvemens du corps d'avant-garde, afin de préparer et de couvrir la réunion des différentes colonnes à l'entrée du *Piémont*.

Le général Lannes reçut l'ordre d'attaquer de vive force la ville et la citadelle d'*Ivrée*, que l'entière sécurité où étaient les Autrichiens dans cette partie leur avait fait négliger. Ils en réparaient les ouvrages et élevaient à la hâte de nouvelles batteries, lorsqu'ils furent surpris par l'attaque violente des Français. Un corps d'environ 4000 hommes, infanterie et cavalerie, s'était jeté dans *Ivrée*; d'autres renforts y étaient attendus.

Ivrée, assez avantageusement située sur la rive gauche de la *Dora Baltea*, au-dessus de l'entrée du canal de *Vercelli* qui joint les eaux de la *Dora* à celles de la *Sesia*, est une assez bonne place. Le duc de Vendôme, qui l'assiégea en 1704, ne put la réduire qu'après l'avoir, pendant dix jours, écrasée sous le feu d'une formidable artillerie.

Le général Lannes fit assaillir à la fois la ville et la citadelle. Il rencontra d'abord, et pendant deux jours, une vigoureuse résistance; mais un bataillon de la 22e demi-brigade, conduit par un jeune officier dont le nom doit être conservé, le capitaine Cochet, aide-de-camp du général Malher, escalada le fort, et s'en empara à la bayonnette; la garnison de la ville continuant de se défendre, le général Lannes ordonna à la fois un triple assaut sur les trois portes de la ville : il se mit à la tête de sa colonne de droite, et porta de sa main les premiers coups de hache à la barrière. Les 22e et 40e demi-brigades brisèrent les ponts-levis, enfoncèrent les portes, et pénétrèrent si rapidement dans la ville, que les troupes autrichiennes eurent à peine le temps de l'évacuer et de se retirer par le pont de la *Chiusella*, sur la route de *Chivasso*, après avoir perdu beaucoup d'hommes, et laissé 300 prisonniers entre les mains des Français.

Ayant enlevé cette clef des plaines d'Italie, le général Lannes eut ordre de pous-

ser plus avant sur la route de *Turin*. Les généraux autrichiens, Keim et Haddick, qui n'étaient point encore éclairés sur la véritable force de l'armée française, ne voyaient dans cette audacieuse irruption qu'une tentative pour distraire le général Mélas du double objet qu'il devait poursuivre sans relâche, la prise de *Gênes* et l'invasion des provinces méridionales de la France : ils ne songeaient qu'à couvrir *Turin*. Ils rassemblèrent environ 6,000 hommes de bonne infanterie des régimens de *Kinski*, *Toscana*, *Wallis*, les gardes du roi de Sardaigne, et 4,000 chevaux, parmi lesquels se trouvaient les dragons de Latour, plusieurs régimens de hussards et quelques corps de grosse cavalerie. Ils prirent une très-bonne position sur la rive droite et un peu en arrière du pont de la *Chiusella*.

Le général Lannes les attaqua le 26 mai avec son avant-garde, soutenue par la division Boudet et deux régimens de troupes à cheval. Le pont fut d'abord emporté par la 6e demi-brigade d'infanterie légère. Son

commandant, Macon, voyant que le feu des quatre pièces d'artillerie qui barraient le pont arrêtait la tête de sa colonne, se précipita dans la rivière, fut suivi par sa troupe, et, sous le feu de mitraille le plus meurtrier, parvint à tourner le pont. Cette action décida l'affaire; l'infanterie dépostée se forma sur la hauteur; le combat s'y engagea encore plus chaudement : les troupes françaises, en débouchant du pont, chargèrent avec tant d'impétuosité, que les Autrichiens ne purent tenir plus long-temps et se retirèrent précipitamment sur *Romano*. Ils traversaient la plaine en désordre, quand leur cavalerie se déploya, et chargeant avec vigueur, dégagea l'artillerie au moment où elle allait être enlevée. Le général français Malher arrivant sur le champ de bataille avec deux demi-brigades, arrêta cette cavalerie qui, rompue par des charges réitérées et toujours inutiles, souffrit beaucoup du feu de l'infanterie en couvrant la retraite sur *Chivasso*, où le général Lannes entra le lendemain. Le beau régiment de

Latour perdit seul plus de 200 chevaux. Le général comte Nicolas de Palfi, menant la charge, fut blessé mortellement, et transporté à *Romano* où il mourut.

Ce combat donna aux jeunes soldats de l'armée française beaucoup d'audace et de confiance, en leur montrant qu'avec de la fermeté et du sang-froid ils pouvaient soutenir en plaine les efforts de la plus intrépide cavalerie.

Toutes les divisions qui avaient passé le *Grand Saint-Bernard*, se réunirent à *Ivrée* du 20 au 22 mai. Le corps du général Moncey était descendu du *Saint-Gothard* à *Bellinzona*; la colonne du général Béthancourt, qui avait passé le *Simplon*, était arrivée à *Domo Dossola* sans rencontrer d'obstacle.

A l'aile droite, le général Thureau attaqua le 22 mai le village retranché de *Clavière*, au-dessus du *Pas de Suze*, sur la route qui conduit à *Briançon* par le *Mont-Genèvre*; les retranchemens et le fort *Saint-François*, garnis d'artillerie, furent enlevés malgré la plus vive résistance. Le général

Thureau poursuivit l'ennemi jusqu'à *Suze*, le força de capituler sur le plateau de la *Brunette*; et après avoir opéré cette utile diversion, il prit position entre *Avigliana* et *Suze*, sur les hauteurs de *Bossolino*, et menaçant *Turin*, se tint en mesure d'opérer sa jonction, ou de se porter sur les derrières de l'ennemi.

L'armée de réserve était déjà toute entière au-delà des Alpes, occupant une ligne assez étendue depuis *Suze* jusqu'à *Bellinzona*. Le premier objet apparent des opérations de Bonaparte était de s'étendre dans le *Piémont* pour assurer ses subsistances, de s'emparer des places, des magasins et de tous les points forts, afin de n'en pas laisser l'avantage au général Mélas, si, prévenu à temps, il avait rassemblé assez de troupes et d'artillerie pour livrer bataille à l'armée française au débouché du *Val d'Aoste*. La marche et les attaques du général Thureau par la vallée de *Suze* secondaient ce premier dessein. Le second objet était de se porter sur *Milan*, soit pour empêcher les corps de l'armée au-

trichienne répandus dans la haute Italie de passer le *Tésin*, si M. de Mélas rassemblait son armée dans le *Piémont*, soit pour rétablir le gouvernement de la république cisalpine et disposer de toutes ses ressources. En atteignant l'un ou l'autre objet, le premier Consul dégageait Masséna s'il en était encore temps, et dans tous les cas, il acquérait une large base en Italie, et se trouvait en mesure de couper la ligne d'opérations de l'armée autrichienne, en menaçant les places de la Lombardie. La marche du général Moncey par le *Saint-Gothard* était particulièrement dirigée vers ce but.

La divergence des opérations entreprises par le général Mélas pouvait faire pressentir le succès de cette vaste et forte combinaison : la prise d'*Ivrée* en fut le gage.

Bonaparte ne s'arrêta dans cette place que le temps nécessaire pour passer la revue de son armée et décider sa marche, non d'après les nouvelles de l'ennemi, car il n'en reçut que de très-vagues, mais d'après la dissémination de ses forces assez prouvée par la

faiblesse de ses efforts au point le plus important.

Le général Lannes poursuivit le corps qu'il avait battu au pont de la *Chiusella* et à *Romano*, le rejeta au-delà de l'*Orca*, s'empara des magasins de *Chivasso* et prit ou détruisit les convois de vivres embarqués sur le *Pô*. Il menaçait d'entrer à *Turin*, dont il n'était plus éloigné que d'une marche. A la faveur de cette irruption, le général Murat reçut l'ordre de se porter à *Santhia* avec une avant-garde de 1,500 chevaux. Il y fut joint par les divisions Boudet et Loison, et marcha sur *Verceil*. Il n'éprouva qu'une faible résistance au passage de la *Sésia*. Toutes les divisions françaises suivirent ce mouvement, à l'exception du corps du général Lannes, qui, descendant la rive gauche du *Pô*, continuait de menacer les places du *Piémont*, et flanquait en même temps la droite de l'armée. Le flanc gauche était éclairé jusqu'au pied des montagnes par la légion italienne sous les ordres du général Lecchi, qui était partie de *Châtillon* dans la vallée

d'*Aoste* le 21 mai, et avait marché par *Grassoney* pour entrer dans la haute vallée de la *Sésia*. Le général Lecchi rencontra à *Varallo* 600 hommes de la légion de Rohan, qui, retranchés avec de l'artillerie, se défendirent vaillamment, mais furent contraints de céder au nombre, et se retirèrent sur le lac d'*Orta*.

Ainsi l'armée de réserve arriva en bon ordre et sans rencontrer d'obstacles jusque sur les bords du *Tésin*. Nous ne suivrons pas ses mouvemens au-delà de cette frontière de la Lombardie avant d'avoir fait connaître ceux du général Mélas que rien n'avait pu distraire du siége de Gênes ni de son agression des Alpes maritimes. Masséna continuait de se défendre avec la plus brillante obstination, et le général Suchet, avec une poignée de Français (moins de 5,000 combattans), occupait depuis un mois la meilleure partie de l'armée autrichienne, et retenait encore le général Mélas à l'extrémité de l'Italie orientale, quand l'invasion du Milanès était presque achevée.

C'est à l'habileté, à la vigueur de la défensive du général Suchet, comme à la persévérance du général Masséna, que Bonaparte fut redevable de la plus grande part du succès de son expédition. Ces événemens, que nous allons retracer, sont par eux-mêmes, et comme causes principales, non moins dignes de mémoire, que la grande bataille qui décida peu de temps après du sort de l'Italie, et dut changer le sort du monde.

CHAPITRE V.

Suite des opérations du général Mélas dans la rivière de Gênes. — Retraite du général Suchet. — Bataille d'Oneille. — Défense du pont du Var. — Retraite du général Mélas. — Siége de Gênes.

Après l'attaque infructueuse des retranchemens de *Saint-Jacques*, où le général Elsnitz avait réuni ses forces, le général Suchet n'ayant plus de communications avec le général Masséna, ignorant que ce dernier, même après la bataille de *Voltry*, n'avait pas encore renoncé à l'espoir d'opérer sa jonction par *Millesimo* et *Cairo*, tenait toujours les positions de *Settepani* et de *Melogno* : il fit attaquer et enlever à la baïonnette, par le général Séras, les redoutes de *Murtalto* que le général autrichien Gorupp fut contraint d'abandonner précipitamment. Le général Suchet, affectant de maintenir l'offensive, continuait de harceler l'ennemi, lorsque le général Mélas, arrivé à *Legine*, entre

Savone et *Vado*, le 27 avril, avec les troupes qu'il avait retirées du blocus de Gênes, fit attaquer le lendemain les positions de *Melogno* et de *Settepani*. Le général Elsnitz dirigea sa colonne sur *Terra di Melogno* et *Calissano*; le général Lattermann marcha sur *Borgo-Finale*, et le général Gorupp, auquel s'était joint le général Kaim, fut chargé d'agir dans les environs de *San-Bernardo*, et de pousser une forte reconnaissance jusque sur le *Col de Tende*.

Éclairé sur le danger de sa position par la certitude de l'investissement de la place de Gênes, et par les avis des mouvemens des Autrichiens vers les hautes vallées du *Tanaro*, le général Suchet se décida enfin à abandonner ses positions de *Melogno* et de *Settepani*, pour prendre une nouvelle ligne de défense. Il eût peut-être été victime de sa téméraire obstination, si le général Mélas, laissant devant lui un corps peu considérable, au lieu de s'y porter de sa personne dans l'espérance de l'enlever, eût marché sur le *Col de Tende* et se fût jeté avec toute

sa réserve sur sa communication avec la frontière de France, qu'il eût trouvée entièrement dégarnie de troupes.

Du 29 au 30 avril, la petite armée française, plus concentrée, occupait par sa droite *Loano*, *Borghetto* et les retranchemens du *Santo-Spirito*, et par sa gauche, les postes de *San-Bernardo* et la *Rocca Barbena*.

Quoique cette position que le général Suchet s'était préparée fût plus resserrée, et couvrît mieux ses points de retraite, comme elle était parallèle au front de l'ennemi qui, supérieur en forces, manœuvrait librement et à couvert au-delà des sommités, il ne pouvait s'y arrêter; il y soutint cependant une attaque générale bien combinée et secondée par une insurrection de la vallée d'*Oneille*, qui ne laissait aux Français aucun espoir de salut, s'ils étaient mis en désordre.

Le 1er mai, le général Mélas, avec une forte colonne, suivant le rivage de la mer, enleva *Loano*, et força la garnison à se replier sur *Borghetto*; il manœuvrait en même temps sur toute la ligne. Le lendemain 2 mai, le

général Elsnitz attaqua vivement le général Séras à la *Rocca Barbena :* celui-ci voyant que l'intention de l'ennemi était de le retenir et de l'isoler, se replia sur *Campo-Preti* pour se resserrer et s'appuyer sur le centre de la ligne qui tenait la position du *Mont-Galet*; mais la plus forte colonne autrichienne, conduite par le général Bellegarde, ayant attaqué en même temps et avec la plus grande impétuosité la demi-brigade qui formait le centre de la ligne, l'enfonça et la repoussa jusqu'à *Concento*, au-delà du torrent. Cette manœuvre mit le général Séras dans le plus grand danger; il allait être enveloppé, s'il n'eût dégagé sa droite, en attaquant lui-même les redoutes de *Zucharello*, que les Autrichiens avaient déjà occupées; il rétablit ainsi le combat, et empêcha le général Bellegarde de traverser la ligne.

En même temps le général Lattermann, soutenu par le feu des frégates anglaises qui longeaient la côte, s'empara de *Borghetto*, mais ne put parvenir à déposter entièrement la droite de la ligne française.

Le général Suchet fit sa retraite pendant la nuit et prit une nouvelle position, appuyant toujours sa droite à la mer, à *Onéglio* et *Port-Maurice*; sa gauche placée à la *Pieva*, s'éclairait par des postes détachés jusqu'aux sources du *Tanaro*, le centre occupait *Toria* et *San-Bartholomeo*. Informé des premiers mouvemens de l'armée de réserve sur *Genève*, et de la reprise du *Mont-Cénis* par le général Thureau, Suchet espérait que le général Mélas serait obligé de porter en Piémont une partie de ses forces, et qu'il pourrait se maintenir dans la vallée d'*Oneille*, du moins aussi long-temps que les positions du *Col de Tende*, gardées par le général Lesuire avec 1,800 hommes, n'auraient pas été forcées.

Les Autrichiens ne firent pendant quatre jours aucune attaque sérieuse sur le front de la ligne française; ils eurent même quelques désavantages dans les petits combats d'avant-postes; ils couvraient ainsi le mouvement du général Gorupp qui, le 6 mai, parut au *Col de Tende* avec des forces su-

périeures, déposta rapidement le général Lesuire, et le poursuivit jusqu'à *Saorgio*.

Dès le lendemain le général Mélas, ayant réuni de 15 à 18,000 hommes, mit les colonnes en mouvement une heure avant le jour. Le général Elsnitz se présenta devant *San-Bartholomeo* et *Rezzo*, qui formaient, comme nous l'avons dit, le centre de la ligne des Français, et où le général Suchet avait réuni la majeure partie de ses troupes : la position fut défendue avec la plus grande ténacité, surtout au village de *Cesio*, où l'on se battit pendant cinq heures, et souvent à la baïonnette, avec le dernier acharnement.

L'extrême gauche, sous les ordres du général Jablonowsky, attaquée par trois colonnes, fut séparée du reste de la ligne; le général Puget, qui commandait à la *Pieva* et à *San-Bartholomeo*, fit de vains efforts pour rétablir ses communications, et se trouvant à découvert et débordé, il fut obligé de se retirer sur la montagne d'*Acquarone*, point de ralliement indiqué par le général Suchet; celui-ci se hâtait de conduire sa réserve;

mais sa ligne étant rompue, les corps successivement dépostés étaient forcés de dépasser la position d'*Acquarone*, où les Autrichiens étaient déjà parvenus; ces corps furent poussés jusqu'à *Taggia*, toujours combattant et profitant des moindres obstacles, et de la nuit et de la difficulté des chemins, pour retarder les progrès de l'ennemi sur la principale communication au bord de la mer. Cette dernière ressource fut conservée par la fermeté des troupes qui composaient l'aile droite et qui défendaient le *Port-Maurice*. La colonne du général Lattermann fut long-temps arrêtée devant quelques maisons crénelées qu'une poignée de Français s'obstinèrent à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Cette attaque générale par la pointe de l'aile gauche en débordant, serrant et reversant toujours vers la mer, selon la pente et l'avantage du terrain, fut conduite par les généraux autrichiens avec tant de vigueur et d'accord entre leurs diverses colonnes, que cette petite armée eût été enveloppée et

détruite, si, pendant cette sanglante journée, tous n'avaient combattu avec le courage du désespoir; et, ce qui rend encore plus grand et plus digne de mémoire cet exemple de valeur et de constance des soldats français, c'est que ceux-ci étaient physiquement affaiblis par les plus pénibles privations : un seul pain de munition était partagé entre quinze hommes.

Il ne restait plus au général Suchet, en deçà du Var et des vieilles frontières de France, d'autre ligne de défense que celle de *Vintimiglia*, formée par la *Roya*, dont le cours direct et perpendiculaire à la côte, depuis la plus haute sommité du *Col de Tende*, et resserré entre de hautes montagnes, forme, surtout pendant la fonte des neiges, un grand obstacle; cette ligne était d'autant meilleure, que les hauteurs les plus escarpées, les meilleurs postes, les passages les plus difficiles, se trouvent sur la rive droite.

Mais le général Mélas, qui avait pressenti que son habile adversaire se réservait ce

dernier retranchement, ne l'avait attaqué, dans ceux de la vallée d'*Oneille*, qu'après s'être assuré, par l'occupation du *Col de Tende*, qu'il ne pourrait s'affermir dans la position de *Vintimiglia;* et en effet, le général Suchet ne songea même pas à s'y arrêter dès qu'il eut la certitude que le général Lesuire repoussé, comme nous l'avons dit plus haut, jusqu'à *Saorgio,* avait été attaqué au *Col de Tende* par des forces plus considérables que la totalité de l'armée française.

N'ayant plus aucun espoir d'appuyer et de maintenir son aile gauche déjà tournée, Suchet, après avoir approvisionné le fort de *Vintimiglia* et pourvu à la défense de ceux de *Villefranche* et *Montalban*, rallia ses troupes répandues sur la *Roya*, et quitta la ville de *Nice* le 11 mai, pour se porter sur le *Var*. Quoique vivement poursuivi par un ennemi supérieur, ardent et victorieux, il ne fit pas des pertes sensibles pendant les trois dernières marches après la bataille d'*Oneille*.

Le passage du *Var* en présence de l'ar-

mée autrichienne qui entra dans *Nice* le jour même de l'évacuation, offrait encore de grandes difficultés. Le général Elsnitz s'était avancé jusqu'à *Monte-Grosso*, et coupait ainsi la retraite aux troupes françaises qui occupaient *Levenzo*, poste important en avant du double confluent de la *Vesubbia* et de la *Tinca*. Le passage du *Col de Braous* au-dessus de *Sospello* avait été forcé. Les colonnes autrichiennes pénétraient, descendaient rapidement de toutes parts, et enveloppaient les arrière-gardes; aucune cependant ne fut enlevée : elles se firent jour à travers l'ennemi, et le 12 mai Suchet, achevant sa belle retraite, fit passer son armée au-delà du *Var*, ne laissant sur la rive gauche que les troupes nécessaires à la défense de la tête du pont.

La ligne du *Var* a toujours été considérée comme une des parties faibles de l'ancienne frontière de France, parce que, pour trouver un appui solide à la gauche de cette ligne de défense, il faudrait la porter à une distance de 15 à 18 lieues, jusqu'aux

montagnes de première hauteur, au-delà des trois vallées de la *Tinca*, du *Var supérieur* et de l'*Estéron*. Les passages multipliés, et la facilité des communications à l'ouvert de ces vallées, permettent à un ennemi assez fort pour tenter une invasion, de détourner l'obstacle qu'on lui opposerait à l'embouchure du *Var*. Il pourrait prendre des positions transversales et parallèles à la côte, d'où il menacerait également de s'emparer des grands ports de *Toulon* et *Marseille*, et de pénétrer par la vallée de *Barcelonnette* dans la grande vallée de la *Durance*; il aurait alors franchi toute la masse des Alpes françaises.

Telles étaient les vues et les espérances du général Mélas. Un siècle auparavant, en 1707, le prince Eugène, soutenu de même par une flotte anglaise commandée par le chevalier Shovel, avait assiégé et bombardé *Toulon*, qui fut sauvé par le maréchal de Tessé. Les anglais cette fois se flattaient d'avoir conservé en *Provence* des intelligences trop faciles à ménager pendant les

troubles civils et dans un pays si violemment agité; ils croyaient pouvoir y exciter un soulèvement à l'apparition des Autrichiens, et promettaient, après la reddition de Gênes, une coopération plus forte et plus efficace de tous leurs moyens maritimes.

Ces considérations auraient pu déterminer le général Suchet à chercher au-delà du *Var* une position plus sûre, un camp retranché, où il pût refaire ses troupes, recevoir les renforts qui lui étaient promis, et manœuvrer selon le développement du projet d'invasion; mais les dépêches du premier Consul, qui annonçaient les premiers succès de Moreau sur le Rhin, et l'entrée de l'armée de réserve en Italie, faisant espérer un changement subit et prochain dans l'emploi des forces de l'ennemi, le général Suchet résolut de défendre le *Var*. Le soin de perfectionner les ouvrages de la tête de pont fut confié au général du génie Campredon, l'un de ceux qui ont su le mieux appliquer l'art de fortifier à la construction des ouvrages de campagne. C'est une jus-

tice rendue par tous les militaires de l'Europe aux ingénieurs français, qu'ils ont, pendant cette guerre, surpassé dans ce genre de travaux tous leurs devanciers. Ils ont mieux saisi les divers avantages du terrain ; ils ont donné à leurs tracés des développemens plus étendus et mieux calculés pour l'emplacement de l'artillerie, la direction et l'économie des feux, et pour les mouvemens et l'action des troupes destinées à la défense des positions retranchées et des postes fermés de toute espèce. Le souvenir et l'image de plusieurs de ces grands travaux que le changement des circonstances a fait raser et disparaître, méritent d'autant plus d'être conservés par les maîtres de l'art, que ces progrès de la science sont précisément ceux dont l'humanité doit le plus s'applaudir ; car, si cet accroissement de difficultés à vaincre, et la sécurité qu'inspirent la force et le bon état des fortifications de campagne à ceux qui les occupent, coûtent plus de sacrifices à l'attaquant, ces digues plus souvent encore arrêtent le torrent des

dévastations, suspendent la fureur des combats et font consumer le temps au lieu de consumer les hommes.

En moins de trois jours la tête du pont du *Var* fut mise à l'abri d'un coup de main. Les Autrichiens établirent leur ligne un peu en arrière et parallèlement au fleuve, depuis la mer jusqu'à *Aspremont*. Le général Suchet accorda quelque repos à ses soldats exténués, rétablit à la hâte son artillerie, pressa l'arrivée des renforts, appela les gardes nationales, et s'affermit dans la résolution de conserver, avec le pont sur le *Var*, les moyens de reprendre l'offensive à l'instant où le général Mélas, détrompé, volerait à la défense du Piémont. Pour ne pas lui laisser la possibilité de dérober sa marche, Suchet avait fait établir un télégraphe dans le fort de *Montalban*, d'où la plus grande partie des mouvemens de l'armée autrichienne pouvaient être facilement observés. Un second télégraphe fut placé à *Gilette*, sur la rive droite du *Var*, entre les deux vallées : l'un et l'autre correspon-

daient avec un troisième établi au quartier-général à *Cagnes* et à *Saint-Laurent*. Cette transmission rapide d'ordres et d'avis, que l'ennemi ne pouvait intercepter, servit bien la vigilance du général français : il ne pouvait croire que M. de Mélas traitât de fables et considérât comme des ruses de guerre les rapports qu'il recevait tous les jours sur le passage des Alpes. Suchet s'attendait à ne trouver au-delà du *Var* qu'un simple masque, un rideau de milices piémontaises, tandis que les 20,000 hommes qu'il avait devant lui, et qui étaient l'élite de l'armée autrichienne, se seraient portés à marches forcées au débouché de la vallée d'*Aoste*; cette masse aurait pu arrêter les colonnes de Bonaparte, qui n'étaient point encore réunies, qui n'avaient pu amener qu'une faible artillerie, et que le manque de munitions de guerre et de bouche aurait peut-être bientôt forcé à une retraite désastreuse.

Mais le vieil et brave feld-maréchal suivit aveuglément ses premières instructions, et

ne voulut rien changer au plan d'opérations prescrit par le conseil aulique ; ne pouvant plus douter cependant que les Français n'eussent paru en-deçà des Alpes, et qu'ils n'eussent fait replier les postes avancés à la tête des vallées du *Pô* et de la *Dora*, il se borna, comme nous l'avons déjà dit, à détacher un corps de 4 à 5,000 hommes qui, sous les ordres des généraux Kaim, de Haddick et de Palfy, combattirent vainement à *Ivrée* et sur la *Chiusella*, et furent repoussés jusque sous les murs de *Turin*.

Le général Suchet ne tarda pas à être éclairé sur le parti que prenait le général autrichien, et dès le 13 mai, les brigades des généraux Elsnitz, Lattermann et Bellegarde, attaquèrent vivement la tête de pont dont les nouveaux ouvrages étaient à peine tracés : elles furent repoussées, et les François, devenus plus confians par un premier succès, poussèrent leurs travaux avec la plus grande vigueur.

A cette même époque, le général Rochambeau, fils du maréchal que sa belle cam-

pagne d'Amérique fit participer à la gloire de l'illustre Washington, fut rappelé dans les rangs de l'armée française, et employé à belle du *Var*. Suchet, à son arrivée, lui fournit l'occasion de soutenir son nom et sa réputation d'intrépidité; il le chargea de la défense de la tête de pont, et pour en protéger les travaux et contenir l'ennemi, il ordonna une forte reconnaissance sur toute la ligne. Rochambeau l'exécuta avec sa division; tous les postes autrichiens furent forcés de se replier derrière les abattis et dans les retranchemens dont ils s'étaient déjà couverts : ces précautions toujours sages, trop souvent négligées, mais qui semblaient être surabondantes pour une armée agissant offensivement, faisaient présumer que le général Mélas méditait de partir avec sa réserve, et de ne laisser sur le Var qu'un corps d'observation assez fortement posté pour fermer au général Suchet le chemin de la *rivière de Gênes* et celui du *Col de Tende*; les rapports télégraphiques de *Montalban* confirmaient ces soupçons. Le premier Consul, au moment du passage du *Saint-*

Bernard, avait expressément recommandé au général Suchet d'occuper et de retenir le général Mélas; aussi ne cessait-il de le harceler; il renforça son aile gauche pour mieux éclairer ses mouvemens, et ordonna au général Garnier qui la commandait de passer le Var à *Malaussene*, de forcer le pont sur la *Tinca* et de se porter sur *Hutel*, afin de pouvoir marcher vivement sur *Braous*, et prévenir les Autrichiens au *Col de Tende* s'ils exécutaient leur mouvement en arrière par leur flanc droit : ces dispositions attirèrent l'attention du général Mélas; il se persuada que les Français avaient reçu des renforts considérables, et qu'ils se préparaient à reprendre l'offensive; il renforça son aile droite, fit observer de plus près le général Garnier, et disposa lui-même une attaque plus sérieuse.

Le 22 mai, à la pointe du jour, six régimens d'infanterie et onze bataillons de grenadiers, furent dirigés à la fois sur la tête de pont : ces masses étaient soutenues à leur droite par une batterie de douze pièces qui,

suivant le mouvement des colonnes, vomissaient la mitraille; du côté de la mer, une grosse frégate et deux pinques, embossés à l'embouchure du Var, foudroyaient les deux rives avec des pièces de fort calibre, et leur feu rasant prenait des revers sur les ouvrages avancés des Français, se croisait avec celui des pièces de bataille, et protégea l'approche des colonnes jusqu'au pied des retranchemens. Les Autrichiens, ainsi soutenus sur leurs ailes, livrèrent au centre avec toute leur impulsion, l'assaut le plus furieux; Rochambeau le soutint avec fermeté; ses troupes se battirent à portée de pistolet avec une ardeur égale à celle des assaillans : ceux-ci furent repoussés et forcés de se retirer, après avoir fait une perte considérable.

Le général Mélas, avant cette seconde attaque, avait déjà commencé son mouvement par *Sospello* et le *Col de Tende*; il laissa au général Elsnitz le commandement du corps d'armée sur le *Var*, pour se porter de sa personne avec le général de Zach, son quartier-maître général, et

une réserve d'environ 6,000 hommes dans la plaine du Piémont, et pour se réunir au corps du général Kaim : il était le 23 mai à *Coni;* il reçut le 24, à *Savigliano,* la nouvelle de la prise d'*Ivrée;* trop certain alors des progrès du corps d'armée du général Berthier, et de l'inutilité de la défense du fort de *Bard,* il ignorait cependant encore, ou se refusait à croire, que Bonaparte fût lui-même à la tête de sa nouvelle armée en-deçà des monts. Renonçant trop tard à l'invasion des provinces méridionales de la France, accourant pour s'opposer à celles de l'Italie, Mélas ne songeait plus qu'à s'assurer de la conquête de *Gênes,* où, pour me servir des expressions d'un auteur allemand, *la résistance meurtrière de l'audacieux sauvage Masséna,* retenait la plus forte partie de l'armée autrichienne.

La citadelle de *Savone,* que le général Soult avait ravitaillée à la hâte, et qui, étroitement bloquée depuis deux mois, n'avait reçu aucun secours, venait de se rendre au général Saint-Julien. Le général Mélas avait

peut-être encore le temps de concentrer ses forces, de marcher sur *Vercelli*, et de rappeler Bonaparte sur sa première ligne d'opération où la queue de ses colonnes, son matériel, et ses renforts pour compléter sa cavalerie, étaient encore en mouvement et en désordre; mais il eût fallu accorder plus tôt au défenseur de Gênes la seule capitulation qu'il voulût accepter, la libre sortie de sa garnison, et dégager à tout prix le corps d'armée du général Ott. Il est vrai de dire que ces changemens subits de système de guerre n'appartiennent qu'aux souverains qui commandent leurs propres armées, aux généralissimes qu'aucune responsabilité ne peut atteindre, et qui ne doivent compte qu'à eux-mêmes, quelquefois à leur nation, mais toujours à la postérité, des sacrifices qu'ils jugent nécessaires, et du parti qu'ils prennent dans les circonstances imprévues, en se mettant au-dessus des considérations qui enchaînent le talent et jusqu'à la pensée des généraux subordonnés à leurs gouvernemens.

C'est ainsi que de jour en jour la réunion des trois principales masses de l'armée autrichienne devenait plus difficile; celle que le général Mélas avait laissée sur le *Var* n'y était pas moins paralysée que celle du blocus de Gênes : jusqu'au moment de la reddition de cette place, il fallait contenir le général Suchet impatient de reprendre l'offensive et prêt à poursuivre ardemment le corps qui ne pouvait tarder à se retirer devant lui.

Cependant le général Elsnitz, pour affermir du moins cette barrière, tenta une troisième fois de rejeter les Français au-delà du *Var*, de brûler le pont et de détruire ces retranchemens d'où ils menaçaient sans cesse de s'élancer.

Le télégraphe de *Montalban*, dont la vigilance importune aux Autrichiens bravait leurs efforts pour le détruire, informa le général Suchet des nouveaux apprêts pour une attaque plus forte et plus régulière de sa tête de pont. On débarquait de l'artillerie et des gabions; on renforçait les lignes

en se rapprochant ; on construisait des batteries ; on entravait tous les passages. Enfin, le 27 mai, vers trois heures après midi, vingt pièces de canon, la plupart de gros calibre, ouvrirent leur feu. Il fut soutenu et vivement répondu par les Français jusqu'à dix heures du soir. Le général Elsnitz fit former alors ses colonnes d'attaque : ses grenadiers s'avancèrent avec la plus grande résolution, poussant de grands cris, et sans doute encouragés par la cessation du feu et le silence qui régna tout à coup dans les retranchemens français ; attendus avec calme à demi-portée de fusil, ils furent accueillis et arrêtés par un feu général de mousqueterie et d'artillerie. L'assaut, suspendu par l'effet de cette grêle de balles et de mitraille, fut renouvelé une heure après avec plus de fureur. Deux cents sapeurs en tête de la première colonne, munis de fascines et de pots à feu, hachèrent le premier abbatis ; mais ils furent encore repoussés et périrent presque tous au pied du retranchement.

Après ce dernier effort, le général Elsnitz ne songea plus qu'à effectuer sa retraite par la rivière de *Génès* pour se réunir au général Ott, soit que celui-ci se fût déjà rendu maître de *Génes*, soit qu'il eût dû lever le siége.

Pendant la nuit qui suivit celle où les Autrichiens échouèrent à cette dernière tentative sur le pont du *Var*, ils abandonnèrent leurs lignes. Le lendemain, la scène changea; les Français attaquèrent à leur tour les postes retranchés qui couvraient le mouvement des Autrichiens, les forcèrent, prirent quatre pièces de canon et firent 300 prisonniers. Le général Rochambeau, débouchant par la petite vallée de *Saint-Isidore*, et traversant le *Val de Magne*, s'avança jusqu'à *Simiers*, et serra de près l'arrière-garde déjà inquiétée par les garnisons de *Montalban* et de *Villefranche* qu'un avis télégraphique avait averties.

Le général Elsnitz avait encore 15,000 hommes, presque tous de belle infanterie, et beaucoup d'artillerie et de munitions :

l'objet principal et pressant était de réunir ce corps à celui du général Ott. Mais le général Mélas n'avait pu laisser à Elsnitz que des instructions éventuelles sur la direction dans laquelle il devait marcher selon la situation des affaires de *Gênes* : si Masséna tenait encore, il devait, en se rapprochant lentement de l'armée du blocus, multiplier les obstacles, et surtout barrer le chemin de la rivière au général Suchet dont l'unique but était d'y pénétrer, de dégager Masséna, ou du moins de continuer cette double diversion dont l'effet devenait de jour en jour plus funeste. Au contraire, si le général Ott s'était déjà rendu maître de *Gênes* et de ses terribles défenseurs, Elsnitz devait repasser les *Apennins* pour faire sa jonction dans la plaine d'*Alexandrie*, ne laissant devant Suchet qu'un petit corps d'observation pour l'occuper, et combinant ses mouvemens avec les garnisons de *Savone* et de *Gênes*.

Quand même le général Suchet eût été moins vigilant, moins bien informé, les premières dispositions de son adversaire au-

raient découvert ses desseins. Le général Elsnitz occupa d'abord la position de *Vintimiglia* et la ligne de la *Roya*, depuis *le col de Tende* jusqu'à la mer. Sur cet espace d'environ vingt-cinq lieues, quelques points bien connus, où déjà dans les anciennes campagnes l'art avait plus d'une fois secondé la nature, forment une chaîne de postes sur la crête des montagnes les plus élevées à la rive droite de ce torrent, le plus fort et le plus rapide de ceux qui percent la grande chaîne entre les *Alpes* et les *Appennins*. Ces points principaux sont : 1°. le *Mont Sabion*, qui domine les rampes ou tourniquet du *Col de Tende*, et ferme la communication de ce passage avec la vallée de la *Vesubbia*; 2°. le *Col de Raus*, d'où l'on débouche sur *Fontan* et *Saorgio*; 3°. le *Mont Lauation*, à deux lieues au-dessous du *Col de Raus*, qui se lie à la défense de ce poste, et forme le centre et la tête de la position générale; 4°. le retranchement de *Beolet* et le col de *Brouis*, au-dessus de *Breglio*; 5°. le *Col de Braous*, au-dessus de *Sospello*; 6°. le confluent de la *Be-*

vera et de la *Roya*; 7°. enfin le fort de *Vintimiglia*.

Pour s'affermir sur cette ligne, le général Elsnitz avait fait d'avance travailler aux anciens retranchemens et former de nouveaux abattis. Il dirigea les divisions Bellegarde et Gorupp, avec une partie de sa cavalerie, sur le *Col de Tende* et les autres postes de la droite, tandis qu'il occupait ceux du centre et de *Vintimiglia* avec le reste de ses troupes, et faisait filer son parc d'artillerie et ses bagages.

Le général Suchet manœuvrant pour tourner la droite de l'ennemi et enlever le poste du *Col de Tende*, qui lui servait d'appui, feignit de vouloir forcer le passage par la route le long de la mer, et chargea le général Clausel de menacer *Vintimiglia* avec un petit corps de 1,000 hommes. Il fallait, à force d'audace et d'activité, en imposer à l'ennemi; car l'armée du *Var*, reprenant l'offensive, ne s'élevait pas à 9,000 combattans. Le général Suchet hasardait beaucoup en s'étendant par sa gauche parallèlement

à la ligne autrichienne, en abordant en même temps tous ces postes avantageux, retranchés et défendus par des forces supérieures : mais il savait que le général Elsnitz était forcé de continuer son mouvement rétrograde; il comptait sur l'ardeur de ses soldats dont il avait éprouvé la constance; enfin il pouvait, en cas de revers, se replier sur la tête du pont du *Var*, dont il faisait augmenter et perfectionner les retranchemens.

L'aile gauche des Français, formée de deux divisions fortes ensemble d'environ 4,000 hommes sous les ordres du général Menard, fut partagée en deux colonnes; l'une remonta la vallée de la *Vesubbia*, l'autre se porta successivement sur le *Col de la Pietra*, au camp des *Mille-Fourches*, au *Mont Laution*, pour tourner le *Col de Brouis* que les Autrichiens se disposaient à défendre opiniâtrement; en même temps, et pour flanquer cette dernière colonne, le général Rochambeau, dont la division formait le centre de la ligne française, poussait des recon-

naissances dans le vallon de la *Bevera* jusqu'à *Olivetta*, et se liait avec les éclaireurs de l'aile droite.

Pressé d'atteindre le point capital, le poste de *Tende*, le général Suchet donna l'ordre au général Menard d'emporter la position du *Col de Raus*, pendant que le général Rochambeau se portait sur *Beolet* et sur la *Penna*, afin d'envelopper l'arrière-garde qui défendait le *Col de Brouis*, et de lui couper toute retraite. Les deux attaques eurent un égal succès; le général Menard enleva le *Col de Raus*, et fit 400 prisonniers, l'arrière-garde autrichienne fut coupée et prise presque toute entière. Les généraux Bellegarde et Gorupp, qui se trouvaient à *Breglio*, se dégagèrent à peine et perdirent leurs équipages.

La prise du *Col de Raus* entraîna celle des redoutes du *Mont Laution* et du camp des *Mille-Fourches*, où le général Gorupp qui y commandait laissa 600 prisonniers. Les postes de *Saorgio* et de *Fontan* ayant été évacués, le général Menard coupa la

route de *Tende*, ferma le passage et força les troupes autrichiennes qui avaient pris cette direction, à se rejeter dans les gorges des *Apennins* ou vers le *Littoral*.

Le 3 juin, le *Col de Tende* tourné par le *Col Sabion*, et faiblement défendu, fut occupé par les Français; les deux colonnes du général Rochambeau avançant encore plus rapidement, l'une sur le *Col Ardente*, et l'autre sur les derrières de *Vintimiglia* par la rive gauche de la *Roya*, le général Elsnitz fut forcé de se retirer précipitamment, d'abandonner des prisonniers, des équipages et trente pièces d'artillerie, qui ne purent sortir de la vallée de la *Roya*.

Le général Suchet dirigeait lui-même sa principale attaque sur le centre des positions de l'ennemi; après l'avoir forcé, il profita plus hardiment encore de la confusion qu'il remarquait dans ses mouvemens. Pour rappeler vivement le général Elsnitz à sa droite et s'ouvrir plus promptement le chemin de la rivière du *Ponent*, il marcha avec trois brigades sur la *Pieva*, point de communi-

cation entre la vallée d'*Oneglia* et celle du *Tanaro*, poste extrêmement important pour les Autrichiens à cause de l'indécision de leur retraite en-deçà ou au-delà, au nord ou au sud des *Apennins*, selon les nouvelles de *Gênes*. Le général Suchet, sans s'inquiéter plus long-temps de laisser entre son centre et son aile droite un intervalle dont son adversaire ne pouvait plus profiter, tourna par le *Col Ardente* la tête de la vallée de la *Taggia* et les revers du *Monte-Grosso*. Il occupait le 4 juin *Badalucco*, *Andagna* et *Mendalica*, au point de partage des eaux de l'*Aroscia* et du *Tanaro*. En même temps le général Menard descendit du *Col de Tende* par les sources du *Tanaro*, se porta jusqu'à *Ormea*, d'où il menaçait de couper au loin la nouvelle ligne d'opération et de retraite du général Elsnitz.

Cette manœuvre fut décisive; Elsnitz, après avoir laissé dans le fort de *Vintimiglia* une garnison de deux cents hommes, ouvrit le passage aux Français, et se replia rapidement sur la *Pieva*. Il y concentrait ses

forces pour couvrir l'entière évacuation des postes de la rivière de *Gênes*, et d'un immense convoi de bagages et de munitions d'environ cinq mille mulets qui filaient déjà sur *Ceva*; mais l'apparition de la tête de la colonne du général Menard sur *Ormea*, et la rapidité du mouvement de celles des généraux Rochambeau et Clausel, dirigées sur la *Pieva*, et qui avaient déjà franchi les sommités d'où l'on plonge sur cette position, dûrent accélérer la retraite des Autrichiens, et trompèrent l'attente du général Suchet, qui comptait sur une affaire générale. Le 5 juin, il restait encore à la *Pieva* une forte arrière-garde : elle y fut attaquée et culbutée par les trois colonnes des généraux Menard, Mengaud et Clausel, qui prirent quinze cents hommes et six drapeaux, et poursuivirent l'ennemi jusque dans la vallée du *Tanaro*.

Le général Suchet, n'ayant plus devant lui aucun obstacle, se hâta de reprendre ses anciennes positions de *Finale*, *Melogno*, *Sette-Pani* et *Saint-Jacques*. Il n'avait point

d'inquiétude pour ses derrières; les habitans des vallées qui, dans l'excès de leur misère, s'étaient insurgés et réunis à leurs libérateurs, furent étonnés, après ce rapide changement de la fortune des armes, d'être traités par le vainqueur avec l'équité et l'indulgence toujours dues au malheur, et s'empressèrent de déposer les armes. Le général Suchet put ainsi rallier sa petite armée sans l'affaiblir par des garnisons et des détachemens: Le seul blocus du fort de *Vintimiglia* y retenait quelques bataillons. Enfin il touchait au but; encore deux marches, et Masséna pourrait entendre son canon, les lignes du général Ott seraient attaquées en tête et en queue; et le blocus levé.

Le sort de Gênes était décidé; le 5 juin, le jour même où l'affaire de la *Pieva* terminait cette intéressante campagne, et ouvrait au général Suchet le chemin de *Gênes*, le général Masséna signait le traité d'évacuation, et l'armée du *Var* n'avait plus à combattre pour se réunir à la garnison que le général Gazan conduisait à sa rencontre.

Nous ne déroberons point à nos lecteurs le tableau de ce mémorable siége. Quoique les événemens se pressent et que les mouvemens des armées sur les rives du *Pô* attirent d'autant plus leur attention que nous avons tâché d'indiquer, d'une et d'autre part, leurs progrès et leur tendance rapide vers le dénouement, nous en suspendrons encore le récit, pour compléter celui du principal incident de cette grande scène.

Nous avons puisé dans l'excellent journal des opérations militaires du siége et du blocus de Gênes, publié par le général Thiébault en 1801, les principaux faits et les détails que nous offrons à nos lecteurs, et c'est à regret que nous en avons resserré l'analyse. Le plan que nous y joignons a été réduit d'après celui sur lequel les divers ouvrages ont été tracés par le chef de brigade Marés, qui commandait en chef le génie de la place, et qui s'y fit distinguer par son esprit fécond en ressources, et son étonnante activité.

L'une des arètes qui se détachent de l'Apennin, qui ne s'abaissent que par des escarpemens contigus et se terminent brusquement à la mer Thyrénienne, offre à son extrémité séparée en deux crêtes, à trois mille toises du rivage, une pente intérieurement adoucie. Ce bel amphithéâtre, au pied duquel est bâtie la superbe ville de Gênes, est embrassé par deux torrens appelés la *Polcevera* et le *Besagno*; ils tombent aussi des plus hautes cîmes où naissent et se partagent les eaux qui, du côté du midi, se précipitent vers la mer, et du côté du nord portent plus lentement au Pô leurs nombreux tribus.

Les deux crêtes ou escarpemens prolongés forment, avec le rivage, un triangle dont la base est d'environ deux mille toises, et dont les deux côtés, à peu près égaux et chacun de trois mille toises, forment au sommet un angle aigu.

Ce triangle renferme le port et la ville sous une double enceinte : la première suit les escarpemens difficiles qui déversent sur

les lits des deux torrens : elle fut construite en 1632 ; elle n'a pas moins de huit mille toises de développement ; la seconde, qui est proprement le corps de place, n'occupe guère que le tiers de l'amphithéâtre ; elle enveloppe et resserre la ville entre l'extrémité de la première enceinte du côté du Levant, et le ravin intérieur qui partage l'aire du grand triangle.

L'une et l'autre enceinte sont revêtues, les remparts sont larges, les communications faciles, le tracé se plie au terrain qui partout a été bien saisi. Plus ou moins irrégulières, rompues par des angles, selon les divers sites, toutes les parties se flanquent de manière à multiplier et croiser les feux sur les points accessibles.

Le fort de *l'Éperon*, justement ainsi appelé à cause de la figure du bastion aigu qu'il présente au sommet du triangle, est la clef de la place, ou du moins du camp retranché entre les deux enceintes.

Nous avons pensé que cette courte description du site bizarre et des fortifications

de Gênes rendrait plus facile à nos lecteurs l'intelligence des opérations du siége, et rendrait aussi la relation abrégée que nous leur offrons, plus claire et plus satisfaisante : achevons donc de faire bien connaître tout le système de défense, en parcourant les ouvrages extérieurs, et recherchant dans l'explication topographique les motifs de leur construction et de leur utilité.

Le front de la grande enceinte du côté du Ponent, fortement appuyé et lié au rivage de la mer par la batterie de la lanterne et celle du mole neuf, se trouvant éloigné de sept à huit cents toises de la ville, dont cette partie est d'ailleurs séparée par le port et le ravin intérieur, on n'a pas dû étendre plus loin les ouvrages; ceux par lesquels on aurait voulu couvrir *Saint-Pierre d'Arena* et *Rivarolo*, eussent été donnés par les hauteurs à la rive droite de la *Polcevera*, ils eussent encore étendu un développement déjà trop considérable et trop excentrique.

Il n'en était pas de même du côté du nord;

la crête longue et étroite, qui s'élève au-dessus du fort de l'*Éperon*, est couronnée par le fort des *Deux Frères* et par les retranchemens qui en dépendent jusqu'au col par lequel on communique de la vallée de la *Polcevera* à celle du *Besagno*. Au-delà de ce col, au point où la crête se relève et se ramifie, on a construit un fort en étoile, appelé *le Diamant*, pour éloigner les approches; ce qui porte à treize cents toises la distance de l'*Éperon* aux ouvrages les plus avancés.

Mais c'est surtout du côté de l'est que la défense extérieure est plus importante et plus compliquée, parce que, pour contenir les assiégeans aussi long-temps que possible au-delà des positions d'où l'on peut bombarder la ville, il a fallu saisir la masse du *Monte-Ratti* et du *Monte-Faccio*, entre les torrens du *Besagno* et de la *Sturla;* il a fallu fortifier les divers contreforts qui s'y rattachent, afin que l'ennemi ne puisse pas s'y établir, et sous ces abris, cheminer vers les pentes les plus adoucies et la partie la plus

découverte de la rivière du Levant jusqu'au front d'attaque de la *Porta-Pilla* et *Porta-Romana*. Ce système de défense extérieure de la rivière du Levant se compose de forts ou retranchemens dont les principaux sont : le fort *Richelieu* sur le *Monte-Manego*, le fort de *Quezzi* sur le *Monte-Valpura*, et le fort *Saint-Tècle* entre les hauteurs d'*Albaro* et de la *Madonna del Monte*, les plus proches de la place.

Après la bataille de *Voltry* et le départ du général Mélas, le général Ott resserra davantage le blocus du côté du Ponent pour fixer sur ce point l'attention du général Masséna. Celui-ci voulant prolonger la défense extérieure, et faire partager à ses soldats et aux habitans la confiance et les espérances prématurées que lui donnait l'annonce des premiers mouvemens de l'armée de réserve, entretenait une petite guerre très-vive, faisait faire de fortes reconnaissances au-delà de la *Polcevera* jusqu'au centre des positions des Autrichiens, et ne cessait d'inquiéter les postes qui couron-

naient les hauteurs. L'amiral Keith, qui s'était flatté d'un succès moins difficile, et qui regrettait de ne pouvoir suivre le général Mélas et hâter de tous ses moyens l'expédition de Provence à laquelle il ambitionnait de concourir, essaya, par une sommation fort honorable, de déterminer Masséna à lui rendre la place, et reçut, pour toute réponse, l'assurance que Gênes serait défendue jusqu'à la dernière extrémité, jusqu'à l'épuisement.

Cependant le général Ott préparait une attaque générale par terre et par mer, dont le but était de rejeter totalement les Français dans l'enceinte de la place, de leur enlever tous les postes extérieurs, pour rendre le blocus plus sévère et priver la garnison des ressources qu'elle achevait de consumer dans les villages.

Le 30 avril, à deux heures du matin, les avant-postes de la position des *Deux-Frères*, et bientôt après tous ceux de la ligne du Ponent furent attaqués. La fusillade s'engagea et se soutint pendant plusieurs heures,

sans aucune attaque sérieuse dans cette partie, tandis que du côté du Levant une forte colonne, descendue du *Monte-Faccio*, attaqua brusquement à six heures et enleva le *Monte-Ratti*, bloqua le fort *Richelieu*, dispersa les travailleurs qui relevaient les parapets du fort de *Quezzi*, s'en empara et culbuta tous les postes français jusqu'à *Saint-Martin d'Albaro*. Le général d'Arnaud qui défendit bravement cette dernière position, en était déposté, quand le général Masséna y accourut, rétablit le combat et força l'ennemi à se replier vers les hauteurs.

Le même jour, à neuf heures, une attaque plus vive et inattendue, conduite par les généraux Hohenzollern et Palfy, enleva le fort et la position des *Deux-Frères*, et découvrit le fort de l'*Éperon* : le commandant du *Diamant*, bloqué et sommé plusieurs fois par le comte de Hohenzollern, refusa de capituler.

On combattait partout avec un égal acharnement; une forte pluie, depuis la pointe du jour, n'avait interrompu le feu sur au-

eun point; la flotte combinée rasant la côte dans la partie de l'est, tirait sur la ville.

Le projet très-hardi du général Ott était bien conçu, et jusque-là fut exécuté avec beaucoup d'ensemble et de résolution; il avait voulu occuper à la fois toute la garnison, et forcer le général Masséna à partager ses réserves entre des fronts d'attaque diamétralement opposés; à la faveur de ces diversions combinées, le général Ott portait une masse de quinze bataillons sur la partie adjacente au rivage du Levant, où les deux enceintes se réunissent. Cette partie, qui lui paraissait être la plus accessible, était aussi la seule où le feu des vaisseaux pût flanquer et soutenir une attaque de vive force. Il ne doutait pas qu'une action si vive et si générale ne déterminât une révolte contre les Français, et que dans l'horrible confusion qu'amènerait cette sanglante journée, l'escalade qu'il avait préparée et ordonnée ne réussît.

Mais malgré le succès du général Hohenzollern et les nouvelles attaques du côté du

Ponent, Masséna ne se méprit point sur le véritable danger et ne s'en laissa pas distraire : il chargea le général Soult de reprendre le fort des *Deux-Frères*, et fit soutenir par toutes les réserves dont il put successivement disposer, sa première division battue et dépostée des ouvrages extérieurs de la rivière du Levant, à l'exception du fort *Richelieu*.

Les Autrichiens faisaient de nouveaux efforts pour s'emparer de la *Madonna del Monte*, afin d'obliger les Français d'évacuer *Albaro*, seul point d'où il fût possible de bombarder la ville. Masséna donna l'ordre au général d'Arnaud de se porter sur l'extrême gauche de la ligne autrichienne, en dérobant son mouvement derrière le rideau de ses tirailleurs, de profiter des plis du terrain, et de s'ouvrir passage jusqu'à la *Sturla* pour attaquer l'ennemi par ses derrières : ce mouvement réussit ; 400 Autrichiens furent coupés et faits prisonniers. La gauche de la ligne française fut dégagée et marcha en avant sous les ordres du général

Poinsot, pour reprendre le fort de *Quezzi :* l'attaque fut vive, mais plus vivement repoussée : les Français y firent une perte sensible ; le colonel Mouton, dont nous avons cité plusieurs hauts faits, y fut très-grièvement blessé.

La conservation du plateau et des ruines du fort de *Quezzi* était, pour les Autrichiens, de la plus haute importance ; toute la défense extérieure de Gênes, du côté du Levant, était vaine et terminée, s'ils restaient en possession de ce poste et des hauteurs qui lui sont soumises. Masséna avait employé toutes ses forces ; il n'était pas resté cent hommes dans l'intérieur de la place : il n'y avait plus que deux bataillons en réserve ; le danger était pressant ; il fallait soutenir le général Poinsot qui ralliait ses troupes, et faire un dernier effort : il ordonna donc au général Miollis de se mettre à la tête de l'un de ces deux bataillons (la 1re et la 2e demi-brigade de ligne), et de se diriger sur la droite du retranchement ; l'adjudant-général Thiébault reçut au même in-

stant l'ordre de marcher avec quatre compagnies vers la gauche, et plus directement pour aborder l'ennemi au pas de charge sur le revers de la position dans la direction de sa retraite. Les Autrichiens soutinrent de pied ferme cette seconde attaque; on s'y mêla au point de ne pouvoir plus se servir des armes à feu. Masséna chargea lui-même avec les dernières compagnies de sa réserve : il se jeta dans la mêlée avec ses officiers au moment où l'on ne combattait plus qu'à coups de crosse et à coups de pierre. Les Autrichiens furent forcés d'abandonner la position; le général Miollis, qui avait aussi enfoncé et traversé leur ligne, fit sa jonction en avant du fort de *Quezzi;* et, secondé par une sortie de la garnison du fort *Richelieu*, il poursuivit son avantage, enleva les deux dernières redoutes du *Monte-Ratti*, et fit mettre bas les armes à un bataillon qui se trouva enveloppé du côté du Nord.

Le général Soult, qui se préparait à reprendre la position des *Deux-Frères*, s'était rendu au fort de *l'Éperon*, d'où il observait

attentivement l'issue de l'action principale dans la rivière du Levant. Vers les cinq heures du soir, voyant que les Autrichiens étaient repoussés sur toute la ligne, et ramenés jusqu'à leurs anciennes positions, il saisit cet instant, et fit attaquer les *Deux-Frères* par le général Spital avec la 106e demi-brigade. L'ardeur des soldats s'était accrue par l'exemple de la première division; la résistance fut vigoureuse, mais les Autrichiens ne purent soutenir un choc si violent. Le commandant Coutard, avec 150 hommes de la 73e, conduisit sa troupe jusque sous la crête, sans tirer un coup de fusil, et sauta des premiers dans le retranchement. Le combat fut sanglant; le colonel de Collorédo y périt glorieusement.

L'avantage de la journée resta aux Français; elle coûta plus de 4,000 hommes aux Autrichiens : ils avaient d'abord attaqué et enlevé tous les postes avec un tel élan, qu'ils avaient tout entraîné; ils ne s'attendaient pas à être attaqués à leur tour et sur-le-champ avec tant de fureur; ils avaient embrassé

une circonférence de plus de douze mille toises, et leurs colonnes ne pouvaient facilement, dans un terrain aussi coupé, se communiquer et se soutenir. Les Français prirent et brûlèrent pendant la nuit sept à huit cents échelles qui avaient été préparées pour l'assaut. Ainsi faillit cette grande entreprise, le projet audacieux de prendre *Gênes*, comme les Russes avaient autrefois pris *Ismaïlow*.

Profitant du succès pour rassurer les Génois, que cette attaque générale et la vue de l'ennemi au pied de leurs murailles avaient effrayés, et voulant soutenir la confiance et le bon esprit de ses soldats, relevé par cette victoire, Masséna, dès le lendemain, reprit l'offensive; il attira l'attention de l'ennemi dans la partie du Levant par divers mouvemens de la division du général Miollis, et fit faire du côté opposé, dès la pointe du jour, une forte reconnaissance sur la position de la *Coronata*, où les Autrichiens, s'étant retranchés, avaient barricadé et crénelé le village et les maisons qui cou-

vrent le côteau : ils en avaient fait leur principal dépôt d'artillerie, de vivres et de munitions. Trompé lui-même par les avis qu'il recevait des mouvemens de l'armée de réserve à peine encore formée, et par les promesses de secours dont Bonaparte soutenait la constance des défenseurs de la Ligurie, Masséna pouvait croire que le général Mélas, au lieu de poursuivre le corps de Suchet, ne songerait qu'à concentrer ses forces, et que le général Ott, prêt à lever le blocus, avait tenté d'enlever la place par escalade; il fit donc soutenir par le général Soult avec ses meilleures réserves, et par une fausse attaque sur la chartreuse de *Rivarolo*, la reconnaissance que le général Gazan poussa d'abord jusqu'au centre de la position.

Il avait fait envelopper un régiment d'infanterie légère : il allait enlever les premières batteries, lorsqu'il tomba blessé à la tête; l'attaque se rallentit; le général Ott y porta une forte réserve qui culbuta les Français mis en désordre par la difficulté du

terrain et le feu croisé des batteries. Soult couvrit la retraite déjà presque coupée par les chasseurs de Bussi et le cinquième régiment des hussards hongrois, qui chargeaient en suivant le lit du torrent de la *Polcevera*, et qu'il arrêta en débouchant par le village de *Rivarolo*.

On chercherait vainement dans l'histoire un exemple aussi remarquable, aussi instructif d'attaque et de défense de positions et de postes d'investissement. Cependant les assiégés s'affaiblissaient : ils faisaient chaque jour des pertes irréparables ; leurs plus braves, leurs plus habiles chefs succombaient dans ces rudes combats ; de faibles secours de vivres, quelques nouvelles de France données par d'intrépides officiers qui échappaient rarement à la vigilance de la croisière anglaise, n'apportaient que de faibles consolations. L'adjudant-général Reille arriva d'*Antibes* en deux jours avec des dépêches du premier Consul.

Huit jours encore se passèrent en observation mutuelle, en escarmouches plus ou

moins vives; les Autrichiens fortifièrent leur circonvallation, coupèrent l'aquéduc, bombardèrent inutilement *Saint - Pierre d'Arena* et *Albaro*. Les Français ayant reconnu l'importance du fort de *Quezzi*, travaillèrent avec une célérité presque inconcevable à le relever : on y employa six cents tonneaux avec lesquels, en les remplissant de terre, on fit des escarpes de 25 pieds de haut, extérieurement revêtues en pierres sèches.

Le 10 mai, le général Ott fit faire des salves de réjouissance, et prévint le général Masséna qu'il célébrait un avantage remporté par le général Mélas sur le corps de Suchet. Le général français répondit le lendemain à cet avis par une vigoureuse sortie, ou pour mieux dire, par une nouvelle bataille livrée à la ligne autrichienne du côté du Levant. Toutes les troupes disponibles furent formées en deux corps principaux : celui du général Soult tourna le *Monte-Faccio* que le général Miollis attaquait de front avec sa division sur trois colonnes, conduisant

lui-même le centre : l'adjudant-général Reille commandait celle de droite, et l'adjudant-général Gauthier celle de gauche. Ce dernier pénétra d'abord jusqu'au poste retranché de *Bavari* qu'il enleva ; Miollis et Reille s'emparèrent aussi des premières positions de l'ennemi sur ce *Monte-Faccio* si disputé et déjà couvert du sang des braves des deux partis ; mais cette fois les Impériaux s'étant serrés en masse, chargèrent à leur tour les Français dont les rangs s'étaient rompus par la violence de l'attaque, et les rejetèrent sur la *Sturla*, sans leur laisser le temps ni la possibilité de se rallier.

Le mouvement du général Soult fut plus heureux ; il était aussi plus décisif. Il avait suivi, par *Olmo* et *Prato*, le chemin sur la rive droite du *Besagno ;* il avait fait replier les postes autrichiens et forcé le camp du *Monte-Creto* pour assurer son flanc gauche : il s'éleva ainsi jusqu'à *Cassolo*, à la tête du torrent qu'il traversa entre *Torriglio* et *Carpanadigo*. Il rallia ses troupes et laissa seulement au-delà du *Besagno*

deux bataillons pour couvrir ses derrières. Comment ne pas s'étonner de l'audace d'une telle marche? Le corps du général Soult, de 4 à 5,000 hommes, plus de la moitié de ce que la garnison pouvait fournir de combattans valides, se trouvait ainsi porté à quatre lieues de la place, presque sur les derrières de l'ennemi.

Le général d'Arnaud, qui commandait son avant-garde formée de la 25e demi-brigade légère et de la 24e de ligne, après avoir surmonté beaucoup d'obstacles, parvint à gravir les hauteurs d'*El Becco :* trop éloigné du corps de bataille, il eut à soutenir, pendant plus de deux heures, contre des troupes fraîches, un combat inégal.

Parvenu enfin sur les revers les plus accessibles du *Monte-Faccio*, le général Soult ayant formé trois colonnes serrées, fit battre la charge et livrer l'assaut aux retranchemens : ils furent forcés ; le général Gottesheim qui y commandait, surpris par une attaque si imprévue, eut à peine le temps de s'échapper ; tout fut culbuté, dis-

persé, pressé à la baïonnette de se jeter du haut des rochers dans les précipices ; plus de mille Autrichiens furent faits prisonniers.

Un trait aussi honorable qu'il est caractéristique de l'esprit du soldat français, doit être particulièrement relevé dans le récit de cette action brillante : les soldats de deux régimens ou demi-brigades de l'armée d'Italie, la 25e légère et la 24e de ligne, s'étaient juré haine et vengeance, parce qu'avant l'ouverture de la campagne, quand la désertion et tous les désordres de l'insubordination s'étaient introduits dans cette armée désorganisée par la misère, la 25e demi-brigade, où la discipline s'était maintenue, avait été employée à désarmer l'autre : on évitait soigneusement de les rapprocher ; le hasard fit que, dans cette journée, ces deux troupes se trouvèrent placées de manière à rivaliser de valeur l'une aux yeux de l'autre ; les mêmes dangers, la même ambition de gloire, le même empressement à se soutenir, réveillèrent à la fois dans tous les cœurs tous

les sentimens généreux, les soldats se mêlerent, s'embrassèrent au milieu du feu, la moitié d'une troupe passa dans les rangs de l'autre, et après cet échange, les deux corps continuèrent le combat en redoublant d'ardeur.

Cependant le général Masséna qui, depuis la retraite précipitée de la division Miollis, n'avait aucune nouvelle du général Soult, et pouvait craindre qu'il ne fût enveloppé, alla lui-même rallier cette division repoussée jusqu'à *Saint-Martin-d'Albaro* et jusqu'à la *Porte Romaine*. Il ne fallait rien moins que sa présence pour faire taire les murmures des soldats excédés de fatigue, et rebutés par des combats sanglans et des souffrances dont ils n'apercevaient ni le terme ni le prix : il ranima leur courage, et éprouva leur résignation en les portant de nouveau en avant, après quelques heures de repos, afin de dégager, s'il le fallait, par une nouvelle attaque, le corps du général Soult.

A quatre heures du soir, le général Miollis avait déjà rétabli les communications par

le *Besagno*, et le général Reille avait pris position sur le *Monte-Ratti*. La jonction des deux divisions se fit à *Nervi*, où le général d'Arnaud eut ordre de se porter aussitôt que le général Soult fut maître du *Monte-Moro* et du *Monte-Faccio* : le soir même 1,500 prisonniers autrichiens, plus malheureux que s'ils eussent succombé dans les combats, furent ramenés à Gênes, la victoire fut publiée, la ville illuminée, et le général Masséna, méditant de nouveaux combats, rendit à son adversaire le salut du canon de réjouissance.

Il ne voulut pas laisser au général Ott le temps de réparer ses pertes, et d'ailleurs un motif plus pressant, les approches de la famine, le forçait à recueillir à tout prix les faibles ressources qu'on pouvait encore, dans ces excursions, arracher aux campagnes désertes et ravagées. On avait fait rentrer dans la place des herbes, du bétail; mais il fallait s'étendre plus au loin pour trouver des grains; à peine accorda-t-il à ses troupes un jour de repos.

Le 13 mai, le général Soult fut chargé d'une opération qu'il avait lui-même conseillée. C'était le dernier effort, mais il pouvait être décisif, et contraindre le général Ott à lever le siége. La dernière affaire, la surprise du *Monte-Faccio* enlevé par les derrières, avait fait connaître aux généraux autrichiens l'importance de la position du *Monte-Creto*, dont le général Soult s'était d'abord emparé pour parvenir à la tête de la vallée du *Besagno* : ils s'y étaient établis et s'y renforçaient; c'était réellement la clef de toute la circonvallation; elle assurait la communication entre les deux rivières : s'ils y étaient battus, et que les Français y fussent réunis, maîtres de se porter du côté du Ponent sur les derrières de la *Coronata* et du côté du Levant sur *Porto-Fino* et *Chiavari*, ils forçaient l'ennemi à se retirer sur la *Bocchetta* et en arrière de *Voltry*.

La principale colonne, celle de droite, sous les ordres du général Soult, sortit par la *Porte-Romaine*, et suivit la vallée du *Besagno*; celle de gauche, commandée par

le général Gazan, à peine rétabli de sa blessure, sortit par le fort de *l'Éperon*, et marcha droit aux redoutes que les Autrichiens avaient élevées sur la montagne des *Quatre-As*. L'adjudant-général Gauthier conduisait l'avant-garde de la colonne de droite; sa marche fut un combat continuel, tout ploya d'abord devant lui, plusieurs postes retranchés furent enlevés ou abandonnés; il parvint jusqu'à portée de fusil des ouvrages du *Monte-Creto*, pendant que de son côté le général Spital, conduisant la tête de la colonne de gauche, s'emparait aussi des postes avancés.

Le camp retranché de *Monte-Creto* était couvert par de nombreux ouvrages défendus par une ligne de troupes soutenues par de fortes réserves; l'objet de l'attaque était évidemment annoncé, la promptitude pouvait seule en assurer le succès; mais les Autrichiens résistèrent au premier choc, et la fortune cette fois seconda leur valeur. Au moment où les Français, arrivant péniblement jusqu'à la cime, et à l'appui de leur

avant-garde, se ralliaient et se disposaient à franchir les retranchemens, un orage inattendu et des plus violens enveloppa la montagne : dans cette nuit subite et profonde, les éclairs seuls faisaient apercevoir les lignes et les masses des combattans ; les rangs se confondaient, on se touchait sans se voir ; et quand l'air fut dégagé par des torrens de pluie, le soldat embarrassé de ses vêtemens, de ses armes mouillées, glissant à chaque pas, n'avait plus cette énergie, cette première impulsion qui font presque toujours réussir les attaques de vive force.

Mais pendant que l'orage éclatait au sommet de la montagne, pendant que les troupes françaises étaient arrêtées par les tourbillons de ce déluge, les corps autrichiens qui étaient dans les vallées eurent le temps de s'approcher, marchant pour ainsi dire à couvert sous des nuages amoncelés.

La ligne autrichienne se trouva donc tellement renforcée, que tous les efforts pour la déposter furent infructueux ; ceux des généraux et des officiers supérieurs français

furent remarquables et chèrement payés : le général Spital, en ranimant ses troupes, eut son cheval tué et fut blessé lui-même; Reille, qui prit sa place, se jeta seul en avant, et ne fut pas suivi. L'adjudant-général Gauthier, donnant le même exemple, parvint à faire charger sa troupe : il enleva les premières redoutes du camp, mais il alla se briser contre une réserve que le comte de Hohenzollern conduisait lui-même. Le choc fut terrible : on se battit corps à corps; Gauthier tomba blessé et ses troupes reculèrent; enfin, le lieutenant-général Soult se porta à la tête de la colonne du centre, commandée par le général Poinsot, pénétra jusque dans le camp de *Monte-Creto;* il s'y établissait, faisait incendier les baraques et poursuivait son avantage, quand une nouvelle et forte réserve, arrivant en bon ordre et portée par le général Hohenzollern là où le danger pressait davantage, chargea et dispersa les Français qui se croyaient victorieux. Le général Soult, secondé par son frère, s'efforçait de rallier

ses troupes; elles s'arrêtaient à sa voix, lorsqu'une balle lui fracassa la jambe droite : ses grenadiers ne purent enlever leur brave général, à cause du terrain glaiseux et incliné : il ordonna la retraite, remit ses armes à l'un de ses grenadiers pour les porter au général Masséna, et soutenu par son frère, il resta sur le champ de bataille au pouvoir de l'ennemi, au lieu même où il était si glorieusement tombé.

Ici finit la défensive active des environs de Gênes. Masséna avait perdu dans les trois grandes affaires générales et dans les combats journaliers, plus du tiers de ses forces : ses plus intrépides guerriers, et parmi ceux-ci son audacieux et habile lieutenant; la plus grande partie de ses officiers supérieurs était hors de combat; la citadelle de *Savone* venait de se rendre; les courages étaient abattus, la fermentation allait croissant; des milliers de femmes parcouraient les rues de Gênes avec des sonnettes, demandant du pain, jetant des cris d'alarme et de révolte contre les Français, et le mot

de ralliement de l'ancienne république, *e viva, viva Maria.* Des prêtres se jetaient dans ces attroupemens, d'autres mêlaient aux consolations de la religion des prédications incendiaires; l'or des Anglais et la misère encourageaient l'espionnage et multipliaient les intelligences avec la flotte de l'amiral Keith renforcée par les galères et les chaloupes napolitaines; ce qui restait de troupes liguriennes était vendu à l'ennemi; leur caserne devint un foyer d'insurrection; le souvenir des rigueurs exercées par les Autrichiens, en 1746, était effacé par les calamités présentes; au milieu de ce désordre, espérant toujours de pousser le peuple au désespoir et de le porter à une explosion semblable à celle qui fit perdre autrefois au marquis de Bolta cette riche conquête, la flottille écrasait de bombes le quartier le plus populeux, sans que le triste signal, sauve-garde de l'humanité souffrante, le drapeau noir arboré sur les hôpitaux, servît à les préserver.

Masséna, forcé de s'occuper de la sûreté

intérieure de la ville, fit évacuer le *Monte-Faccio*, et donna l'ordre au général Miollis de se rapprocher et de serrer ses postes sur la *Sturla* : la garnison fut renforcée, et de fortes réserves établies sur les places avec du canon.

Pendant les dix jours qui suivirent du 20 au 30 mai, il ne se passa aucun événement qui dût changer le sort de cette malheureuse ville et la situation des débris de l'armée française ; le blocus fut plus resserré : les Anglais furent plus entreprenans ; ils enlevèrent à l'abordage la galère qui défendait l'entrée du port ; le bombardement fut aussi plus fréquent. C'est à travers cette chaîne de bâtimens armés, et malgré leur sévère vigilance, que les officiers, successivement dépêchés par le général Masséna pour faire connaître sa situation, se hasardaient de passer pour rapporter les réponses du gouvernement et les avis du secours si lent et si impatiemment attendu : entre ces braves officiers, l'intrépide dévouement du chef d'escadron Franceschi, aide-

de-camp du général Soult, et qui depuis s'éleva au rang des meilleurs généraux de l'armée française, doit être cité comme un des plus beaux exemples. Dans un frêle bateau, avec trois rameurs et à la faveur de la nuit, il était parvenu jusqu'à la chaîne des postes anglais, après avoir traversé la croisière et passé sous la poupe de l'amiral. Le jour se fait; au milieu de la rade, encore à plus d'une lieue du rivage, sous le feu croisé des bateaux, l'un de ses rameurs est blessé; prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, Franceschi attache ses dépêches sur sa tête, se dépouille, ordonne aux matelots de faire un dernier effort pour ramer dans une direction contraire, et se jette à la mer. Un instant après, s'apercevant qu'il a laissé ses armes, il retourne au bateau, prend son sabre, le serre entre ses dents, nage long-temps, et presque épuisé aborde au pied du môle, et porte au général Masséna les dépêches du premier Consul qu'il avait laissé au pied du mont *Saint-Bernard*.

Les nouvelles du passage des Alpes, des succès de l'armée du Rhin et de l'approche de la nouvelle armée d'Italie, relevèrent un moment les esprits, et chacun exagérant les récits au degré de ses espérances, attendait, croyait voir, annonçait des choses extraordinaires; on entendait du canon de tous côtés, un orage lointain était un événement; le moindre mouvement dans les lignes des Autrichiens, observé par les avant-postes français, était annoncé comme la levée du siége. Cette retraite paraissait en effet si vraisemblable; elle était si motivée par les progrès de Bonaparte, que le général Masséna, persuadé que l'ennemi en dérobait les apprêts, fit faire, le 28 mai, une reconnaissance sur le *Monte-Faccio* et le *Monte-Ratti :* les troupes combattirent avec autant d'ardeur que dans les premiers jours du siége, mais sans succès. Les Autrichiens défendirent avec obstination les accès de leurs lignes dont ils avaient augmenté les défenses. Les Français, manœuvrant sous un feu meurtrier, firent de grandes pertes,

le général d'Arnaud, qui les commandait, fut grièvement blessé ainsi que plusieurs officiers supérieurs : on acquit ainsi, au prix du sang d'une foule de braves, la triste certitude que rien n'était changé dans les positions de l'ennemi ; ses forces s'étaient même accrues d'un assez grand nombre de paysans des montagnes, fort animés contre les Français.

Cependant la situation de la ville de Gênes s'aggravait de plus en plus ; chaque jour éclairait de nouveaux désastres, et dévoilait de plus horribles effets de la famine ; les rues jonchées de morts et de mourans, des femmes défaillantes, des enfans délaissés, des malheureux employant le reste de leurs forces à s'arracher les chevaux morts, les moindres animaux domestiques et la pâture des bestiaux ; les nuits étaient plus affreuses encore : on était réveillé par les gémissemens, par les cris de rage et de désespoir que la faim dévorante arrachait à ses victimes.

Masséna ne pouvait plus prolonger cette

agonie : la distribution des soupes dans lesquelles on finit par mêler des herbes médicinales, celle d'un pain dangereux et dégoûtant fabriqué avec un faible reste de grains et de grenailles de toute espèce, étaient depuis quinze jours la seule ressource pour le peuple et pour l'armée.

Le 30 mai, la fermentation devint plus alarmante; les habitans prirent les armes, et les Français, d'abord menacés par cette sédition, furent sauvés par la division qui s'établit et le combat qui s'engagea entre le parti des patriotes liguriens et celui de l'ancienne république, également exaspérés par les calamités qu'ils s'imputaient mutuellement.

Les soldats épuisés enviaient le sort de ceux qui avaient péri sur les champs de bataille, ou que les éclats de bombes et d'obus moissonnaient au milieu de la ville : plusieurs se donnèrent la mort. Enfin le mécontentement éclata dans quelques corps de l'armée : des soldats brisèrent leurs armes au milieu de la place Saint-Dominique; un

plus grand nombre désertèrent des postes avancés.

Réduit à ces extrémités, le général Masséna reçut, le 30 mai, une demande d'entrevue de la part de l'amiral Keith et des généraux autrichiens Ott et Saint-Julien, dont l'objet était de lui remettre une lettre du général Mélas : l'adjudant-général Andrieux fut chargé de la recevoir aux avant-postes. Le général Mélas complimentait le défenseur de Gênes sur ce que « la fortune » des armes lui avait été contraire, et n'avait » pas secondé son courage et ses talens ad- » mirés de toute l'Europe : il faisait valoir » la défaite de Suchet; il suppliait Masséna » d'avoir pitié de la ville de Gênes, et de » sacrifier aux sentimens d'humanité la » vaine gloire de l'avoir défendue jusqu'à la » dernière goutte du sang de ses soldats et » de toute la population : il lui offrait la » plus honorable capitulation ». Il était évident que le général autrichien ne faisait de telles ouvertures que parce qu'il était pressé de concentrer ses forces, et que la diversion

du siége de Gênes avait déjà produit tout l'effet que le premier Consul en pouvait attendre; Masséna se flattait que cette initiative annonçait la retraite prochaine des Autrichiens, et peut-être l'ordre déjà expédié de la levée du siége; il répondit : « que, » quoique cette ouverture fût prématurée; » il se réservait cependant de traiter de son » objet lorsqu'il s'en serait suffisamment » occupé ».

Le général Ott ordonna un nouveau bombardement qui produisit des murmures plus menaçans; Masséna toujours impassible parcourait les quartiers les plus exposés, contenait dans l'ordre et la discipline, par sa seule présence, les 5 à 6,000 combattans qui lui restaient, et 150,000 habitans dans une résignation dont ils s'étonnaient eux-mêmes. Enfin, n'ayant plus que pour deux jours de distributions assurées, aucun avis, aucun espoir de secours, il rassembla les chefs de corps, et leur dit : « Ca» marades, nous avons rempli notre tâche; » mais qu'il ne soit pas dit qu'on a triom-

» phé de nous; abandonnons ce vaste tom-
» beau, n'emportons que nos armes et notre
» gloire, et faisons-nous jour à travers l'en-
» nemi ». Tous lui déclarèrent que les officiers le suivraient et périraient avec lui; mais que leurs soldats, trop affaiblis pour combattre et même pour marcher, resteraient dans Gênes, et se livreraient à la discrétion du vainqueur; que leur courage était éteint, et que dans quelques heures il ne commanderait plus qu'à des cadavres : il fit encore une proclamation qui fut lue à la tête des compagnies; les soldats n'y répondirent que par un lugubre silence.

Sur une dernière sommation, et sous le prétexte d'un échange de prisonniers dont la misère et le désespoir faisaient frémir les cœurs les plus endurcis, la négociation fut renouée à *Rivarolo* entre l'adjudant-général Andrieux, qui remplissait les fonctions de chef d'état-major, et le général comte de Saint-Julien, le colonel de Best et le capitaine de vaisseau de Bivern.

Les alliés proposèrent d'abord que la gar-

nison retournât en France et que le général en chef restât prisonnier de guerre. Celui-ci s'indigna de cette proposition; l'amiral Keith lui écrivit : « Vous valez seul 20,000 « hommes ».

Masséna fit déclarer le 4 juin aux négociateurs autrichiens et anglais par ses délégués l'adjudant-général Andrieux et M. Morin; 1°, qu'il ne signerait aucun acte dans lequel on aurait employé le terme de capitulation; 2°. que l'armée française évacuerait Gênes avec armes et bagages, ou que le lendemain de la rupture des négociations elle se ferait jour à la baïonnette.

Cette obstination rendit la négociation difficile, et pourtant la fit réussir. Les bases d'un traité d'évacuation de la ville de Gênes par l'aile droite de la vieille armée d'Italie avec armes, bagages, artillerie et munitions, furent consenties, et le lendemain 5 juin, dans une entrevue des généraux des deux partis, qui eut lieu sur le pont de *Conegliano*, après une discussion dans laquelle le général Masséna montra la même fierté

et mit aussi beaucoup d'adresse, les articles furent signés : rien n'y fut oublié ni pour l'honneur de l'armée, ni pour les intérêts des individus, et surtout pour ceux des malheureux Génois. Le général Ott traita les Français avec générosité; l'amiral Keith surtout donna au général Masséna une singulière preuve d'estime : « Votre défense, lui » dit-il, est trop héroïque pour que l'on » puisse vous rien refuser ».

Le même jour la porte de la Lanterne fut occupée par deux bataillons hongrois, et le lendemain 6 juin, pendant que le général Gazan conduisait à *Voltry* la première colonne de la garnison de Gênes, Masséna, couvert de gloire, s'embarquait avec son état-major sur cinq corsaires français, et faisait voile pour *Antibes*.

CHAPITRE VI.

Passage du Tésin. — *Conquête de la* Lombardie. — *Marches et contremarches des Autrichiens.* — *Passage du* Pô *par les Français.* — *Bataille de* Montebello. — *Bataille de* Marengo. — *Convention d'*Alexandrie.

Le général Ott avait consumé devant Gênes des jours précieux et dont la perte devait faire payer cher cette vaine conquête. Sans doute que, s'il eût été bien informé des progrès de Bonaparte, s'il avait pénétré ses desseins et le but de ses mouvemens concentriques sur la Lombardie, il aurait senti toute l'importance de l'exécution de l'ordre que le général Mélas lui avait donné au moment de son arrivée à Turin, de lever le blocus de Gênes et d'aller à marches forcées occuper *Pavie;* il n'eut pas mis en balance, d'un côté, l'honneur des armes, un triomphe passager, la satisfaction d'ouvrir aux Anglais le plus beau port de l'Italie, et d'un autre côté, le salut de l'armée au-

trichienne et le sort de l'Europe. Pendant qu'il négociait avec Masséna, du 1er au 4 juin, l'armée française passait le *Tésin;* le général Laudon, accouru des bords de l'*Adda* avec tout ce qu'il avait pu rassembler de troupes de toutes armes, mais surtout de cavalerie et d'artillerie, pour défendre cette dernière barrière, ne put y arrêter que quelques instans l'avant-garde du lieutenant-général Murat: celui-ci se porta de *Novara* à *Galiate* et *Turbigo :* les Autrichiens, après avoir retiré leur pont volant, avaient pris position sur la rive gauche du *Tésin;* ils foudroyèrent, par un feu d'artillerie et de mousqueterie bien dirigé, les premières troupes qui parurent sur la rive droite. Murat menaça trois points à la fois sur le front de la position, et jeta en même temps quelques compagnies de grenadiers et une pièce de canon dans une île d'où leur feu prenait en flanc la ligne autrichienne : celle-ci s'ébranla et fut bientôt forcée de se porter plus en arrière; quelques détachemens abordant la rive gauche, protégèrent

l'établissement du pont. Le général Laudon arriva de sa personne avec un renfort de 3000 hommes au moment où les Autrichiens se renfermaient dans *Turbigo*. Ce secours rendit le combat plus sanglant, mais ne prolongea que de quelques heures la défense de la ligne du *Tésin*. Quoique attaqué par des forces jusqu'à ce moment inférieures aux siennes, Laudon fut contraint d'évacuer *Turbigo*, et se retira pendant la nuit après avoir eu 400 hommes hors de combat, et laissé 1,200 prisonniers au pouvoir de l'ennemi.

La marche et l'attaque du général Murat sur *Turbigo* favorisaient celles de la colonne du général Lecchi sur le fort d'*Arona*, où il força l'ennemi de se renfermer et de lui livrer le passage du *Tésin* à *Sesto-Calende*. L'ordre donné à ce général de suivre ainsi avec ses troupes italiennes le pied des montagnes par les communications courtes, mais difficiles, d'une vallée à l'autre, du val d'*Aoste* au val *Sésia*, du val *Sésia* au lac *Majeur*, avait le double motif de flanquer

la route de l'armée, en menaçant le flanc droit de l'ennemi sur le *Tésin*, et de se lier le plus tôt possible avec le corps du général Moncey. Celui-ci avait dépassé le *Saint-Gothard* et se trouvait déjà à *Bellinzona* à la tête du lac *Majeur*, tandis que le général Béthancourt, descendu par le *Simplon*, s'avançait par *Domo-d'Ossola*, sans rencontrer aucun obstacle.

Ayant assuré son premier pont par la prise de *Turbigo*, le général Murat se hâta d'exécuter un second passage à *Buffalora* sur la grande route, espérant atteindre le général Laudon, ou du moins son arrière-garde : il la joignit à peine aux portes de *Milan*, le 2 juin, et n'enleva que quelques traîneurs : la ville avait été évacuée la veille par les Autrichiens, qui conservèrent le château où ils laissèrent une garnison de 2,000 hommes sous les ordres du général Nicoletti : le général français Monnier fut chargé de l'investissement, et il fut convenu qu'aucun acte d'hostilité ne serait commis de part ni d'autre du côté de la ville.

Le même jour, Bonaparte avec son état-major entra dans la capitale de la Lombardie, et proclama avec plus d'appareil que de sincérité le rétablissement du gouvernement républicain. Il se hâta de mettre à profit l'enthousiasme qu'excitaient sa présence et la surprise d'un événement qui tenait du merveilleux : la plus grande partie des habitans de *Milan* ne savaient point encore, ou ne pouvaient croire qu'il fût en Italie.

Bonaparte connaissait trop bien le parti républicain qui venait d'être si sévèrement comprimé, pour ne pas craindre qu'il n'abusât du triomphe, et ne se laissât entraîner au funeste plaisir de la vengeance : là comme en France, il avait besoin du concours des volontés, qui ne peut naître que de la confiance et de la sécurité générales, et sans lequel on n'obtient, même difficilement, que des ressources précaires, peu d'argent et de mauvais soldats : aussi, en rappelant les principales autorités cisalpines, auxquelles se ralliait la multitude, il leur enjoignit de ne souffrir aucune espèce de réac-

tion; il exigea des évêques et des curés un serment de fidélité, et leur ordonna de continuer le service divin, et de rester dans la même communication avec le saint-siége, et dans la même soumission spirituelle qu'auparavant. Le commandement de la ville et la direction des affaires militaires furent confiés au général Vignolles dont les talens, le caractère ferme et la modération convenaient à ce poste important.

Sans s'arrêter pour ces dispositions provisoires, et ne recueillant pour ce moment d'autres fruits de la conquête du Milanez, que les moyens de la consolider par la victoire, Bonaparte s'empara de tous les objets utiles à l'armée, et que la prompte évacuation et l'ardeur avec laquelle ils étaient poursuivis, obligea les Autrichiens de laisser dans les magasins, dans les établissemens publics et dans les hôpitaux. De fortes reconnaissances de cavalerie furent envoyées dans toutes les directions. Celle vers le nord, sur la route du lac *Majeur*, rencontra à *Varrèze* les éclaireurs du général

Moncey. La division Lecchi marcha à travers pays par *Legnano* et *Monza* sur *Cassano*; deux divisions, celle de Boudet et celle de Loison, après avoir fait lever les bivouacs de *San-Giuliano* et de *Malegnano*, où le corps autrichien qui occupait Milan s'était d'abord retiré, marchèrent sur *Lodi*, où l'ennemi ne tint pendant quelques heures, que pour tenter d'évacuer des magasins considérables, dont la plus grande partie tomba entre les mains des Français.

Pendant que le gros de la nouvelle armée d'Italie traversait le *Tésin*, et se répandait en Lombardie jusqu'à l'*Adda*, le général Lannes, parti de *Chivasso* avec tout le corps d'avant-garde, suivait la rive gauche du Pô jusqu'à *Casale*, et repoussait les partis ennemis qui se hasardaient à traverser le fleuve; il se dirigeait sur *Pavie* par *Mortara* et *Grupello*. Cette ancienne capitale fut, au huitième siècle, le dernier boulevard du royaume de Lombardie, et la dernière conquête de Charlemagne. Huit siècles après, la belle défense de *Pavie* assiégée par Fran-

çois Ier, et secourue par le vice-roi de Naples et le connétable de Bourbon, donna lieu à la bataille dans laquelle l'armée française fut défaite et le roi de France fait prisonnier. A des époques plus récentes, dans les guerres des 17e et 18e siècles, *Pavie* soutint d'autres siéges, et la possession de cette place eut toujours une grande influence sur le succès des opérations de guerre en Italie.

Les avantages de sa situation, au milieu du vaste bassin où se réunissent les eaux des grandes Alpes et des Apennins, n'eussent pas été moins remarquables à cette dernière époque, si les généraux autrichiens, au lieu d'en faire seulement un grand dépôt sur les derrières, l'avaient considérée comme le point central et le plus essentiel de leur grande base d'opérations. Sans doute, si M. de Mélas avait encore eu le temps d'y rallier son armée, il aurait préféré cette ligne de défense depuis le lac *Majeur* jusqu'à *Plaisance*, malgré sa grande étendue, parce que son excellente et nombreuse cavalerie lui eût donné beaucoup

d'avantages pour s'y maintenir : les fortifications de *Pavie* eussent été relevées et leur développement augmenté par un camp retranché entre les îles du *Tésin* et le confluent du *Pô* : un tel appui, un aussi formidable obstacle au milieu de l'Italie, et précisément au nœud de toutes les grandes communications par terre et par eau, n'eût pas été négligé.

Nous avons plusieurs fois observé que les exemples des anciennes guerres sont rarement applicables aux circonstances d'une autre guerre, quoique sur le même théâtre. Nous avons fait apercevoir que les données du problème sont presque toujours différentes; cependant cette observation ne doit point être trop généralisée : elle n'est absolument vraie que pour tout ce qui tient à la tactique, c'est-à-dire aux manœuvres des troupes de différentes armes, à la manière de les mettre en action pour le combat; là, tout est variable : les inspirations des grands capitaines, les causes de leurs succès peuvent éclairer celui qui se

trouve sur le même terrain et dans des circonstances à peu près semblables, mais elles ne sauraient être servilement imitées : il n'en est pas ainsi pour les grandes opérations, le même but peut ramener les mêmes combinaisons, reproduire les mêmes rapports stratégiques. Tels sont ceux des grandes forteresses et des positions qui peuvent en tenir lieu.

Le corps autrichien, détaché par le général Ott pour occuper *Pavie*, fut devancé par celui du général Lannes qui surprit cette place après deux jours de marches forcées, et s'en empara : il y prit 200 bouches à feu, dont 30 pièces de campagne sur leurs affûts ; une grande quantité d'armes et de munitions de guerre.

Le fort de *Bard* ayant capitulé, la division française du général Chabran, qui avait été employée au siége, fut portée à *Ivrée* et sur la rive gauche du Pô pour éclairer les mouvemens des Autrichiens sur la rive droite : à cette époque, le général Mélas était encore à Turin. On doit attribuer à

diverses causes son séjour trop prolongé dans cette place, qui ne pouvait plus servir de point de rassemblement à son armée : premièrement, il manqua d'informations sur la direction que prit inopinément et si rapidement vers la Lombardie le gros de l'armée française; secondement, considérant la levée du blocus de Gênes comme l'unique objet de l'expédition, le général Mélas, qui attendait d'heure en heure la nouvelle de la reddition de cette place, supposa que Bonaparte s'y porterait directement par la plaine du Piémont : enfin, lorsqu'il fut désabusé, l'embarras de sa position fut encore augmenté par la nécessité de couvrir l'évacuation de *Turin* et des autres places menacées par la colonne du général Thureau, qu'on ne pouvait contenir qu'avec une force supérieure, et qui allait déboucher par la vallée de *Suze*, et se lier avec la division du général Chabran.

Le général Mélas apprit en même temps la convention de *Gênes* et l'arrivée du premier Consul à *Milan* : l'une de ses deux lignes d'opérations, celle qu'il lui importait

le plus de conserver sur la rive gauche du Pô, se trouvant ainsi coupée, et la seconde sur la rive droite étant évidemment menacée, il ne s'occupa que de conserver celle-ci, dont les points principaux étaient *Alexandrie*, *Plaisance*, *Parme* et *Mantoue*. Il abandonna le Piémont, il indiqua la place d'*Alexandrie* comme le point de ralliement. Résolu de livrer bataille pour se maintenir sur la rive droite, il recueillit avec raison tout ce qu'il avait de forces disponibles en-deçà du fleuve, et ne balança point à abandonner toutes les places du Piémont, dont les garnisons l'affaiblissaient sans aucun avantage, puisqu'elles étaient perdues s'il était forcé de se retirer sous *Mantoue*, et lui devenaient inutiles s'il restait maître du pays entre le *Pô* et les *Apennins*. En marchant sur *Alexandrie*, le général Mélas allait au-devant de la colonne du général Elsnitz, qui venait à sa rencontre et descendait sur *Asti* par la vallée du *Tanaro*, pendant que le général Suchet qui l'avait poursuivi jusqu'à la vue de *Ceva*, après avoir rencontré

à *Savone* la première division sortie de *Gênes* et l'avoir réunie à sa colonne de droite, s'était jeté par *Montenotte* et *Millesimo* dans la vallée de la *Bormida*, et avait pris position à *Acqui*.

Ainsi tout le pays de *Gênes*, accablé depuis trois ans par le plus terrible des fléaux, la présence d'armées nombreuses, ayant souffert un ravage d'autant plus ruineux que le pays était plus épuisé et le soldat plus misérable, était enfin délivré; les forces des deux partis s'empressaient de l'abandonner: toutes les troupes françaises et autrichiennes sortaient à la fois par les trois principaux passages, et marchant parallèlement et sans obstacles par les trois grandes vallées du *Tanaro*, de la *Bormida* et de la *Scrivia*, de manière que le corps du général Suchet avait, à même hauteur et seulement à une marche de distance, à sa gauche, le corps du général Elsnitz, et à sa droite, celui du général Ott, qui, après la reddition de *Gênes*, ayant débouché par la *Bocchetta* et *Tortone*, suivait la route de *Plaisance*,

formait l'avant-garde et couvrait le ralliement de l'armée autrichienne.

Tels furent, du 1er au 6 juin, les mouvemens des impériaux ; leur général en chef, après avoir commis la faute de mépriser un ennemi audacieux, de repousser des avis importans, parce qu'ils contrariaient ses projets et le conduisaient à de nouvelles combinaisons, après s'être mis hors de mesure de prévenir l'invasion de la Lombardie, ne pouvait, dans la position respective des armées, faire de meilleures ni de plus promptes dispositions.

On n'était point encore informé à *Milan* de la convention de *Gênes* ; mais, en supposant même que Masséna pût en prolonger la défense, le seul passage du *Pô* par l'armée française pouvait le dégager. S'il était exécuté promptement, la seule communication qui restât à l'armée autrichienne avec l'Italie supérieure était coupée, les divers corps attaqués en détail par des forces supérieures, et culbutés les uns sur les autres avant leur réunion.

nie de douze pièces d'artilleme et d'un abord périlleux, à cause des batteries avantageusement placées sur la rive droite; les Français, livrés à leur impulsion, arrivèrent jusqu'au pied des retranchemens, et ne purent en plein jour soutenir ces feux croisés; l'assaut fut ordonné pour la nuit suivante, mais les Autrichiens évacuèrent les ouvrages et coupèrent le pont. Pendant qu'on se canonnait d'une rive à l'autre, le général Murat fit rassembler à *Nocetta*, au-dessous de la ville, une vingtaine de barques avec lesquelles le passage s'effectua sans obstacle.

Le général français Musnier, qui commandait l'avant-garde, se porta d'abord avec trois bataillons un peu en avant sur la route de *Crémone*, pour se lier à la colonne du général Loison. Ses éclaireurs aperçurent un convoi considérable qui, sous une foible escorte, se dirigeait sur *Parme*; il détacha un bataillon pour s'en emparer, et marcha avec les deux autres vers *Plaisance*, pour commencer l'attaque et prévenir les ron-

forts qui accouraient par la route de *Stradella*, au secours de *Plaisance*; en arrivant devant la porte Saint-Lazare, le général Musnier rencontra deux escadrons qui, n'ayant osé charger son infanterie dont l'immobile fermeté les étonna, ne purent l'empêcher de pénétrer dans la ville et de s'emparer de la porte du côté opposé. Dans ce moment, le régiment de Klébeck, venant de *Stradella*, se présenta devant cette même porte Saint-Lazare et fit effort pour y pénétrer; il y serait parvenu, si le bataillon, que le général Musnier avait détaché sur la route de *Parme*, et qui n'avait pu joindre le convoi qu'il poursuivait, ayant vu ce régiment s'approcher et la fusillade s'engager avec le détachement français qui avait pris poste à la porte Saint-Antoine, n'était venu le soutenir. Ce bataillon, se formant sur le flanc droit des Autrichiens, les arrêta et leur fit tant de mal que le régiment de Klébeck fut entièrement pris ou dispersé.

Pendant ce combat, d'autres troupes fran-

taillons le long des digues et des marais en arrière de *Sax-Cipriano*. Ils y furent bientôt vivement attaqués par deux régimens autrichiens, Kinsky et Cravattes, soutenus par six pièces d'artillerie et un détachement de cavalerie; le combat était inégal, les Autrichiens avaient une grande supériorité par le nombre et l'avantage de l'artillerie. Les Français n'avaient d'espoir de salut que dans une résistance opiniâtre; ils la prolongèrent assez pour être soutenus par des troupes fraîches qui venaient de débarquer, conduites par le général Gency, au moment où le centre était enfoncé; le combat se rétablit; les Autrichiens furent repoussés après avoir perdu 6 à 700 hommes, et se retirèrent sur *Stradella*. Les Français se gardèrent bien de les poursuivre; ils se rapprochèrent au contraire du fleuve et reprirent leur première position pour mieux protéger le passage des divisions du corps d'avant-garde, qui continua pendant toute la nuit.

Le lendemain 7 juin, le premier Consul,

après avoir fait pour l'organisation de son armée de nouvelles dispositions, dont nos lecteurs liront avec intérêt les détails dans les ordres originaux; après avoir confié le commandement du blocus de la citadelle de *Milan* au général Vignolles, porta son quartier-général à *Pavie*; il trouva le passage bien établi entre *Belgiojoso* et *San-Cipriano*. Le général Lannes avait déjà porté sa première division commandée par Watrin, l'un des officiers d'avant-garde des plus intelligens et des plus entreprenans, jusqu'à *Broni*, au-delà de *Stradella*, sur la route de *Tortone*. Bonaparte passa le *Pô*, ordonna au général Lannes de se lier par sa gauche au corps de Murat, et se rendit lui-même à *Broni*, à la tête de l'avant-garde, avec le général Berthier.

L'un des plus grands avantages qu'eut, à cette période de sa carrière, le général Bonaparte sur ses adversaires et ses rivaux dans la conduite des affaires de la guerre, était le parti qu'il savait tirer de sa présence, de sa propre personne. Nul n'a su mieux que

lui faire mouvoir la principale pièce de la manière la plus utile, et lui faire jouer tout son jeu : son activité, son adresse, la promptitude et l'à-propos de ses apparitions sur tous les points où sa présence pouvait produire quelque effet important, sont d'autant plus dignes de l'observation des militaires, que les généraux appelés au dangereux honneur du commandement des armées peuvent trouver d'utiles leçons, et dans ce que Bonaparte pratiqua long-temps à cet égard et avec tant de succès, et dans l'impassibilité, l'insouciance, l'apparent abandon de ses propres principes dans les plus graves circonstances, lorsqu'infidèle à la fortune si long-temps constante pour lui seul, il détruisait son ouvrage. Assez ordinairement il restait sur les derrières jusqu'à ce que ses têtes de colonnes fussent en mesure d'attaquer l'ennemi; il différait son départ sous divers prétextes, s'annonçant et se faisant attendre par ses escortes sur différentes directions, tenant les esprits en suspens pour déjouer la curiosité et les

conjectures. C'est dans ces intervalles qu'il travaillait nuit et jour à accroître, à rapprocher par échelons, à organiser les renforts pour le personnel des corps et pour le matériel de son artillerie; il donnait beaucoup de temps et l'attention la plus suivie aux objets d'administration, feignait de tout prévoir, d'avoir pourvu à tous les besoins, dans toutes les suppositions; mais il ne s'attachait réellement qu'aux moyens de former des réserves de munitions de guerre et de bouche, et de les rendre aussi mobiles que ses colonnes, ne se départant jamais du principe, que la guerre doit nourrir la guerre.

Aussitôt que ses corps d'armée ou grandes divisions étaient en ligne, il les traversait rapidement, portait son quartier-général à l'avant-garde, et ne s'arrêtait de sa personne qu'aux avant-postes, à la vue de l'ennemi; il recevait là les rapports, interrogeait lui-même les prisonniers, descendait jusqu'aux moindres détails, et se multipliait tellement aux yeux des soldats

par la célérité de ses courses et de ses reconnaissances; que tous l'avaient vu, ou croyaient et voulaient l'avoir vu. Avant les actions générales, la position de son bivouac, ses tournées, ses moindres mouvemens étaient, par rapport à ceux des troupes, combinés de manière qu'il les eût presque toutes visitées, rassurées, animées par sa présence; s'il avait eu le temps et l'opportunité de reconnaître le terrain, il restait fixe au même point pendant l'action; lorsqu'au contraire il n'avait pu le bien étudier, il se déplaçait fréquemment, se portait aux points de la ligne les plus importans, les plus menacés, aux attaques les plus décisives, mais alors sans aucune précipitation, montrant une imperturbable sécurité qui, dans les revers, lui fut souvent reprochée comme une apathique insensibilité. Immédiatement après l'action, il ne manquait jamais de parcourir toutes les parties du champ de bataille : avant d'avoir reçu les rapports de ses généraux, il les avait presque tous vus, félicités, con-

solés ou réprimandés. Il s'occupait surtout du transport des blessés, et des siens et de ceux de l'ennemi ; il donnait et réitérait les ordres pour que tous les moyens, tous les individus disponibles y fussent employés ; et de préférence ceux qui se trouvaient auprès de lui.

Ce ne fut qu'en joignant au-delà de *Broni* l'avant-garde du général Ott, que le premier Consul eut pleine connaissance de la position de l'armée autrichienne. Il ignorait encore la reddition de *Gênes* et l'honorable convention de Masséna : des dépêches surprises sur un courrier du général Mélas avaient fait connaître sa marche et celle du général Elsnitz ; mais les rapports des prisonniers faits à *Broni* levèrent tous les doutes : le général Ott, parti de *Gênes* après la signature du traité, était venu en deux marches jusqu'à *Tortone*, et avait poussé plus avant sa première avant-garde, ce même régiment de Klebeck défait devant *Plaisance* par l'avant-garde de Murat ; n'ayant pu, malgré cette diligence, arriver à

temps à *Plaisance*, ni même à *Stradella*, pour s'opposer au passage du *Pô*, le général Ott avait réuni son corps d'armée et pris une bonne position au bourg de *Casteggio* et à *Montebello*, sur deux lignes coupant l'une et l'autre à un mille de distance la route de *Tortone*, et pouvant se soutenir selon le besoin, soit en avant, soit en arrière. Le général Ott avait fort bien saisi cette position; il avait placé la plus forte partie de son infanterie à sa droite et obliquement sur les hauteurs au pied desquelles passe la grande route; le reste était dans la plaine, soutenant la cavalerie qui formait son aile gauche et se trouvait ainsi un peu refusée.

Bonaparte avait réussi à couper la ligne d'opérations de l'armée autrichienne entièrement découverte par le passage du *Pô*. M. de Mélas, séparé d'une partie de son armée, ayant perdu avec ses dépôts des ressources qui doublaient les moyens d'exécution de l'armée française et le matériel de son artillerie, était obligé de faire face en arrière et de se former une nouvelle base

d'opérations, dont les flancs déjà inquiétés allaient bientôt être attaqués par le corps de Suchet réuni à la garnison de *Génes*, et par les nouvelles divisions françaises débouchant des vallées des Alpes. Dans cette extrémité, il était évident que le général autrichien avait à se résoudre entre trois partis différens :

1°. Se concentrer dans le *Piémont* et la *Ligurie*, où (comme l'a dit M. de Bulow dans son intéressante discussion sur cette campagne) « les Impériaux possédaient tous » les élémens d'une force indépendante, » et tenir fortement le camp retranché qu'avait occupé le général Moreau entre *Alexandrie* et *Valence;* laisser l'armée française, dont la force numérique, le matériel et les approvisionnemens étaient encore insuffisans pour tenir long-temps la campagne, se développer et s'affaiblir ; enfin temporiser jusqu'à ce que la formation d'une nouvelle armée autrichienne sous Mantoue eût placé les Français dans une situation aussi critique que celle où se trouvaient les Impériaux.

2°. Passer franchement avec toutes ses forces à la rive gauche du *Pô*, marcher sur les communications déjà trop étendues et trop excentriques de l'armée française, culbuter ses corps détachés à l'est de *Milan*, rallier les siens et reprendre l'offensive.

3°. Enfin (et ce fut le parti que prit le général Mélas), se serrer en une seule masse, descendre la rive droite du fleuve, et se faire jour à tout prix pour rétablir ses communications par *Mantoue*.

Dans ces diverses suppositions, il importait à Bonaparte de livrer la bataille avant la réunion de toutes les forces qui devaient assurer à l'ennemi l'avantage du nombre et dans une proportion presque double en cavalerie : aussi voyant que le général Ott, qui amenait de *Gênes* le renfort le plus considérable, et surtout l'excellente infanterie qui avait combattu contre Masséna, lui offrait l'occasion qu'il souhaitait le plus ardemment, celle d'un engagement partiel, il se hâta d'en profiter. Les corps des lieutenans-généraux Lannes, Murat et Victor

se trouvant déjà sur la rive droite, il n'attendit pas que le reste de l'armée eût achevé de passer le Pô, et décida le mouvement en avant.

Le 9 juin, le général Lannes reçut l'ordre de marcher avec son corps sur *Casteggio* : vers dix heures du matin, la division Watrin, qui formait l'avant-garde, rencontra les premiers postes autrichiens près de *Villa San-Giulietta*, et les fit replier jusqu'à *Rivetta Gandolfi*, suivant toujours le chemin de *Tortone*. Le général Ott, confiant dans sa position et dans les bonnes dispositions de ses troupes, les avait presque toutes portées en première ligne sur *Casteggio*, et n'avait conservé qu'un petit corps de réserve à *Montebello*.

Le général Lannes fit d'abord engager le combat par la seule division du général Watrin ; deux bataillons d'infanterie légère se déployèrent sur la droite, et quatre bataillons formant la gauche de l'attaque, marchèrent au pas de charge pour déposter les Autrichiens des hauteurs où leur aile droite

était appuyée ; la colonne du centre, où se trouvait le général Watrin, ne devait s'ébranler que lorsque l'aile gauche se serait emparée des hauteurs ; elle y parvint après une vive résistance, et commençait à tourner le village ; mais les Autrichiens s'étant ralliés et formés sur des monticules en arrière de *Casteggio*, et ayant été soutenus par des réserves et quelques pièces de canon, ils attaquèrent à leur tour, regagnèrent le terrain qu'ils avaient perdu, et mirent en désordre les bataillons français qui s'étaient trop abandonnés.

Le général Lannes fit soutenir son aile gauche par la division Chambarlhac, qui arrivait de *Stradella* ; le général Rivaud conduisait la tête de cette colonne ; il étonna les Autrichiens par une manœuvre des plus hardies ; il n'avait que trois bataillons : au moment d'aborder l'ennemi qui poursuivait son avantage avec trop de confiance, il fit disperser en tirailleurs deux de ces bataillons, l'un sur sa droite et l'autre sur sa gauche, faisant un feu très-vif en gagnant

du terrain, pendant qu'à la tête du troisième bataillon formé en colonne il s'avançait au pas de charge et l'arme au bras, soutenant cette nuée de tirailleurs qui dérobait sa force et la profondeur de sa petite colonne. N'en apercevant que la tête, et voyant sa ferme contenance, les Autrichiens s'arrêtèrent; les bataillons français qu'ils avaient repoussés, reprirent haleine et marchèrent avec confiance : un premier coteau fut enlevé; les Autrichiens se rallièrent sur le second, et furent successivement dépostés de toutes les hauteurs; attaqués cinq fois dans le même ordre et avec le même succès, ils furent culbutés; ils passèrent le torrent de *Coppo*, et se retirèrent sur les hauteurs de *Montebello;* le général Rivaud les y poursuivit, et leur enleva le château de *Dordone*.

Pendant ce combat contre l'aile droite du général Ott, le général Lannes marchait à la tête de sa colonne du centre par la grande route et directement sur *Casteggio;* sa droite était aussi sérieusement engagée. Le général Ott, voulant reprendre sa première posi-

tion, fit des efforts extraordinaires pour soutenir son aile gauche. Il ralliait l'infanterie derrière son artillerie tirant à mitraille et à découvert avec une admirable fermeté; l'artillerie de la garde des Consuls la suivait constamment, recevait et rendait ce feu épouvantable à trente pas de distance : *Casteggio* fut deux fois pris et repris; la cavalerie autrichienne, formée à gauche du bourg, couverte par de fortes haies qu'on avait coupées par intervalles, combattait avec avantage, pouvant se rallier et réitérer ses charges, lorsqu'elle était vivement poussée par la cavalerie française.

Après cinq heures de combat, le général Lannes resta maître de *Casteggio,* mais le général Ott tenait encore dans sa seconde position à *Montebello*. Le premier Consul fit soutenir le corps d'avant-garde par une réserve de six bataillons sous le commandement du général Victor : la nouvelle attaque du centre fut extrêmement vive; les Français, voulant forcer un pont garni d'artillerie et opiniâtrement défendu, s'élancèrent

trois fois sous le feu de mitraille pour enlever les pièces à la baïonnette, et furent trois fois repoussés. Alors le général Gency, qui avait fait plier la gauche des Autrichiens, passa le torrent au-dessous de *Casteggio* avec cinq bataillons et un régiment de hussards, tourna cette batterie et se réunit à l'attaque centrale. Le général Rivaud ayant continué de combattre et d'avancer par les hauteurs jusque dans le village de *Montebello*, le corps d'armée autrichien allait être enveloppé, le sort de la bataille était enfin décidé.

Le général Ott ordonna la retraite, trop tard sans doute, puisque, indépendamment des 3,000 hommes qu'il avait sacrifiés sur ces deux champs de bataille, 5,000 prisonniers, 6 pièces de canon et plusieurs drapeaux restèrent entre les mains des Français. L'honorable obstination du général autrichien, dans cette sanglante affaire, ne pouvait réparer la faute de l'avoir inutilement engagée; mais loin d'aggraver ce reproche, nous dirons que la combinaison, le succès et la rapidité des trois passages du

Pô par l'armée française, étaient moins vraisemblables que la supposition qu'il n'y avait encore en-deçà du fleuve que des corps d'avant-garde qui s'engageaient pour en imposer, et qu'il était encore temps de les culbuter, d'interrompre le passage, et d'ouvrir la grande communication de l'armée par *Plaisance*.

Après la bataille de *Montebello*, le général Mélas, sans hésiter entre les divers projets de marche que Bonaparte lui prêtait, et qu'il ne pouvait plus entreprendre, se décida à livrer bataille : il commettait au sort des armes, en se détachant entièrement de sa base, et sans aucune pensée de retraite, le salut de son armée, la destinée de l'Italie, l'issue de la guerre; et il pouvait l'oser, car il avait réuni au moins 40,000 combattans; sa cavalerie était, comme nous l'avons fait observer, bien supérieure en nombre à celle des Français; elle était aussi plus exercée : il avait plus d'artillerie que Bonaparte; enfin, la vieille infanterie autrichienne, victorieuse pendant la campagne précédente, ré-

cemment éprouvée par les combats et les travaux du blocus de Gênes et de l'expédition du *Var*, ne devait le céder à aucune autre.

Le général Ott, vivement poursuivi, ne put s'arrêter à *Voghera;* il se replia sous *Tortone*, jeta une garnison de 2,000 hommes dans la citadelle, passa la *Scrivia*, et vint camper à *San-Giuliano.*

Bonaparte pressant le mouvement, porta, le 12 juin, son quartier-général de *Stradella* à *Voghera*. Ce fut à *Stradella* que le général Desaix, l'un des chefs de l'armée qui mérita le plus et sut le mieux se concilier, par ses talens et ses grandes qualités, l'estime et l'affection du soldat et de l'officier, joignit le quartier-général. Débarqué à Toulon à son retour d'Egypte, il y apprit les succès de l'armée du Rhin et le passage du *Saint-Bernard*. On peut juger de son impatience de se retrouver sur les champs de bataille d'Europe, par la lettre (vraisemblablement la dernière qu'il ait écrite) qu'il adressa du lazaret de Toulon à l'auteur de cet ouvrage, au moment de son départ pour l'Italie :

nous l'avons comprise dans notre Recueil de pièces inédites, non-seulement à cause de l'intérêt que tous ceux qui prisent les vertus guerrières ne cesseront d'accorder à la mémoire de Desaix, mais encore parce que cette lettre renferme quelques faits très-remarquables de la guerre dans la Haute-Égypte, et des notions précieuses sur la manière de combattre des Orientaux.

Le général Desaix, ayant obtenu d'abréger sa quarantaine, se rendit avec la plus grande diligence à l'invitation du premier Consul, et prit en arrivant le commandement de deux divisions en qualité de lieutenant-général.

La partie de l'armée française qui se trouvait en ligne, et marchant à l'ennemi, n'était pas forte de plus de 30,000 hommes : elle était placée sur la *Scrivia*, du 12 au 13 juin, de la manière suivante :

Deux divisions (celles de Watrin et Mainoni), sous les ordres du lieutenant-général Lannes, à *Castel-Novo-di-Scrivia*, formant

l'aile droite et coupant les communications avec *Pavie*.

Deux autres divisions (celles de Boudet et de Monnier), sous les ordres du lieutenant-général Desaix, formant le centre, sur la grande route en avant de *Ponte-Curone*. La division Lapoipe, qui était restée en position en-deçà du Pô, reçut ordre de venir se réunir au corps de Desaix.

La cavalerie, sous les ordres du lieutenant-général Murat, entre *Ponte-Curone* et *Tortone*, ayant détaché une avant-garde de deux régimens de cavalerie et un régiment de dragons commandée par le général Kellermann, au-delà de *Tortone*.

Enfin, les deux divisions Gardanne et Chambarlhac, sous les ordres du lieutenant-général Victor, formant l'aile gauche en avant de *Tortone*, et soutenant l'avant-garde de Kellermann.

Tout le reste des troupes françaises, c'est-à-dire à peu près la moitié de l'armée, se trouvait hors de mesure, et ne pouvait concourir à l'action générale, soit à cause des

communications qu'il fallait conserver, soit parce que la rapidité des marches n'avait laissé ni au général Chabran dans la vallée d'*Aost*, ni au général Thureau dans la vallée de *Suze*, le temps d'achever leurs opérations. La défense du fort de *Bard*, qui cependant ne put tenir au-delà de huit jours, et la forte garnison laissée dans la citadelle de *Turin*, retinrent ces deux divisions loin du théâtre des principales opérations. Le général Moncey, avec un corps d'environ 12,000 hommes, occupait toute la Haute-Lombardie, entre l'*Adda*, le *Tésin* et le *Pô*; le général Vignolles bloquait le château de *Milan*, et contenait une population de cent vingt mille âmes avec une force inférieure à la garnison autrichienne : le lieutenant-général Duhesme, avec la division Loison, et quelques détachemens de cavalerie légère, environ 6 à 7,000 hommes, tenait la position de *Crémone*, bloquait la forteresse de *Pizzighettone* et le château de *Plaisance*, et couvrait les derrières de l'armée exposés aux entreprises des corps

autrichiens répandus dans le *Mantouan*, la *Marche d'Ancône*, le duché de *Parme* et la Toscane. Ceux-ci ne restèrent point inactifs. Le général Wukassowich, qui commandait à *Mantoue*, fit sortir de cette place un fort détachement qui s'avança jusqu'à *Crémone* : il s'empara de cette place inconsidérément évacuée par les Français; mais ne pouvant s'y maintenir contre les vives attaques du général Duhesme, il fut contraint de se retirer sur *Bozzolo*, et de repasser l'*Oglio*.

Ainsi les deux armées en présence et séparées seulement par le torrent de la *Scrivia*, se trouvaient sur la rive droite du *Pô*, dans une situation à peu près semblable et réciproquement inverse, par rapport à leur première base d'opérations; résultat singulier de la combinaison audacieuse du général français. Il n'y eut jamais de lutte plus sérieuse; c'était un champ clos où l'une des deux armées devait périr.

Dès que le général Ott vit le développement de l'armée française sur la *Scrivia*, il

quitta son bivouac de *San-Giuliano*, et passa la *Bormida*, laissant une forte arrière-garde entre *Spinetta* et *Marengo*. L'armée française suivit son mouvement, passa la *Scrivia* le 13 au matin, et se forma dans la plaine de *San-Giuliano*.

Le général Bonaparte, qui avait établi son quartier-général à *Ponte-Curone*, n'ayant point de nouvelles, ne voyant aucun signe du parti que prenait l'ennemi, et s'étonnant de ne pas le trouver en bataille dans la plaine, se persuada que le général Mélas faisait une marche de flanc. En conséquence il détacha sur sa gauche le général Desaix à *Rivalta*, pour observer la communication de *Génes*, et se rendit de sa personne à *Castel-Novo-di-Scrivia*. Ayant fait battre par la cavalerie légère la plaine qui s'étend de la *Scrivia* à la *Bormida*, et l'ayant parcourue lui-même avec ses escortes, il s'assura que le seul village de *Marengo* était occupé par un corps qu'on estimait être de 4 à 5,000 hommes : il le fit attaquer vers quatre heures du soir par le général Gar-

danne avec une partie de sa division ; l'attaque fut vive et bien conduite ; le brave colonel Dampierre, digne fils du général de ce nom, qui périt glorieusement sur le champ de bataille au commencement de la guerre, pénétra dans le village par la route de *Spinetta*, et seconda la colonne du général Gardanne, qui attaquait de front par la route de *San-Giuliano;* le village fut emporté, les Autrichiens ne s'obstinèrent point à le défendre ; ils furent poursuivis jusque dans leurs retranchemens : Bonaparte avait ordonné au général Gardanne de s'y jeter pêle-mêle avec eux, et, s'il se pouvait, de brûler les ponts sur la *Bormida ;* mais, malgré le désordre de la retraite, la nuit qui s'approchait, les réserves qui garnissaient la tête de pont, et le feu de trente pièces de canon, arrêtèrent les Français. Cette division prit position à la *Pedra-Bona*, en avant du village de *Marengo*, à dix heures du soir.

L'occupation, si peu disputée du village de *Marengo*, ne permettait pas de supposer que M. de Mélas eût résolu de livrer ba-

taille dès le lendemain, sur ce même terrain que l'arrière-garde du général Ott venait d'abandonner presque sous le canon de ses retranchemens : aussi le premier Consul ne songea point à profiter de la nuit pour concentrer ses forces; il laissa ses divisions dans leurs positions respectives, à de grandes distances les unes des autres, sans resserrer les intervalles; le général Berthier avait seulement porté celle du général Chambarlhac à *Marengo* en seconde ligne de la division Gardanne, pour la soutenir et se préparer à forcer les retranchemens et à occuper la rive droite de la *Bormida*. Impatient de recevoir des nouvelles des mouvemens de l'ennemi, Bonaparte reprenait la route de *Voghera*, pour aller au-devant des rapports qu'il attendait, lorsqu'il reçut à *Torre di Garafolo*, tant de *Rivalta* que des postes d'observation sur le *Pô*, divers avis qui lui firent pressentir la résolution du général Mélas et l'imminence de la bataille; il s'arrêta à la ferme de *Garafolo* et passa le reste de la nuit à faire des

dispositions pour l'exécution desquelles il ne lui restait déjà plus assez de temps. Le corps du général Desaix, le plus fort de l'armée française, occupant *Rivalta*, se trouvait hors de mesure ; il avait détaché le 13 au soir la division Boudet dans la direction d'*Acqui*, pour tenter de se lier avec le corps de Masséna et de Suchet : la division Monnier, appartenant aussi au corps de Desaix, avait été portée au contraire sur la droite de l'armée à *Castel-Novo-di-Scrivia*. On voit clairement, par ces manœuvres dans des directions divergentes, que Bonaparte s'était flatté jusqu'à ce moment d'entourer l'armée du général Mélas, de l'affamer en lui coupant toutes ses communications, et de la réduire, sinon sans combattre, du moins sans avoir à livrer ou à recevoir une grande bataille. L'aggression des Autrichiens était la supposition à laquelle il s'était le moins arrêté. Il se hâta de rappeler Desaix et ses deux divisions ; mais elles ne pouvaient arriver sur le champ de bataille que le lendemain dans l'après-midi.

Il porta le corps du général Lannes en avant de *San-Giuliano*, à droite de la grande route, formant la seconde ligne à six cents toises du village de *Marengo*, et des deux divisions du lieutenant-général Victor qui s'y trouvaient en première ligne; une réserve composée de la division Carra Saint-Cyr et de la garde des Consuls, fut placée à cinq cents toises en arrière du corps du général Lannes. La brigade de cavalerie du général Kellermann, qui avait la première débouché dans la plaine, et quelques escadrons de troupes légères fermaient la gauche, et remplissaient les intervalles de l'infanterie du lieutenant-général Victor. La brigade du général Champeaux fermait la droite, et garnissait les intervalles de l'infanterie du lieutenant-général Lannes. La brigade du général de cavalerie Rivaud fut détachée à *Salé*, à l'extrême droite de la position générale, pour observer l'ennemi et couvrir ce débouché très-important.

Touchant au dénouement qu'il avait tant

composée de toute la cavalerie sous les ordres du général Elsnitz et de l'infanterie légère, les chasseurs de Wolff et les Tyroliens, se dirigea sur *Castel-Ceriolo* par la route de *Salé*.

A huit heures du matin, les têtes des deux colonnes d'infanterie, précédées par de nombreuses batteries dont le feu couvrait le déploiement de leurs premiers bataillons, attaquèrent, à la ferme et sur le ravin de *Pedra-Bona* en avant de *Marengo*, la division Gardanne qui s'y était portée la veille après avoir enlevé ce village. Le premier objet du général Mélas, et sans doute le plus important pour le succès de la journée, était de reprendre le village de *Marengo* pour s'en faire un point d'appui. Le général Gardanne ne put conserver que quelques instans sa position de *Pedra-Bona*. Il y soutint le feu de l'artillerie autrichienne; la sienne y répondait vivement, mais était accablée; il allait être enveloppé, quand le lieutenant-général Victor fit marcher une partie de la division Chambarlhac, pour le soutenir et

l'on considère la situation dans laquelle se trouvait cette armée si fière d'avoir chassé les Français de l'Italie; si l'on ajoute aux effets inévitables de l'agitation, du manque d'accord entre les chefs, et du mécontentement des troupes, les difficultés locales, telles que l'encombrement de la place d'*Alexandrie*, le défilé et le développement en présence de l'ennemi, on reconnaîtra la vigueur de la résolution du général Mélas, la justesse de ses dispositions pour la bataille, et l'on devra faire honneur à son chef d'état-major, le général de Zach, de l'ordre avec lequel ces premières manœuvres furent exécutées.

Le lendemain 14 juin, à la pointe du jour, l'armée autrichienne passa la *Bormida* sur trois points, et forma, en débouchant, trois colonnes; celles du centre et de la droite, composées de l'infanterie des corps de Haddick, Kaim, Oreilly, et de la réserve sous les ordres du général Ott, suivirent la grande route de *Tortone* et celle de *Frugarolo*, en remontant la *Bormida* : celle de gauche,

composée de toute la cavalerie sous les ordres du général Elsnitz et de l'infanterie légère, les chasseurs de Wolff et les Tyroliens, se dirigea sur *Castel-Ceriolo* par la route de *Salé*.

A huit heures du matin, les têtes des deux colonnes d'infanterie, précédées par de nombreuses batteries dont le feu couvrait le déploiement de leurs premiers bataillons, attaquèrent, à la ferme et sur le ravin de *Pedra-Bona* en avant de *Marengo*, la division Gardanne qui s'y était portée la veille après avoir enlevé ce village. Le premier objet du général Mélas, et sans doute le plus important pour le succès de la journée, était de reprendre le village de *Marengo* pour s'en faire un point d'appui. Le général Gardanne ne put conserver que quelques instans sa position de *Pedra-Bona*. Il y soutint le feu de l'artillerie autrichienne; la sienne y répondait vivement, mais était accablée; il allait être enveloppé, quand le lieutenant-général Victor fit marcher une partie de la division Chambarlhac, pour le soutenir et

faciliter le mouvement rétrograde par lequel il vint s'appuyer à la droite de cette division, et un peu obliquement pour couvrir le village.

Les colonnes autrichiennes se déployèrent sur deux lignes parallèlement à celle du corps du général Victor; la première ligne était commandée par le lieutenant-général comte de Haddick : le baron de Mélas ayant auprès de lui le général de Zach, commandait lui-même la seconde : la réserve arrivait sur le terrain, et se formait en seconde ligne sur la droite de *Castel-Ceriolo*.

La première ligne s'ébranla pour aborder la ligne française; celle-ci était formée le long d'un ravin qui séparait les deux armées et entourait le village; l'action s'engagea vivement sur tout le front par une forte canonnade, et par des pelotons de tirailleurs en-deçà et au-delà du ravin.

Le général Rivaud (général d'infanterie), le même qui avait si vaillamment combattu trois jours auparavant à *Montebello*, com-

mandait la brigade de droite de la division Gardanne. Voyant que les Autrichiens manœuvraient pour le déborder, il se porta en avant, et plaça le premier bataillon de la 43e demi-brigade hors du village, en rase campagne, à découvert, exposé au feu de toute l'artillerie de la ligne autrichienne : c'était le véritable point d'attaque ; ce bataillon y fut maltraité : le général Rivaud vint lui-même le soutenir avec le reste de sa brigade ; il fut chargé par un corps de 3,000 grenadiers et les repoussa. Comme ils fournissaient une seconde charge, il marcha sur eux et les força de repasser le ravin : il se fit un horrible carnage par un feu meurtrier presque à bout portant des deux bords opposés. Après avoir vu tomber tous ceux qui l'entouraient, le général Rivaud, blessé d'un coup de biscaïen, ne voulut point quitter le champ de bataille, et ne céda pas le terrain.

Le corps du général Victor soutenait seul depuis plus de deux heures des attaques très-vives et renouvelées par des troupes

fraîches; sa division de gauche conservait sa position; celle de droite, la division Gardanne, était déjà rejetée dans le village; toutes les armes étaient en action, on se fusillait, on se canonnait à mitraille sur toute la ligne, à quelques toises de distance.

Le général en chef Berthier qui, dès le commencement de l'action, avait reconnu lui-même, au milieu des tirailleurs, la force de l'ennemi et la direction de ses colonnes, fit porter en avant et sur la droite le corps du lieutenant-général Lannes pour soutenir celui du général Victor; mais celui-ci n'ayant pu résister plus long-temps aux efforts des généraux Kaim et Haddick, appuyés par une partie de la réserve, avait été forcé d'abandonner le village déjà plusieurs fois pris et repris. Ces deux divisions formèrent, en arrière de *Marengo*, et toujours parallèlement au front des Autrichiens, une nouvelle ligne de bataille à la droite de laquelle se forma le corps de Lannes.

Le général Kaim, après avoir dépassé *Marengo*, s'était déployé à gauche le long du

chemin qui conduit à *Castel-Ceriolo* pour étendre sa ligne, déborder et prendre en flanc la droite de celle des Français. Le feu s'engagea vivement entre ce corps et celui de Lannes. Les Autrichiens chargèrent avec l'ardeur et la confiance que leur donnait le succès de la dernière attaque; c'étaient les mêmes troupes qui venaient d'enlever le village de *Marengo*: elles furent repoussées, chargées à leur tour par la division Watrin, et rejetées au-delà du ruisseau; mais le général Lannes ne put poursuivre son succès, parce qu'il était déjà séparé de sa gauche, et qu'en se portant plus en avant, il aurait découvert et compromis les divisions du général Victor, où la perte considérable en hommes tués et blessés, la fatigue excessive de ceux qui restaient dans les rangs, et le manque de cartouches, avaient déjà causé beaucoup de désordre.

Vers midi, le centre du corps du général Victor fut enfoncé, et son aile gauche plia malgré les courageux efforts et les charges réitérées que fit le général Kellermann pour

la soutenir. La fermeté, le dévouement des chefs, leurs succès partiels furent inutiles. Victor, après avoir essuyé pendant quatre heures le feu de toute l'artillerie, et résisté aux chocs de toutes les masses de l'infanterie autrichienne, put à peine couvrir la retraite précipitée de ses divisions presque détruites : elles furent vivement poursuivies et bientôt enveloppées ; elles dûrent traverser toute la plaine jusqu'à *San-Giuliano*, espace d'environ deux lieues, avant de trouver un appui et de pouvoir se rallier aux réserves.

Ce mouvement, qui changea entièrement l'ordre de bataille de l'armée française, ayant tout-à-coup découvert le flanc gauche du général Lannes, ce corps se trouva dans la même situation où était auparavant celui du général Victor, et comme lui forcé à la retraite. Quoique ce corps fût dépourvu d'artillerie, et qu'il n'eût à sa droite que quelques escadrons de dragons, il manœuvra avec ordre, se repliant par échelons, sous le feu le plus meurtrier, et repoussant toutes

les charges, sans qu'aucune masse fût rompue.

La nombreuse cavalerie autrichienne, commandée par le général Elsnitz, avait tourné *Castel-Ceriolo*, s'était formée sur deux lignes et se portait sur les derrières des quatre divisions françaises déjà engagées, déjà repoussées.

Le général Mélas touchait au but, il avait gagné la bataille; il ne lui restait plus qu'à forcer avec toute cette réserve de cavalerie, qui n'avait point encore combattu, l'aile droite que Bonaparte avait d'abord entièrement refusée, et qui, par la défaite de l'aile gauche et du centre, devenait le salut de l'armée française.

On reconnaîtra facilement ici l'avantage de l'ordre oblique par échelons à grands intervalles; si l'attaque de l'aile présentée à l'ennemi, et formant le premier échelon, réussit, cet avantage s'accroît par l'attaque du centre ou second échelon, qui, en arrivant promptement sur la ligne, trouve un appui et en sert lui-même à l'aile d'abord

refusée ou troisième échelon. — Que si, au contraire (comme il arriva à *Marengo*), l'aile présentée en premier échelon est battue et forcée à se retirer, quelque précipité que soit le mouvement rétrograde que doivent suivre nécessairement le centre mis à découvert et les autres masses échelonnées, ce mouvement se rallentit; il est mieux préparé, et s'opère avec plus d'ordre, à mesure qu'il se rapproche de l'aile qui avait été refusée et qui devient le pivot d'un nouvel ordre oblique en sens inverse.

Cette manœuvre était la dernière ressource de Bonaparte pour rallier, sous la protection de ses réserves qu'il attendait impatiemment, les divers corps rompus ou ébranlés, rétablir sa ligne, et livrer une seconde bataille.

Mais pour gagner le temps nécessaire à l'exécution de cette manœuvre, en profitant de l'étendue et de toute la profondeur de ce vaste champ de bataille, il fallait que l'aile droite, en butte aux attaques de la cavalerie ennemie, ne se laissât point ébran-

ler, et ne découvrît point le flanc droit du corps du général Lannes : c'était le point important; c'était l'instant critique. Ce fut alors que Bonaparte fit marcher l'infanterie de sa garde, deux bataillons de grenadiers; ils se portèrent jusqu'au milieu de la plaine à trois cents toises de l'extrême droite, formèrent le carré, et sans artillerie, sans abri, dans la position la plus périlleuse, ils repoussèrent les charges multipliées de la cavalerie autrichienne.

L'intrépide constance de ces 900 grenadiers arrêta le mouvement de conversion de l'aile gauche de l'armée autrichienne, qui eût dû poursuivre sa marche à travers la plaine sans tenir compte de ce corps isolé, justement comparé à une redoute indestructible. La division Monnier appartenant au corps de Desaix, qui avait été détachée à *Castel-Novo-di-Scrivia*, et qui, rappelée pendant la nuit, venait d'arriver sur la ligne, fut aussi portée par le général Dupont là où le danger était le plus pressant, à la droite du corps du général Lannes,

déjà débordée par l'infanterie du général Kaim. Cette division fut un moment enveloppée par la cavalerie ; mais s'appuyant sur cet inébranlable carré de la garde, le général Monnier atteignit le village de *Castel-Ceriolo*; il y jeta une brigade sous les ordres du général Carra-Saint-Cyr, et effectua ensuite sa retraite en bon ordre avec les grenadiers de la garde.

L'occupation de *Castel-Ceriolo* par les Français changeait la position respective des deux armées, parce que ce poste devenait l'appui et le pivot de leur nouvelle ligne de bataille. Les corps d'infanterie légère autrichienne, les chasseurs de Wolff et les chasseurs tyroliens, qui n'avaient pu s'y maintenir, firent les plus grands efforts pour y rentrer; mais le général Carra-Saint-Cyr fit barricader toutes les avenues de ce bourg, et repoussa toutes les attaques : elles furent constamment renouvelées, et avec d'autant plus d'ardeur, que les généraux autrichiens qui commandaient à l'aile gauche, voyant la retraite de l'armée française sur tous les

points à perte de vue, et la plaine couverte de ses débris, crurent la bataille gagnée, et ne sentirent l'importance du poste de *Castel-Ceriolo* qu'après l'avoir négligé et perdu.

Ici commence la seconde bataille : il était cinq heures du soir ; le général Mélas, qui n'avait pas saisi le moment opportun pour former son aile gauche, et faire agir la masse de sa cavalerie, poursuivait ses succès par son aile droite : il s'efforçait d'atteindre et de déborder la gauche de l'armée française pour la rejeter sur le centre, et couper la route de *Tortone*.

Le général Bonaparte qui, jusqu'au moment de l'arrivée du général Desaix, ne s'était occupé que de soutenir l'appui de la droite, et de ralentir le mouvement de retraite par échelons, l'arrêta aussitôt que la tête de la division du général Boudet, qui formait cette réserve sous les ordres du général Desaix, fut parvenue à la hauteur du village de *San-Giuliano*.

Les divers corps de l'armée française for-

mèrent alors une nouvelle ligne de bataille, coupant la plaine obliquement de *Castel-Ceriolo* à *San-Giuliano*; ils s'y trouvèrent placés de la manière suivante à six heures du soir :

Le général Carra-Saint-Cyr, en avant à l'extrême droite, occupant *Castel-Ceriolo* avec sa brigade ;

Les grenadiers de la garde, diagonalement en arrière et sur la gauche de *Castel-Ceriolo*;

Le corps du général Lannes, diagonalement en arrière et sur la gauche des grenadiers ;

Le corps du général Desaix, qui n'avait point encore combattu, était en avant de *San-Giuliano*, et placé de même diagonalement en arrière et à gauche du corps du général Lannes;

Enfin le corps du général Victor, qui avait le plus souffert, était en arrière de celui du général Desaix, à la gauche de la grande route, près de *San-Giuliano*;

Toute la cavalerie, sous les ordres du gé-

néral Murat, était en seconde ligne, en colonne et prête à déboucher par les principaux intervalles; la brigade du général Champeaux appuyait à la route de *Tortone;* celle de Kellermann se trouvait au centre, entre le corps de Lannes et celui de Desaix.

Bonaparte, après avoir disposé lui-même l'attaque que devait diriger Desaix, parcourut rapidement tout le front de la ligne, ranimant le courage des soldats par ces courtes harangues, ces vives incitations qui lui étaient familières : « Soldats, c'est assez » reculer !..... marchons en avant; vous » savez que je couche toujours sur le champ » de bataille ».

Un terrible choc se préparait : les Autrichiens s'avançaient avec la confiance que donne la victoire; une colonne de 5,000 grenadiers, commandée par le général de Zach, marchait par la grande route : cette colonne destinée à renverser la réserve qui lui était opposée, et à s'emparer de *San-Giuliano,* avait déjà dépassé *Cassina-Grossa;* elle n'était qu'à demi-portée de canon de la

ligne française, quand celle-ci s'ébranla tout à la fois. Le général Desaix, à la tête de sa colonne d'attaque détachée de la ligne, la mena au pas de charge à la rencontre de la colonne autrichienne; il était précédé par une batterie de quinze pièces de canon que le général Marmont dirigeait lui-même, et qu'il ne fit démasquer qu'en touchant presque aux rangs autrichiens : un feu à mitraille, aussi vif qu'il était inattendu, étonna et arrêta la tête de la colonne du général de Zach. La 9e demi-brigade d'infanterie légère commença alors son attaque, et fut suivie par tout le reste de la division. La fusillade s'engagea à portée de pistolet. C'est au moment où l'on allait se mêler, que l'intrépide et généreux Desaix, frappé mortellement d'une balle au milieu de la poitrine, tomba dans les bras du colonel Lebrun, l'un des aides-de-camp du premier Consul : cette mort glorieuse et digne de la vie du général Desaix, loin d'arrêter l'ardeur de ses soldats, les enflamma de rage.

Bonaparte voyant que la colonne autri-

chienne était ébranlée, la fit charger par la brigade de Kellermann : ce général exécuta cette manœuvre avec tant de vigueur et d'habileté, qu'il eut, après Desaix, la plus grande part au succès de cette seconde bataille. Après avoir traversé un terrain embarrassé de vignes, il déploya sa brigade parallèlement au front de l'ennemi, porta en avant quelques escadrons pour contenir un corps de cavalerie qui se trouvait devant lui, et masquant ainsi son mouvement de conversion à gauche, il se jeta sur le flanc de la colonne, y pénétra par les intervalles, et la mit dans le plus grand désordre.

Le général de Zach avait cru n'avoir qu'un dernier coup à porter; il s'était trop avancé, et ne pouvait plus être soutenu par le reste de la ligne où l'engagement devint bientôt général, et le combat non moins ardent. Attaqués en tête et par les flancs, les pelotons de grenadiers se serrèrent en masse, et n'en furent que plus promptement enveloppés et forcés de mettre bas les

armes ; 5,000 grenadiers furent pris avec leur général.

Ce succès fut pour les Français le signal d'une charge à laquelle les Autrichiens n'étaient point préparés, et qui, malgré leur opiniâtre résistance sur tous les points où ils purent se rallier, malgré les efforts tardifs de leur cavalerie, les entraîna jusqu'au-delà de cette vaste plaine où les deux armées avaient déjà versé tant de sang. Les Français la traversèrent cette fois en moins d'une heure.

Le général Mélas, ayant fait soutenir son aile gauche par le corps de cavalerie du général Elsnitz, arrêta ses divisions à *Marengo*. Ce village fut encore vivement défendu, et l'armée autrichienne s'étant formée au-delà du ravin, se trouva dans la même position qu'elle avait occupée au commencement de la première bataille. Elle ne put s'y maintenir contre les attaques des divisions françaises qui, ayant détruit et enveloppé la réserve de grenadiers du général de Zach, ne rencontraient plus d'obstacle

qui ne redoublât leur ardeur à le surmonter. *Marengo* fut emporté; le corps d'arrière-garde, assailli de toute part, chargé par la cavalerie de Kellermann et par celle de la garde fit bonne contenance, et tint la position de *Pedra-Bona* jusqu'à ce que toute l'armée autrichienne eût regagné ses retranchemens de la tête de pont sur la *Bormida*. On se battit avec acharnement tant que dura le jour; la division Gardanne, du corps du général Victor, termina l'action à dix heures du soir, en reprenant ce même poste de *Pedra-Bona* où elle avait été attaquée le matin. Le général Mélas fit défiler son armée pendant la nuit sur les ponts de la *Bormida*, et reprit son camp sous *Alexandrie*.

Bonaparte fit le soir même des dispositions pour enlever la tête de pont, et passer la *Bormida* de vive force. Le lendemain 15 juin, à la pointe du jour, la fusillade était déjà engagée aux avant-postes, lorsqu'un parlementaire annonça que le général Mélas demandait à faire passer un officier de son état-major chargé de propositions; celui-ci fut

conduit au quartier-général français. Après une première conférence, le général en chef Berthier, muni de pleins-pouvoirs pour traiter avec M. de Mélas, se rendit à *Alexandrie*, et revint quelques heures après présenter, à l'acceptation du premier Consul, la capitulation connue sous le titre de *Convention entre les généraux en chef des armées française et impériale en Italie.*

Telle fut l'issue de cette mémorable bataille, l'une des plus sanglantes que se soient livrées les armées des peuples modernes, et celle où la victoire fut le plus glorieusement disputée. On y fut des deux côtés, pendant quatorze heures, sur toute la ligne, à portée de fusil. On voit par la succession des manœuvres et la variété des chances, que la perte en hommes tués ou blessés dut être à peu près égale relativement à la force de chacune des deux armées : les trophées qui restèrent entre les mains des Français sur le champ de bataille, furent 6,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le général chef de l'état-major, huit drapeaux, vingt

bouches à feu et une grande quantité de munitions de guerre; mais un trophée bien plus considérable, hors du champ de bataille, fut la cession de douze places fortes stipulées par les articles 6, 7 et 8 de la convention d'*Alexandrie*. Elle rappela celle qu'obtint le prince Eugène de Savoie, en 1706, et qui fut le résultat de la bataille de *Turin*. La comparaison de ces deux grands événemens amenés par des causes semblables, préparés par des marches aussi habilement combinées sur les deux rives du *Pô*, nous a paru digne de l'attention des militaires qui se plaisent à méditer les grandes leçons de l'histoire; nous leur offrirons ce rapprochement dans les notes à la suite de cet ouvrage; mais nous croyons devoir leur présenter ici le texte de la convention d'*Alexandrie*, parce que cette pièce fixe mieux qu'aucune analyse qu'on en pût faire, la position des armées française et impériale en Italie à la fin de cette campagne.

Convention entre les généraux en chef des armées française et impériale en Italie.

ARTICLE PREMIER.

Il y aura armistice et suspension d'hostilités entre l'armée de Sa Majesté Impériale et celle de la République française en Italie, jusqu'à la réponse de la cour de *Vienne*.

ART. 2.

L'armée de Sa Majesté Impériale occupera tous les pays compris entre le *Mincio*, la *Fossa-Maestra* et le *Pô*, c'est-à-dire, *Peschiera*, *Mantoue*, *Borgo-Forte*, et depuis-là la rive gauche du *Pô*, et à la rive droite, la ville et la citadelle de *Ferrare*.

ART. 3.

L'armée de Sa Majesté Impériale occupera également la *Toscane* et *Ancône*.

ART. 4.

L'armée française occupera les pays compris entre la *Chiesa*, l'*Oglio* et le *Pô*.

ART. 5.

Le pays entre la *Chiesa* et le *Mincio* ne sera occupé par aucune des deux armées. L'armée de Sa Majesté Impériale pourra tirer des vivres des pays qui faisaient partie du duché de *Mantoue*. L'armée française tirera des vivres des pays qui faisaient partie de la province de *Brescia*.

ART. 6.

Les châteaux de *Tortone*, d'*Alexandrie*, de *Milan*, *de Turin*, de *Pizzighettone*, d'*Arona*, de *Plaisance*, seront remis à l'armée française du 27 prairial au 1er messidor (du 16 au 20 juin).

ART. 7.

La place de *Coni*, les châteaux de *Ceva*, *Savone*, la ville de *Gênes*, seront remis à l'armée française du 27 prairial au 5 messidor (du 16 au 24 juin.)

ART. 8.

Le fort *Urbain* sera remis le 7 messidor (26 juin).

ART. 9.

L'artillerie des places sera classée de la manière suivante : 1°. Toute l'artillerie des calibres et fonderies autrichiennes appartiendra à l'armée autrichienne ; 2°. celles des calibres et fonderies italiennes, piémontaises et françaises, à l'armée française ; 3°. les approvisionnemens de bouche seront partagés, moitié sera à la disposition du commissaire ordonnateur de l'armée française, et moitié à celle du commissaire ordonnateur de l'armée autrichienne.

ART. 10.

Les garnisons sortiront avec les honneurs militaires, et se rendront avec armes et bagages, par le plus court chemin, à *Mantoue*.

ART. 11.

L'armée autrichienne se rendra à *Mantoue* par *Plaisance* en trois colonnes : la première, du 27 prairial au 1er messidor (du 16 au 20 juin); la seconde, du 1er au 5 messidor

(du 20 au 24 juin); la troisième, du 5 au 7 messidor (du 24 au 26 juin).

ART. 12.

Messieurs le général de Saint-Julien, de Schwertinck, de l'artillerie; de Brun, du génie; Telsiegé, commissaire des vivres; et les citoyens Dejean, conseiller d'état, et Daru, inspecteur des revues; l'adjudant-général Léopold Stabenrath, et le chef de brigade d'artillerie Mossel, seront nommés commissaires à l'effet de pourvoir à l'exécution des articles de la présente convention, soit à la formation des inventaires, aux subsistances et aux transports, soit pour tout autre objet.

ART. 13.

Aucun individu ne pourra être maltraité pour raison de services rendus à l'armée autrichienne, ou pour opinions politiques : le général en chef de l'armée autrichienne fera relâcher les individus qui auraient été arrêtés dans la république cisalpine pour

opinions politiques, et qui se trouveraient dans les forteresses sous son commandement.

ART. 14.

Quelle que soit la réponse de *Vienne*, aucune des deux armées ne pourra attaquer l'autre qu'en se prévenant dix jours d'avance.

ART. 15.

Pendant la suspension d'armes, aucune armée ne fera des détachemens pour l'armée d'Allemagne.

Alexandrie, le 26 prairial an 8 de la République française (15 *juin* 1800).

Signé ALEXANDRE BERTHIER;
MÉLAS, général de cavalerie.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

DE LA CAMPAGNE DE 1800.

CHAPITRE PREMIER.

Situation de l'Angleterre par rapport à la France, au commencement de l'année 1800. — *Causes de la continuation de la guerre.* — *Rupture de la coalition avec la Russie.* — *Nouveaux apprêts en France et en Autriche.* — *Pacification de la Vendée.* — *Position respective des armées.*

Pages 1re à 17.

La paix offerte par Bonaparte à l'Angleterre est refusée. — La cession de la Belgique à la France en vertu du traité de *Campo-Formio*, principal obstacle. — Discussions au Parlement d'Angleterre. — Refus d'entrer en négociation, motivé sur ce que le gouvernement n'était pas constitutionnel. — M. Pitt veut empêcher l'affermissement du pouvoir de Bonaparte. — La continuation de la guerre est résolue. — Haine de Bonaparte contre les ministres anglais. — Leur exaspération. — On arme de toute part. —

Mésintelligence des cours de *Vienne* et de *Saint-Pétersbourg*. — Vaines tentatives pour rallier la coalition. — Paul 1er rappelle le général Souwarow. — Système de neutralité adopté par la Prusse, la Saxe, le Danemarck et la Suède. — L'Autriche sollicitée par la France et par l'Angleterre. — L'archiduc Charles quitte le commandement de l'armée. — Il est remplacé par le général Kray. — Motifs de cette retraite. — Son effet sur l'esprit public. — Plan d'opérations des armées autrichiennes.

Pages 17 à 23.

Situation de la France à la reprise des hostilités. — Bonaparte fait cesser l'anarchie ; — détruit le gouvernement républicain ; — rétablit l'administration. — Nouvelle guerre de la Vendée. — Les généraux Hédouville et Brune y sont envoyés avec une partie de l'armée de Hollande. — Belle résistance des chefs vendéens. — Leurs capitulations successives. — La Vendée entièrement pacifiée. — Restauration de la monarchie et rappel de la dynastie des Bourbons proposés à Bonaparte.

Pages 23 à 28.

Préparatifs de guerre. — Proclamation de Bonaparte à la nation française. — La guerre devient populaire. — Création du matériel. — Formation d'une

armée de réserve à Dijon, sous les ordres du général Berthier. — Marque des dispositions de Bonaparte. — L'armée du Rhin commandée par le général Moreau reçoit des renforts considérables. — Revue de 18,000 hommes au champ de Mars. — Départ du prince Charles pour *Vienne*. — Justes regrets de tous les peuples allemands.

Pages 28 à 32.

Position respective des armées. — Le général Augereau en Hollande. — Le général prussien Schladen sur la ligne de neutralité. — Le baron d'Albini près de *Mayence*. — Le général Moreau sur le *Rhin*, en Alsace et en Suisse. — L'armée impériale sous les ordres du général Kray sur la rive droite du *Rhin*. — Les armées d'Italie dans les positions qu'elles occupaient à la fin de la campagne. — Les Autrichiens à *Coni*. — Les Français sur le territoire de *Gênes*.

CHAPITRE II.

Ouverture de la campagne en Italie. — Succès du général Mélas. — Séparation de l'armée française. — Défensive des Appennins. *— Belles manœuvres du général Masséna et des généraux Soult et Suchet. — Investissement et blocus de* Gênes.

Pages 32 à 77.

Situation déplorable de l'armée française dans les

Appennins. — Masséna en prend le commandement. — Le général Mélas quitte ses quartiers d'hiver; — rassemble ses corps, les met en marche. — Le général Masséna concentre son armée à la hauteur de *Génes* et de *Savonne.* — Mouvemens de l'armée autrichienne. — Le général Ott repoussé à *Sestri du Levant* par le général Miollis. — Petite guerre d'avant-postes pendant tout le mois de mars. — M. de Mélas porte son quartier-général à *Caïro.* — Il attaque toute la ligne française. — Réflexions sur la guerre de montagnes. — Savantes dispositions du général autrichien. — Opiniâtre résistance des Français contre des forces triples. — Beau fait d'arme du général Soult. — Les Impériaux s'emparent de *Savonne.* — Le corps du général Suchet séparé de la droite de l'armée de Masséna rejetée sur *Génes.* — Masséna reprend le *Monte-Faccio* et le *Monte-Cornua.* — Les Autrichiens prennent d'assaut les retranchemens du col de la *Bochetta.* — Tentative infructueuse de Masséna pour débloquer *Savonne* et rétablir les communications avec Suchet. — Vains efforts de celui-ci pour seconder le mouvement du général en chef. — Combats de *Mont-Saint-Jacques.* — Brillans combats du général Soult sur les sommités des *Appennins* à *Sassello*, à la *Verreria*, à l'*Hermette.* — Bataille de *Voltri.*

Pages 77 à 82.

Masséna se renferme dans *Génes.* — Le général Ott est chargé du blocus de cette place. — Attaque des Autrichiens pour resserrer la ligne des Français. — Le général Mélas marche avec ses principales forces contre le général Suchet.

CHAPITRE III.

*Ouverture de la campagne sur le Rhin. — Formation de l'armée de réserve. — Discussion entre le général Bonaparte, premier Consul, et le général Moreau. — Passage du Rhin. — Bataille d'*Engen *et de* Stockach. — *Bataille de* Moeskirch. — *Bataille de* Biberach. — *Combat de* Memmingen.

Pages 82 à 94.

Premiers mouvemens du général Moreau, — bien secondé par son chef d'état-major le général Dessolles. — Plan de campagne rejeté par le gouvernement. — Vues de Bonaparte. — L'armée française du Rhin considérée comme armée d'observation. — Projet des principales opérations en Italie. — Instructions du ministre de la guerre Carnot au général Moreau. — Son refus d'obéir. — Rivalité de Bonaparte et de Moreau ; — funeste à tous deux et à la France. — Parallèle de ces deux généraux. —

Gouvernement militaire. — Le général Moncey commande une réserve en Helvétie. — Force et composition de l'armée autrichienne. — Sa ligne trop étendue. — Principales forces des Autrichiens, concentrées à *Donau-Eschingen*.

Pages 94 à 104.

Passage du Rhin à *Kehl* par le général Sainte-Suzanne. — Combat sur la *Kintzig*. — Passage du Rhin au *Vieux-Brisach* par le général Gouvion Saint-Cyr. — Le général Sainte-Suzanne repasse le Rhin à *Kehl* et marche sur *Fribourg*. — Passage de la réserve près de *Bâle*; — du général Lecourbe près de *Stein*. — Reddition du fort de *Hohentwiel*. — Mouvement des Autrichiens sur *Stockach* et *Engen*.

Pages 104 à 122.

Combat du général Lecourbe à *Stockach*. — Le corps du prince de Vaudremont coupé de la ligne de l'armée autrichienne. — Bataille d'*Engen*. — Résistance opiniâtre du général Kray. — Sa retraite sur *Moeskirch*. — Influence de ce succès sur les opérations. — Considérations générales sur la stratégie et la tactique. — Rapprochemens et comparaisons sur le même sujet.

Pages 122 à 135.

Mouvemens de l'armée française après la bataille d'*Engen*. — Desseins du général Kray. — Bataille de *Moeskirch*. — Belles manœuvres des Autrichiens. — Leur retraite sur la rive gauche du Danube.

Pages 135 à 149.

Marche de l'armée française en *Souabe*. — L'armée impériale repasse le *Danube*. — Elle prend la ligne de la *Riss*. — Bataille de *Biberach*. — Le général Kray se replie sur l'*Iller*. — Passage de l'*Iller* par le général Lecourbe. — Combat de *Memmingen*. — Les Autrichiens retirés dans leur camp retranché d'*Ulm*. — Position respective des deux armées. — Première période de la campagne du Rhin. — Détachement pour l'Italie d'un corps de 12,000 hommes.

CHAPITRE IV.

Premiers mouvemens de l'armée de réserve sous le général Alexandre Berthier. — Départ de Paris du premier Consul. — Passage du Mont-Saint-Bernard. — *Défense du fort de* Bard. — *Prise d'*Ivrée. — *Combat de la* Chiusella *et de* Romano. — *Marche des Français en* Lombardie.

Pages 149 à 167.

Réflexions sur l'Italie. — Empressement de Bo-

naparte. — Son travail intérieur. — Sa prévoyance. — Extrait de sa correspondance avec le général Berthier. — Juste appréciation de ses talens. — Première composition de l'armée de réserve. — Promptitude de sa formation. — Marche forcée sur *Genève*. — Reconnaissance des principaux débouchés des Alpes par le général Marescot. — Départ de Paris du premier Consul. — Son arrivée à Genève.

Pages 167 à 185.

Force respective de l'armée de réserve et de celle d'Italie. — Entrée dans le Valais. — Passage du grand *Saint-Bernard*. — Combat et prise d'*Aoste* par l'avant-garde sous les ordres du général Lannes. — Entrée à *Châtillon*. — Résistance du fort de *Bard*. — Occupation de la ville. — Assaut infructueux. — Défilé d'*Albaredo*. — Passage de l'artillerie sous le fort de *Bard*. — Apprêts du siége. — Assaut et prise d'*Ivrée*.

Pages 185 à 195.

Les généraux autrichiens Kaim et Haddick tentent d'arrêter l'irruption des Français. — Combat de la *Chiusella* et de *Romano*. — Le général Lannes arrive à *Chivasso*. — Le général Moncey à *Bellinzona*. — Le général Béthancourt à *Domo d'Ossola*. — Marche du général Thureau par la vallée de *Suze*. — Ligne de l'armée de réserve au-delà des

Alpes. — Desseins de Bonaparte. — Divergence des opérations du général Mélas. — Passage de la *Sésia*. — Marche du général Murat sur *Verceil*. — Mouvement du gros de l'armée de réserve. — Combat de *Varallo* entre le corps italien du général Lecchi et la légion de Rohan. — Marche de l'armée de réserve sur le *Tésin*. — Belle et utile opiniâtreté du général Masséna. — Le général Suchet combat et retient seul le général Mélas.

CHAPITRE V.

Suite des opérations du général Mélas dans la rivière de Gênes. — *Retraite du général Suchet.* — *Bataille d'*Oneille. — *Défense du pont du* Var. — *Retraite du général Mélas.* — *Siége de* Gênes.

Pages 193 à 202.

Le général Suchet fait emporter les redoutes de *Murialto*. — Les Autrichiens menacent de lui couper la retraite. — Il se replie sur le mont *Gallet*. — Cette position est tournée et enlevée par les Autrichiens. — Il continue sa retraite. — Bataille d'*Oneglio*. — Les Français repoussés jusqu'à la *Taggia*. — Prise du *Col de Tende* par le général Gorupp. — Évacuation de *Nice*. — Le général Suchet passe le *Var*.

Pages 202 à 219.

Observations sur la ligne du *Var*. — Partie faible de l'ancienne frontière de la France. — Forcée en 1707 par le prince Eugène. — Motifs de Suchet pour s'y arrêter. — Tête de pont. — Observations sur les fortifications de campagne. — Progrès de l'art. — Supériorité des ingénieurs français. — Immobilité du général Mélas. — Il reconnaît le danger de sa position ; — détache un corps sur *Turin*. — Attaque de la tête de pont du *Var*. — Le général Mélas marche avec sa réserve pour s'opposer à l'entrée des Français dans le Piémont. — Reddition de la citadelle de *Savonne*. — Nouvelle attaque de la tête de pont du *Var*, repoussée. — Le général Elsnitz tente de brûler le pont. — Sa retraite par la rivière de *Gênes*.

Pages 219 à 226.

Le général Suchet repasse le *Var*. — Poursuit le général Elsnitz. — Force la ligne de *Vintimiglia*. — Occupation du *Col de Braus*. — Reprise du *Col de Tende*. — Retraite précipitée des Autrichiens sur la *Pieva* et par la *vallée du Tanaro*. — Suchet reprend ses anciennes positions à *Finale* et *Melogno*. — Son avant-garde arrivée à *Savonne*. — Il rencontre la première colonne de la garnison de Gênes.

Pages 226 à 252.

Siége de *Génes*. — Description du site et des fortifications. — Le général Masséna sommé par l'amiral Keith. — Grande attaque du général Ott. — Prise et reprise du fort des *Deux-Frères;* engagement général. — Les Autrichiens sont repoussés. — Masséna reprend l'offensive. — Nouvelles sorties du côté du Levant. — Surprise de *Monte-Faccio*. — Succès du général Soult. — Combat sanglant de *Monte-Creto*. — Le général Soult blessé et pris.

Pages 252 à 264.

Insurrection des habitans. — Les Français se concentrent. — Les Autrichiens resserrent leurs lignes. — Attaques des Anglais. — Bombardement. — Constance du général Masséna. — Trait mémorable de l'aide-de-camp Franceschi. — Vaines espérances de secours. — Dernière sortie. — Reconnaissances inutiles. — Situation déplorable de la ville de *Génes*. — Famine. — Sédition des habitans. — Murmures, désespoir des soldats. — Propositions de capitulation rejetées par Masséna. — Son héroïque fermeté. — Convention pour l'évacuation de Gênes. — Preuves d'estime données à Masséna par les Autrichiens et les Anglais.

CHAPITRE VI.

Passage du Tésin. — *Conquête de la* Lombardie. — *Marches et contre-marches des Autrichiens.* — *Passage du* Pô *par les Français.* — *Bataille de* Montebello. — *Bataille de* Marengo. — *Convention d'*Alexandrie.

Pages 264 à 274.

Le sort de l'armée autrichienne compromis par le blocus de *Gênes.* — Le corps du général Murat passe le *Tésin.* — Le général Laudon tente de l'arrêter. — Combat et prise de *Turbigo.* — Le général Lecchi passe le *Tésin* à *Sesto-Calende.* — Entrée des Français à *Milan.* — Investissement de la citadelle. — Rétablissement de la république cisalpine. — Occupation de *Lodi.* — Marche du général Lannes sur *Pavie.* — Observations sur l'importance de cette place. — Prise de *Pavie.* — Capitulation du fort de *Bard.*

Pages 274 à 284.

Le général Mélas à *Turin.* — Embarras de sa position. — L'armée autrichienne se rallie sous *Alexandrie.* — Abandon des places du Piémont. — Le général Suchet arrive à *Acqui.* — Manœuvres de Bonaparte pour couper les lignes d'opérations des

Autrichiens. — Le général Laudon surpris à *Brescia* par le général Loison. — Prise de *Crémone*. — Reconnaissances poussées jusque sur les bords de l'*Oglio*. — Premier passage du Pô sous *Crémone*. — Deuxième passage sous *Plaisance*. — Combats et prise de *Plaisance*. — Troisième et grand passage du Pô à *Belgiojoso*.

Pages 284 à 303.

Bonaparte se rend à *Pavie*. — Passe le fleuve. — Rejoint son avant-garde. — Observations sur la présence de Bonaparte. — Ses habitudes. — Ses mouvemens calculés. — Leur effet. — Le général Ott se porte à marches forcées de *Gênes* à *Tortone*. — Son avant-garde est attaquée par celle du général Lannes. — Bataille de *Casteggio* et de *Montebello*. — Les Autrichiens repassent la *Scrivia*. — Arrivée du général Desaix au quartier-général de l'armée française à *Stradella*. — Position des divers corps de l'armée française. — Réunion et position des divers corps de l'armée autrichienne.

Pages 303 à 317.

Le général Bonaparte débouche par *San-Giuliano*. — Reconnaît la plaine. — Fait attaquer l'arrière-garde au village de *Marengo*. — Ce village est pris. — Les Français s'avancent jusqu'à la tête de pont.

— Les Autrichiens repassent la *Bormida*. — Le général Mélas forme son armée derrière la *Bormida*. — Ses dispositions pour livrer bataille. — Erreur de Bonaparte. — Sa surprise, ses dispositions tardives. — Le général Mélas passe la *Bormida*, débouche sur trois colonnes. — Première bataille de *Marengo*. — Ordre de bataille de l'armée autrichienne sur deux lignes. — Ordre de bataille de l'armée française, oblique par échelons. — Attaque du corps du général Victor par celui du général Haddick. — *Marengo* emporté par les Autrichiens. — Attaque du corps du général Lannes par celui du général Kaim. — L'aile gauche des Français plie. — Leur centre suit le mouvement de retraite. — La droite se soutient. — Avantage du général Mélas. — Ses dispositions pour achever de détruire la gauche et le centre des Français et leur couper la retraite. — Colonne de grenadiers sous les ordres du général de Zach.

Pages 317 à 327.

Seconde bataille. — Les grenadiers français de la garde consulaire se maintiennent à l'extrémité de l'aile droite ; — contiennent et repoussent la cavalerie autrichienne. — Arrivée des réserves françaises. — *Castel-Ceriolo* pris par les Français. — Promptes manœuvres et nouvel ordre de bataille de Bonaparte. — Attaque par l'aile gauche, conduite par le